This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

600087620T

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIE RYTHMIQUE DU MOYEN AGE. 62

ESSAI PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES ŒUVRES POÉTIQUES

D'ADAM DE S^T-VICTOR

PAR

EUGÈNE MISSET.

PARIS
H. CHAMPION, 15, QUAI MALAQUAIS
1881.

Digitized by Google

Digitized by Google

POESIE RYTHMIQUE DU MOYEN AGE

ESSAI PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES ŒUVRES POÉTIQUES

D'ADAM DE S^T-VICTOR

PAR

EUGÈNE MISSET

BODLEIAN LIBRARY
14 MAY 83
OXFORD.

PARIS
H. CHAMPION, 15, QUAI MALAQUAIS
1881.

285. a. 88.

Digitized by Google

EXTRAIT DES *LETTRES CHRÉTIENNES*

Revue d'Enseignement, de Philologie et de Critique

Digitized by Google

Les pages qui suivent ont paru cette année dans la Revue des Lettres Chrétiennes. *Je les réunis aujourd'hui un peu plus tôt que j'aurais cru, afin que leur apparition coïncide avec la nouvelle édition des proses d'Adam que va donner M. Léon Gautier. Elles m'ont coûté de la peine, elles m'ont causé du plaisir et valu des sympathies. Les lecteurs, s'il s'en rencontre, voudront bien être indulgents : c'est un début.*

Paris, Novembre 1881.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES ŒUVRES POÉTIQUES

D'ADAM DE SAINT-VICTOR.

VERS le milieu du douzième siècle, à l'époque où florissaient Hugues et Richard de Saint-Victor, dans la fameuse abbaye fondée par Guillaume de Champeaux vivait un savant et modeste religieux. On ignore la date de sa naissance; les érudits sont en discussion sur celle de sa mort. Selon toute probabilité il était originaire de Bretagne, mais sa patrie elle-même est incertaine: « il n'avait pas ici-bas de cité permanente et cherchait la cité d'en haut. » Sa vie se passa comme tant de vies s'écoulèrent alors, dans l'obscurité, dans la prière, dans l'amour de Dieu et de ses frères, dans le bonheur. Il aimait les saints offices, il composait des *Proses* que l'on chantait au chœur, et l'on racontait sous le cloître que la « Mère du Sauveur » un jour qu'il la saluait avec amour n'avait pas dédaigné de se montrer à ses yeux et de lui rendre son salut. Quand il fut mort on grava sur sa tombe une épitaphe simple et belle comme sa vie: ses œuvres n'y furent pas mentionnées, son nom n'y fut pas cité. On l'ajouta cependant plus tard; mais même alors le souvenir de son humilité ne permit pas de lui mettre sur les lèvres autre chose qu'une prière, et l'on ne fit parler le « pieux » Adam de Saint-Victor que pour demander humblement pardon à son supérieur, à ses frères et à Dieu :

Hic ego qui jacco miser et miserabilis Adam,
Unam pro summo munere posco precem.
Peccavi, fateor, veniam peto; parce fatenti,
Parce pater, fratres parcite, parce Deus!

Tel fut l'homme, le religieux dont nous voudrions étudier les œuvres, et que dom Guéranger ne craignait pas d'appeler

Digitized by Google

le plus grand poète liturgique du moyen âge. On trouve en effet dans ses *Proses* un véritable souffle, une inspiration fraîche et naïve, mystique et audacieuse, un heureux assemblage des pensées, des mots, du rythme qui captive, qui transporte et fait naturellement penser à S. Bernard et à Dante.

Mais avant d'aborder le fond même de cette étude, il me faut répondre à deux questions très importantes.

Le texte d'Adam, tel que nous le possédons, est-il partout d'accord avec celui des manuscrits?

Les œuvres poétiques d'Adam, telles qu'elles sont éditées, ne renferment-elles pas un certain nombre de fausses attributions?

On le voit, je me propose tout d'abord de faire une étude critique du texte vulgaire et d'en discuter sérieusement l'authenticité. J'aurai ensuite à en approfondir la versification, le symbolisme, les idées théologiques, les incontestables beautés littéraires. Ce plan semblera peut-être bien ambitieux; mais un de mes grands bonheurs serait de contribuer pour ma faible part à faire connaître et goûter un auteur qui mériterait d'être entre toutes les mains.

I. — CRITIQUE DU TEXTE D'ADAM.

CLICTOVÉ dans son *Elucidatorium ecclesiasticum*, (dont la première édition parut en 1515), avait publié sans beaucoup de critique trente-sept *Proses* d'Adam de Saint-Victor. En 1858, Mr Léon Gautier, qui sortait alors de l'école des Chartes, s'aperçut que l'édition de Clictové était loin d'être complète. Il publia donc, d'après divers Mss. de la Bibliothèque Nationale, les *Œuvres poétiques* du célèbre Victorin (1). Ce fut une révélation. Il fit précéder le texte d'une préface pleine d'érudition et de verve, y joignit des notes philologiques, littéraires, théologiques, une traduction française du XVe siècle; en un mot, il fit plus qu'un bon livre, il fit une œuvre. Par malheur Mr G. en était encore à ses débuts: son édition contient des fautes assez nombreuses et quelquefois même assez graves.

Une étude approfondie du texte m'en avait depuis longtemps révélé quelques-unes. J'ai noté les autres en collation-

1. *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages*, première édition complète, par L. Gautier, Paris, 1858, 2 vol. in-18.

Digitized by Google

nant tout récemment le Ms. 934 (1) de l'ancien fonds de Saint-Victor, et le fameux 577 (2) dont la découverte a été pour M. G. une si bonne fortune. Évidemment le savant paléographe qui a revu jusqu'à sept fois, toujours en l'améliorant, le texte de la *Chanson de Roland*, trouvera le temps de retoucher sa première œuvre, aujourd'hui vieille de vingt-deux ans, de la corriger, de la rendre digne de lui-même et de notre grand poète liturgique.

La première strophe qui ait besoin d'une correction sérieuse est la deuxième de la prose VI : *Nato nobis Salvatore* (V. 7-12). M. G. l'édite ainsi, je pense d'après dom Guéranger :

Eva prius interemit,
Sed *Salvator* nos redemit,
Carnis suæ merito.
Prima parens nobis luctum,
Sed *Maria* vitæ fructum
Protulit cum gaudio. (Tome 1, p. 37).

Une chose doit nous frapper tout d'abord, c'est la comparaison, le parallélisme établi dans les deux premiers vers entre Ève et le Sauveur, et dans les trois derniers entre Ève et Marie : il y a là un manque de suite dans l'idée, une rupture de continuité qui ne s'explique guère chez un auteur du moyen âge habitué à rapprocher toujours la nouvelle Ève de l'ancienne et le second Adam du premier. — Ce n'est pas tout : la forme n'est pas moins défectueuse que le fond. *Merito* et *gaudio* sont deux rimes bien faibles pour un auteur qui, comme Adam, affecte d'employer partout ce qu'on appellerait aujourd'hui la « rime riche ». Évidemment une main postérieure, une main maladroite a passé par là. Nous en serons convaincus si nous ouvrons le Ms. 577, qui donne le texte suivant :

1. Aujourd'hui 14,819, fonds latin, XIIIe siècle. Les proses y sont notées du folio 37, verso, *ad finem*. Elles vont du premier dimanche de l'avent à la fête de sainte Catherine, 25 novembre, et embrassent par conséquent le cycle entier de l'année liturgique. La prose de sainte Catherine est incomplète ; celle de saint Étienne : *Heri mundus exultavit* a disparu presque entièrement ; il n'en reste que les deux derniers mots : *cœlesti flagrantia.*

2. « C'est, dit M. G. un manuscrit de la fin du XIVe siècle, assez peu correct, « qui renferme même une dizaine de fausses attributions. » Il n'est évidemment qu'une compilation faite sur des Mss. plus anciens. Les proses n'y sont pas notées. On lit en tête de la première page : *Ne scribam vanum, duc, pia Virgo, manum.*

Digitized by Google

Eva prius interemit,
Sed *Maria* nos redemit,
Mediante filio.
Prima parens nobis luctum
Sed *secunda* vitæ fructum
Protulit cum gaudio.

On le voit, tout ici se correspond : *Eva* et *Maria*, *prima parens* et *secunda*. De plus *filio* et *gaudio* riment parfaitement. Nous sommes en face de la véritable leçon. Une légère exagération dans les termes employés a dû effaroucher plus tard l'orthodoxie de quelque pieux lecteur. Il a cru faire merveille en supprimant l'affirmation selon lui peu orthodoxe du rachat du monde par Marie; il a agi sous la même impression qui a fait modifier quelquefois dans l'*Inviolata : Nobis concedas veniam* adressé à la très sainte Vierge. Par malheur il a détruit de fond en comble la belle ordonnance d'une strophe d'Adam : nous n'avons pas le droit de l'imiter.

Les vers qui suivent contiennent également une faute de rime que nous pouvons corriger à l'aide du même manuscrit. M. G. écrit :

Negligentes non neglexit,
Sed ex alto nos prospexit
Pater mittens *filium.* (13-15).

Or, *filius* se trouvant déjà dans le texte authentique de la strophe précédente, n'avait pas dû trouver place dans celle-ci. Le 577 a donc raison lorsqu'il nous donne *Unicum* qui a l'avantage de rimer beaucoup mieux avec ce qui suit :

Præsens mundo, sed absconsus
De secreto tanquam sponsus
Prodiit in *publicum.* (16-19).

La prose IX : *Ecce dies celebris* (T. I, p. 54), renferme trois mauvaises leçons que je voudrais voir disparaître. La première se lit au vers 18. « Le Christ, dit le poète, nous ar-« rache par sa résurrection à l'ennemi qui comme un lion « rugissant tourne sans cesse autour de nous (1) :

Hosti qui nos circuit
Prædam Christus eruit. (16-17).

1. Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. (I Pet. 5 c-)

Digitized by Google

Il ajoute dans l'édition de M. G. :

Quod Samson *præcinuit*
Dum leonem lacerat. (18-19.)

C'est là qu'est la faute. Que signifie en effet l'expression *præcinuit*, sinon prédire, annoncer à l'avance « par des paroles » un fait qui doit arriver? Or, Samson n'a pas chanté dans un élan prophétique la victoire que le Christ devait remporter sur la mort : il s'est contenté de la figurer par ses actes. Le texte véritable est donc celui des manuscrits : « *Quod Samson* præinnuit ». *Innuere* est en effet un terme juste, correspondant exactement à une idée juste ; il se lit à la fois dans le 934 et le 577 : il doit être définitivement adopté.

Une seconde leçon fautive est celle que nous lisons au vers 38. Je cite entièrement la strophe sixième :

Saccus scissus et pertusus
In regales transit usus :
Saccus fit soccus *gratiæ*
Caro victrix miseriæ.

Devons-nous lire *gratiæ* avec M. G. ou *gloriæ* avec les Mss. ? telle est la question à résoudre. Évidemment (et le savant éditeur l'a parfaitement compris) il y a dans ce passage une allusion au verset du psaume : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, conscidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia* (XXIX, 12). Or, quelle explication donnent du mot *lætitia* les gloses dont on accompagnait le texte au moyen âge ? M. G. en cite deux : elles sont toutes deux contre lui. Dans la première (I, p. 60) il est question de la « résurrection *glorieuse: gloriosæ resurrectionis.* » La seconde (id.) affirme clairement d'après saint Augustin qu'il faut entendre la « *gloire* » de l'immortalité : *Circumdedisti me lætitia, id est* gloria *immortalitatis.* Rétablissons donc :

Saccus fit soccus *gloriæ*,

c'est-à-dire : « Ce qui était un sac d'ignominie devient un vêtement de gloire. » De la sorte, le sens, les gloses et les manuscrits seront d'accord, et nous aurons fait de la bonne critique.

Un mot seulement sur le vers 52 qui est fautif et à qui il manque un pied : il doit se lire :

Digitized by Google

Capiti *sit* gloria
Membrisque concordia.

cela va de soi, et je n'insiste pas.

Ces trois corrections sont justifiées d'ailleurs par la naïve traduction du XVe siècle qui bien souvent accompagne les proses. Le vers 18 est traduit par « Samson le *senefia* », c'est à n'en pas douter « *quod Samson* præinnuit ». Le vers 38 par : « Le sac est fait le lit de *gloire* » ; c'est le mot à mot de « *saccus fit soccus* gloriæ ». Enfin le vers 52 est devenu en français : « A notre chief *soit* gloire ». Le latin devait donc être : « *Capiti* sit *gloria* ». Sans doute la traduction que je cite, la traduction que j'appellerais volontiers « princeps », n'est pas une autorité irréfragable. C'est une autorité néanmoins, et en tous cas un « confirmatur », dont je compte faire encore usage, et qui n'est pas à dédaigner.

Cette traduction peut précisément nous aider à rétablir le texte véritable d'un vers de la prose suivante mal édité par Clictové (1) et ses copistes, mal édité par M. G., mal édité enfin dans le dernier recueil de séquences qui ait paru, celui de Joseph Kehrein (2). Il s'agit du vers 32 de la prose X (tome I, page 64, strophe 8). On lit dans les imprimés :

Per mortem nos indebitam
Solvit a morte debita ;
Prædam captans illicitam
Præda privatur licita. (29-32.)

Les deux premiers vers ne présentent aucune difficulté : « Le Christ en subissant la mort qui n'avait aucun droit sur lui nous délivre de la mort qui avait des droits sur nous ». Seulement quel sens donner aux vers qui suivent ? Où est le sujet de *privatur ?* Quel est celui qui, « pour avoir pris une proie à laquelle il n'avait pas droit, est privé de celle à laquelle il avait droit » ? Le vieux traducteur nous dit en vers blancs :

Le *pillart* pregnant proie à tort
De son héritage est privé.

Mais quel est dans le texte vulgaire le mot qui signifie

1. *Elucidatorium ecclesiasticum.*
2. *Lateinische Sequenzen des Mittelalters, aus Handschriften und Drücken, herausgegeben von Joseph Kehrein*, Mainz, Florian Kupferberg, 1873.

Digitized by Google

« pillart » ? Il est absent, et il nous faut le chercher dans les manuscrits. Or, ici encore le 934 et le 577 nous donnent la véritable leçon :

Prædam captans illicitam
Prædo privatur licita.

Cet emploi de *prædo* pour signifier le démon est très fréquent au moyen âge. Le texte de l'Écriture qui semble y avoir donné lieu se lit au Chapitre IV, verset 7 de Jérémie : *Ascendit leo de cubili suo, et prædo gentium se levavit.* Sans sortir des œuvres d'Adam, nous en trouverions facilement d'autres exemples. Qu'il nous suffise de citer la superbe strophe d'une prose qui se chantait à Saint-Victor le mercredi de Pâques, et dans l'église de Paris le dimanche de Quasimodo. Elle n'est d'ailleurs que le commentaire de la strophe sur laquelle nous discutons :

Prædo vorax, monstrum tartareum,
Carnem videns, nec timens laqueum,
In latentem ruens aculeum
Aduncatur (1).

La vieille traduction du XVe siècle rend ici *prædo vorax* par « le glout *pillart* » : on le voit, elle est conséquente avec elle-même. Acceptons donc la seule leçon acceptable.

Pour éditer la prose XII, *Sexta passus feria*, M. G. s'est servi uniquement du Ms. 577. Par malheur, ce manuscrit contient une faute que le texte imprimé a reproduite. Elle se trouve dans la septième strophe, vers 39 :

Diem istam Dominus
Fecit, in qua facinus
Mundi *lavit*,
In qua mors occiditur,
In qua vita redditur,
Hostis ruit.

Lavit et *ruit* qui pour un grand nombre de lecteurs sembleront peut-être des rimes suffisantes ne peuvent pas être acceptées dans la poésie d'Adam. Comme le remarque en effet judicieusement M. Gaston Paris dans sa *Lettre sur la versification latine rythmique*, p. 9, « la rime est l'homophonie « de deux syllabes accentuées : donc, si l'accent est sur la

1. Gautier, T. I, page 69, XI, 25-29.

Digitized by Google

« pénultième, la rime portera sur cette syllabe. » Or ici, où est l'accent de *ruit ?* — Il est sur la pénultième *ru ;* où est l'accent de *lavit ?* — Il est sur la pénultième *la. Ruit* et *lavit* ne peuvent donc pas rimer ensemble, puisque les pénultièmes de chaque mot ne riment pas. Or, ouvrons le Ms. 934. Il est, nous le savons, antérieur d'au moins un siècle et demi au Ms. 577. Il est plus soigné, plus correct ; il a servi au chœur : on a pu par conséquent en vérifier chaque syllabe, et corriger s'il y avait lieu. Quel verbe emploie-t-il ? Un synonyme de *lavit* qui satisfait à toutes les exigences : c'est *luit.* Cette leçon d'ailleurs est celle d'un Missel de 1520, très rare, que Kehrein a pu consulter dans la bibliothèque du séminaire de Münster. Il fut imprimé à l'usage des « frères mineurs de Saint-François, et mis en vente à Paris, rue Saint-Jacques, chez Thielmann Keruer, à l'enseigne de la licorne ». Si je transcris toutes ces indications, ce n'est pas pour faire parade d'une érudition bibliographique à laquelle, hélas ! je ne puis pas prétendre, c'est simplement pour éveiller l'attention du savant éditeur. Il a donné en effet comme inédites des proses qu'on ne trouve pas sans doute dans les recueils de Clictové, de Mone, de Daniel, et qui néanmoins sont imprimées.

Ceux qui prendront la peine de me suivre dans cette critique d'infiniment petits éprouveront peut-être un certain étonnement en lisant ce qui va suivre. Arrivé à la prose XIX (page 131 et suiv. du Tome 1er), M. G. édite ainsi la strophe 6 :

Audio
Cum gaudio
Quod ejus auxilio
Sit tanta felicitas
Cum tanto tripudio (41-45.)

Il fait suivre cette bribe, à peu près incompréhensible, de trois points de suspension, et il rédige une note pour nous dire : « Il manque un vers à cette strophe ; le mot *felicitas* rimerait-il seulement avec les vers de la strophe suivante » ? On se demande comment cette note a pu être rédigée et cette strophe laissée incomplète, quand on lit dans le 577, c'est-à-dire dans le manuscrit même d'où cette prose a été tirée les vers suivants qui sont on ne peut mieux sur leurs pieds :

Digitized by Google

Audio
Cum gaudio
Quod ejus auxilio
Sit tanta felicitas.
Gaudio
Suscipio
Cum (?) tanto tripudio
Sit tanta solemnitas.

Évidemment, M. G. qui était en 1858 archiviste à Chaumont n'a eu qu'une mauvaise copie du Ms. entre les mains. Nous en aurons bientôt d'autres preuves.

Ne quittons pas cependant cette prose sans corriger un vers faux, le 32me. Il a une syllabe de trop. Le manuscrit porte :

Amici probabiles.

Et est supprimé.—Signalons aussi le vers 9 de la prose XXII, qui par contre a une syllabe de moins, et doit s'écrire :

Cuncta *sunt* simplicia,

et arrivons à la prose XXIV: *Rex Salomon fecit templum*, qui va nous arrêter un moment.

D'abord, cette prose non plus n'était pas inédite. Neale l'a trouvée dans deux missels imprimés au commencement du XVIe siècle, et Kehrein l'a lue dans celui de Münster que j'ai déjà mentionné. Cela dit, devons-nous, au vers 22, (I, p. 169), conserver la leçon *ima* qui a été amenée à n'en pas douter par le premier mot du vers 21? Le manuscrit de Saint-Gall qu'a pu voir Daniel, le missel d'Angers de 1523, le manuscrit 934, le manuscrit 577 portent *prima* qu'appellent nécessairement le *secunda* et le *tertia* qui suivent. Il suffira de parcourir des yeux la strophe pour s'en convaincre :

Sed tres partes sunt in templo,
Trinitatis sub exemplo,
Ima, summa, media.
Prima signat vivos cunctos
Et secunda jam defunctos
Redivivos tertia. (19-24).

Mais la strophe qui a surtout besoin d'une retouche est la huitième. Elle est ainsi éditée :

Sic ex bonis
Salomonis

Digitized by Google

Quæ rex David
Præparavit
Fiunt *ædificia ;*
Nam in lignis
Rex insignis
Venit Tyri,
Cujus viri
Tractant *ædificia.* (51-60).

Il va de soi que les deux vers correspondants: *Fiunt ædificia* et *Tractant ædificia* sont fautifs. Le même mot pris dans le même sens ne peut jamais rimer avec lui-même. Je ne connais d'exception que pour le monosyllabe *est*, en particulier dans la jolie petite pièce publiée par Du Méril (1):

Quid, tyranne, quid minaris
Quid usquam pœnarum est ?
Quidquid tandem machinaris,
Hoc amanti parum est !
Dulce mihi cruciari,
Parva vis doloris est;
Malo mori quam fœdari
Major vis amoris est!

Il faut donc accepter ici encore la leçon du 934 et du 577: Tractant *artificia.* Ce mot d'ailleurs rend on ne peut mieux l'idée de la Sainte-Écriture: Les Tyriens étaient « plus habiles » que les Hébreux dans l'art de construire. C'est ce que faisait dire Salomon au roi Hiram par ses ambassadeurs : *Scis enim quomodo non est in populo meo vir, qui noverit ligna cædere sicut Sidonii.* (Reg. V, 20.)

Est-ce tout? — Non; il reste à faire une correction plus importante. Le vers 58 qui nous déclare que le roi de Tyr « est venu » aider Salomon, *venit*, dit une chose fausse. Hiram se contenta de faire couper à ses sujets des cèdres sur le Liban; on les transportait ensuite du Liban à la mer, et de là ils étaient expédiés par eau à l'endroit qu'il avait plu à Salomon de désigner. C'est ce qui résulte évidemment du chapitre V, versets 22 et 23 du premier livre des Rois: *Ego faciam omnem voluntatem tuam in lignis cedrinis et abiegnis. Servi mei deponent ea de Libano ad mare, et ego componam ea in ratibus in mari, usque ad locum quem significaveris mihi,*

1. *Poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle*, page 138. La pièce qui n'est pas « une hymne » doit-elle être intitulée : *Antidote contre la tyrannie du péché ?* « Antidote » en tous cas n'est pas heureux

Digitized by Google

et applicabo ea ibi. On le voit, il n'y a rien là qui indique une visite d'Hiram à Salomon; il n'est pas venu à Jérusalem comme la reine de Saba, et le texte *venit* que ne portent pas les manuscrits, est une mauvaise conjecture à laquelle il faut renoncer.

Par quel mot le remplacer? — Kehrein (1) nous donne une leçon plus mauvaise. Il écrit: *vivit*, ce qui n'est pas seulement un contre-sens, mais un non-sens. Morel, le savant bibliothécaire d'Einsiedeln (2), nous insinue, lui aussi, que le roi de Tyr « vit » encore: il a lu *vivit* dans son manuscrit, il édite *vivit* de confiance, sans se demander ce que cela peut bien signifier. Mais, en paléographie, une absurdité vaut mieux quelquefois qu'une mauvaise conjecture, et nous allons en avoir la preuve. Du texte de M. G., nous ne pouvons rien tirer; celui de Morel et de Kehrein va nous fournir la leçon véritable. Comment au XIIe siècle, au XIIIe siècle écrivait-on *vivit?* Il n'y avait pas de points sur les *i;* le *v* se confondait avec l'*u;* de la sorte on avait six jambages identiques à la suite les uns des autres : **uuuit.** Or, il est un autre mot qui s'écrivait aussi avec six jambages identiques, c'est *juvit:* **iuuit;** le *j*, on le sait, ne se distinguant pas alors de l'*i*. Cette simple réflexion qui se présente si naturellement à l'esprit explique tout. Un pauvre copiste, beaucoup moins paléographe que MM. Morel, Kehrein et Gautier, a mal lu, a mal transcrit, a donné naissance à une erreur avec laquelle il nous faut rompre. Et qu'on n'aille pas croire que je fais ici une simple conjecture! Le mot *juvit* est nécessaire au sens; il exprime précisément ce qu'a donné Hiram à Salomon, de « l'aide » dans la construction du temple. Cela suffirait au besoin pour lui accorder gain de cause. Mais il se lit d'ailleurs d'une manière suffisante dans le 577. — Et s'il était besoin d'une dernière preuve, cette fois décisive, nous la trouverions dans le 934. Ce manuscrit, comme je l'ai dit, servait au chœur. Ceux qui chantaient n'étaient pas nécessairement grands clercs; ils avaient dû plus d'une fois se laisser aller à une certaine cacophonie autour du mot qui nous occupe. Un chanoine intelligent surmonta d'un trait le premier et le dernier des six jambages amphibologiques. Grâce à cette

1. Page 584, n° 872.
2. *Lateinische Hymnen des Mittelalters*, von Gall Morel, page 2.

Digitized by Google

indication, il n'y a plus de doute possible : M. G. a certainement une erreur à corriger.

Il a voulu en corriger une dans la prose XXX, *Rosa novum dans odorem.* A-t-il réussi ? J'espère démontrer que non. La prose en question est en l'honneur de saint Étienne, et l'erreur prétendue se trouverait dans la strophe IV qui se lit ainsi dans le Ms. :

Constitutum in spe certa
Certiorat res aperta
  Quando JESUM vidit
Stantem patris in virtute ;
Tunc ad petram pugnans tute
  Parvulos allidit. (19-24.)

M. G. a bien lu *parvulos :* il nous le dit en note. Mais il ne l'a pas compris, et il a cru que *pavidos* serait plus clair. Il a donc, de sa propre autorité, introduit *pavidos* dans son texte, en ayant soin toutefois de l'entourer de deux crochets.

Il est clair que nous sommes en face d'une expression symbolique. La *pierre* est évidemment l'image du Christ, du Christ qui apparaît à la droite du Père, *stantem patris in virtute*, qui relève, en entr'ouvrant les cieux, l'espérance de son martyr :

Constitutum in spe certa
Certiorat res aperta

Et cette interprétation est indiscutable, si l'on veut penser au mot de saint Paul à propos de la pierre d'où jaillit au désert une eau miraculeuse : *Bibebant de spiritali consequente eos petra : petra autem erat Christus.* (I Cor., 10,4.) Mais pourquoi briser contre cette pierre ces malheureux « enfants » qui sont ici une si grande cause d'embarras ? — Un verset de psaume va nous répondre. « Heureux », s'écrient les Juifs assis et pleurant au bord des fleuves de Babylone, « heureux « celui qui te rendra, ô cité maudite, ce que tu nous as donné ! « Heureux celui qui pourra prendre tes enfants et les briser « contre la pierre. » *Beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis. Beatus qui tenebit et* allidet pueros *tuos ad* petram ! (*Ps. cxxxij*, 8, 9.) Voilà donc les enfants, voilà la pierre, nous sommes certains du texte, il ne nous reste qu'à faire notre possible pour en trouver le sens.

Il est, je l'avoue, assez obscur, surtout pour nous qui ne

Digitized by Google

sommes plus habitués à ce que le symbolisme avait autrefois de raffiné et de scolastique. Néanmoins peut-être n'est-il pas introuvable. *Parvuli*, nous dit la clef de saint Méliton (1) *sunt « cogitationes pravæ, prius quam in opere perficiantur. In psalmo: Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram. »* Et le docte Bellarmin qui connaissait si bien la tradition ecclésiastique, ne manque pas à la fin de son commentaire sur le psaume 137me de mentionner le sens mystique donné par saint Hilaire, saint Jérôme, saint Augustin, à l'expression *parvulos Babyloniæ.* Elle signifie, dit-il, les tentations naissantes qui peuvent facilement être domptées si on les brise, sans retard, contre la pierre qui est le Christ: *Non est omittenda spiritualis expositio SS. Patrum, Hilarii, Hieronymi et Augustini, qui per* parvulos Babyloniæ *intelligunt initia tentationum, quæ facile superari possunt, si continuo exortæ allidantur ad petram, quæ Christus est* (2). Toute la solution est là, le sens de la strophe s'éclaircit: Saint Étienne, sans doute, espérait, mais à la vue du Christ son espoir augmente encore. Il sait que son Rédempteur est debout, vivant à la droite du Père, et si quelque enfant de Babylone, si quelque doute contre l'espérance essaie de se faire jour dans son cœur, il est aussitôt brisé contre la pierre; le moment de sa naissance est celui de sa mort :

Tunc ad petram pugnans tute
Parvulos allidit!

Il en est du saint martyr comme de la grappe sous le pressoir : elle veut être comprimée pour donner sa liqueur; il souhaite d'être lapidé, sachant bien que sa récompense augmente avec les flots de son sang:

Uva data torculari
Vult pressuras inculcari
Ne sit infecunda;
Martyr optat petra teri,
Sciens munus adaugeri
Sanguinis in unda. (Id. 24-30.)

Mais je m'aperçois qu'en citant je fais de l'éloquence, et je reviens à la critique.

1. *Spicilegium Solesmense*, t. III, page 111, VIII, 4.
2. Bellarmin, *in ps. 137*, ad finem. Édition Vivès, supplément de *Cornelius a Lapide*, tome II, page 407.

Digitized by Google

Une dizaine de vers avant ceux dont je viens de chercher, et, j'espère, de trouver le sens, on lit une strophe qui est une véritable énigme. La première partie cependant peut se comprendre à la rigueur :

Genus nequam et infaustum
Qui se fecit holocaustum
Afficit indigne [1]. (7-9).

A travers d'assez fortes impropriétés d'expression, on peut entrevoir que les Juifs, cette race perverse et maudite, traitent d'une manière indigne saint Étienne qui s'offre en victime. Mais comment comprendre, comment relier à ce qui précède les trois vers qui suivent :

Et quod in Christum credit
A quo tamen non recedit,
Passionis igne. (10-12).

A coup sûr la syntaxe est violée ; il n'y a pas de mot à mot possible ; à moins que l'on ne prétende trouver de la syntaxe et un sens quelconque dans cette suite de mots français qui sont calqués littéralement, servilement sur les mots latins: « Et parce qu'il croit en JÉSUS-CHRIST, duquel « cependant il ne s'éloigne pas, même dans le feu de ses « tourments. » Comme c'est inadmissible, nous devons reconnaître que le texte est altéré.

En effet, si nous voulons l'étudier de près, nous verrons que le vers 10 :

Et quod in Christum credit

n'a que sept pieds quand il devrait en avoir huit ! Et si nous nous reportons ensuite au 577, le seul Ms. qui contienne, à ma connaissance, la prose en question, peut-être ne serons-nous pas bien certains que M. G. ait lu comme il faut le premier mot du vers. Ne pourrait-on pas lire: *Eo?* Je n'oserais pas l'affirmer ; néanmoins cette leçon donnerait à la phrase une clarté dont elle a grand besoin, et au vers une syllabe dont il ne peut pas se passer. L'enchaînement des idées serait alors très simple : Les Juifs martyrisent saint Etienne *(afficit indigne)* parce qu'il croit au Christ *(eo quod in Christum credit)*, et cependant, malgré tous les tourments, le disciple reste attaché à son maître *(A quo*

1. T. I, p. 223, prose xxx, str. 2.

Digitized by Google

tamen non recedit) etc. Par malheur le texte du Ms. est douteux, et nous sommes réduits à une conjecture, ou à peu près.

Il y a, dans la prose de saint Jean l'Évangéliste : *Gratulemur ad festivum* (XXXI, tom. I, p. 228-230), deux leçons qui s'éloignent du texte de Clictové suivi par M. G. et qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler. La première se lit dans nos deux manuscrits au vers 8, strophe II. Au lieu de:

Hic est Christi prædilectus,
Qui reclinans supra pectus
Hausit sapientiam, (7-9).

le 577 et le 934 portent *cui*, qui se rapporte à *Christi*, le relie à *pectus*, et permet de sous-entendre facilement l'équivalent latin de notre pronom possessif « son », « sa », « ses ». Tandis que si nous acceptions la leçon *qui*, *pectus* reste absolument indéterminé, — ce qui ne peut pas être.

La seconde leçon que je voudrais signaler est celle du vers 14 (strophe III). Faisant allusion au passage de l'Écriture relatif à saint Jean-Baptiste : *Erat lucerna ardens et lucens*, Adam nous dit à propos de saint Jean l'Évangéliste :

Intus ardens charitate
Foris lucens *honestate*
Signis et eloquio. (13-15).

Charitate est un mot on ne peut mieux choisi pour désigner le disciple « que Jésus aimait », celui qui devait être « l'apôtre de l'amour ». En est-il de même du mot *honestate ?* N'y a-t-il pas dans cette désignation quelque chose de vague, d'indécis, qui ne satisfait pas l'intelligence et surtout qui ne va pas au cœur ? Les Mss. ont une leçon bien plus précise, un mot qu'on s'attend toujours à trouver dans l'éloge du disciple qui fut « vierge », c'est *puritate.* Ne devons-nous pas l'admettre, surtout si nous voulons réfléchir qu'il est amené par la strophe précédente dont voici la fin :

Huic in cruce commendavit
Matrem Christus; hic servavit
Virgo viri nesciam. (10-12).

Cette leçon est d'ailleurs confirmée par la vieille traduction française qui dit :

Digitized by Google

Dedens ardoit par charité.
Dehors luisoit par sa *purté.*

La prose XXXVIe contient un affreux barbarisme qui n'est évidemment qu'une faute d'impression. Il s'agit du supplice de S. Thomas Becket. Le texte porte (t. I, p. 206) :

Pertrahitur, concutitur
Et cerebrum effunditur
Cuspide *mucionis.* (18-33).

Le vers 33 a une syllabe de trop, et *mucionis* doit évidemment se lire *mucronis.*

Nous lisons au vers 41 de la même prose (p. 207) :

Ense caput *dissecatur.*

C'est là une correction postérieure. Le premier scribe avait mis un mot beaucoup plus ordinaire, et qu'il faut, je crois, rétablir, c'est *amputatur.* On ne voit en effet aucune raison qui puisse motiver ce changement.

Trois corrections sont indispensables dans la prose XL (t. I, p. 305 et seq). Adam y célèbre saint Vincent. D'après M. G. il aurait dit au vers 10 :

Hic arcem *diaconi*
Sub patris Valerii
Regebat imperio.

Ce texte est celui de Clictové et de Kehrein, c'est également celui du vieux traducteur français: il écrit en effet :

De *dyacre* l'estat avoit.

Voilà, semble-t-il, bien des autorités ; et cependant le texte est évidemment fautif.

En effet, les deux rimes *diaconi, Valerii* laissent beaucoup à désirer, et il est impossible d'en rencontrer deux autres de cette faiblesse dans une pièce qui cependant compte 89 vers. Or, on le sait, Adam rime fort, et deux fois déjà une faute de rime nous a fait découvrir une faute de texte.

D'ailleurs que signifie *arcem diaconi ?* — « L'état de diacre » ? — Evidemment non, et le vieux traducteur qui probablement était peu belliqueux, n'a pas senti tout ce qu'il y a de guerrier, de militant dans ces trois vers. Quand il traduit :

Digitized by Google

Soubz Valier qui son père estoit
Gouvernoit son *bénéfice*,

il a sous les yeux quelque bon chanoine du quinzième siècle, vivant en paix dans son manteau d'hermine, et psalmodiant paisiblement son bréviaire à l'ombre de quelque vieille cathédrale. Mais le texte dit tout autre chose. A l'époque de saint Vincent un diacre était un lieutenant, un évêque, un général, la foi une citadelle qu'il fallait défendre :

Hic *arcem* diaconi
Sub patris Valerii
Regebat imperio.

Par malheur, quel sens offre à l'esprit *arcem diaconi*, une citadelle « de diacre » ? Si encore nous avions la citadelle « du diaconat » : *arcem diaconii!* — Or, telle est précisément la leçon de nos deux Mss. Elle a l'avantage de faire une rime riche avec *Valerii*, de donner un sens à une phrase qui n'en a pas : nous devons donc l'accepter. La disparition de l'*i* final s'explique d'ailleurs assez facilement. Le premier mot du vers, *hic*, que les Mss. n'ont pas, est une importation postérieure. Il est venu donner huit pieds à un vers qui régulièrement ne devait en avoir que sept. Un jour, on s'en est aperçu, et l'on a retranché intelligemment en queue ce qu'il aurait fallu enlever en tête.

Nous disions tout à l'heure que l'on chercherait en vain dans la prose que nous étudions une rime aussi faible que *diaconii* et *Valerii*. Nous nous trompions. Il en existe une autre plus faible encore ; les vers 19 et 20 en effet ne riment pas, si l'on veut se rappeler que « la rime est l'homophonie de deux syllabes accentuées » : M. G. édite :

Dumque fidem docet *suam*
Plebem Cæsaraugustanam (1).

Les Mss. portent *sanam* : c'est à n'en pas douter la vraie leçon.

1. La vieille traduction française de ces deux vers mérite les honneurs d'une citation. Rarement on rencontre un non-sens plus réussi :

Quant à la gent César enseigne (!)
La foi et grâce l'accompaigne.

Le traducteur a lu évidemment Cæsar Augustanam en deux mots : c'est d'ailleurs ainsi qu'écrit le Ms. 577.

Digitized by Google

Une faute plus grave assurément se lit à la dernière strophe, vers 82. Le poète nous raconte que le corps de saint Vincent a été jeté à la mer, une meule de moulin au cou, et a néanmoins surnagé :

Nec tenetur a molari,
Nec celari potest mari (80-84.)

L'édition de M. G. ajoute :

Quem *nec* laude singulari
Venerari voto pari
Satagit ecclesia. (82-84.)

Or, quel sens donner à ce *nec ?* Il n'en a pas et ne peut pas en avoir. Il faut donc remplacer *nec* par *nunc* et traduire :

De pesant pierre n'est tenu,
La mer celer ne l'a péu,
Pour quoy *au jour d'hui* Sainte Eglise
L'onnoure singulier, et prise.

Une des leçons les moins heureuses que l'on ait pu éditer, depuis que l'on déchiffre des manuscrits, se trouve au vers 21 de la prose XLIIe: *Martyris egregii.* Saint Vincent subit son martyre. S'adressant fièrement à son juge, à son bourreau, il s'écrie : « Je suis chrétien ; tes dieux, je les méprise ; ce ne sont pas des dieux, mais des idoles. » C'est alors que viennent ces trois vers :

Te minantem rideo,
Te parcentem doleo,
Sævitorque lania! (19-21.)

Mone, le premier, a donné ce texte (III, page 553) d'après un Ms. de Saint-Gall, du XIIIe siècle ; M. G. l'a copié par mégarde ; Kehrein non seulement ne l'a pas corrigé, mais a fait entrer le mot *sævitor* dans l'appendice philologique qui termine son ouvrage (1). Et cependant un peu de réflexion

1. Kehrein d'ailleurs n'a pas fait que cette trouvaille, et la docte Allemagne a dû voir avec bonheur un de ses enfants relever un mot certainement unique dans la langue latine, le substantif *vinatura !* (K. p. 660.) Il est extrait d'une séquence attribuée par Neale à notre Adam : *Renes nostros præcingamus*, (page 442). Voici la strophe :

Enervata *vinaturæ*
In fœcundum mentis puræ
Fœcundat oratio 8 (1-3.)

On lit en note cette ingénieuse remarque de Neale à laquelle Kehrein ne trouve rien à redire : « Forsitan :

Digitized by Google

aurait dû les mettre en défiance ! On traduit en effet très facilement les deux premiers vers : « Si tu menaces, je me ris de toi, si tu m'épargnes, je m'afflige. » Mais ensuite, que vient faire le *que* après *sævitor ?* Comment cette phrase se relie-t-elle grammaticalement à ce qui précède ? Si nous consultons le Ms. 577, nous y trouvons une variante non moins détestable.

Sequi, torque, lania.

Il va de soi que l'infinitif *sequi* ne peut pas aller de pair avec les impératifs *torque* et *lania*. Néanmoins, ce manuscrit de la fin du XIVe siècle, où les mots sont séparés, ne va-t-il pas nous être d'un très grand secours ? Coupons le vers de Mone, de Gautier, de Kehrein comme un copiste inintelligent a coupé le sien ; remplaçons alors *sequi* par *sævi*, et nous avons la phrase la plus limpide qu'on puisse imaginer :

Te minantem rideo,
Te parcentem doleo,
Sævi, torque, lania !

c-à-d : persécute, torture, déchire ! Nous sommes en face d'une réminiscence de Prudence, lequel fait dire aussi par saint Vincent à son bourreau : « Me voici, déchire-moi, « torture-moi ; je suis invincible, je suis indomptable. Nul « effort humain ne saurait me faire plier, je ne m'incline que « devant Dieu :

Hunc, hunc lacesse, hunc discute,
Invictum, inexsuperabilem,
Nullis procellis subditum,
Solique subjectum Deo.

(*Perist.*, V, 169-172.)

Nous retrouvons d'ailleurs ce même mouvement dans la

Enervata *vinatura*
In fœcundam mentis *pura*
Fœcundat oratio ! (p. 443.)

Franchement c'est à n'en pas croire ses yeux ! Le texte est détestable, la correction plus détestable encore ! Il faut évidemment rétablir

Enervata *vi naturæ*
Infœcundum mentis puræ
Fœcundat oratio.

c-à-d. « les forces de la nature étaient sans vigueur ; mais la prière d'une âme pure rend féconde la stérilité même » ! — Ces choses-là ne devraient pas se discuter !

Digitized by Google

Légende dorée ; voici en effet les paroles qu'elle prête à notre saint : « *Insurge ergo, miser, et toto malignitatis spiritu debacchare !* » — La preuve, je l'espère, est faite.

Corrigeons en passant, dans cette même prose, deux vers qui riment à peine :

Tuo, martyr, sanguine,
Culpas nostras ablue (49-50.)

Notre manuscrit porte :

Munda nos a crimine

qui est bien préférable. On se demande comment M. G. qui a corrigé Mone au vers 49 (1) n'a pas même signalé la variante du vers 50 ? Encore une fois M. G. lorsqu'il éditait Adam n'était pas à Paris et a dû se servir d'une copie de seconde main.

Non seulement le copiste n'a pas toujours noté les variantes qu'il a rencontrées, mais encore (il faut bien l'avouer) il a lu vite, trop vite, et nous allons en trouver une double preuve dans la prose XLIVe : *Templum cordis adornemus* (2). Elle se chantait à Saint-Victor le 2 février, pour la Purification de la très sainte Vierge.

Comment en effet est éditée la première partie de la neuvième strophe ?

Il y a d'abord deux vers qui sont corrects :

Decens maris luminare,
Decus matrum singulare (49-50.)

Mais les deux vers suivants le sont-ils aussi :

Vera parens Veritatis,
Via vitæ, pietatis. (51-52.)

On aura de la peine à le croire si l'on veut bien observer que le Ms. 934 d'accord avec le Ms. 577 porte *viæ* et non pas *via*. Or il y a dans ces vers une allusion évidente au verset de saint Jean (cap. XIV, vers. 6) : *Ego sum via, veritas, et vita.* Adam dit à la sainte Vierge : « Vous êtes la mère de la Vérité, de la Voie, de la Vie, de l'infinie Bonté », c-à-d., simplement : Vous êtes la mère du Christ. Et qu'on

1. Mone avait lu : *Tu*, ô martyr, sanguine. Kehrein a réédité cette faute grossière. — 2. Tom. I, p. 331 et seq.

Digitized by Google

ne s'étonne pas de trouver le mot *pietas* joint aux trois substantifs auxquels Notre-Seigneur se compare dans l'Évangile. Nous le retrouvons en effet dans des vers tirés des « *Distinctiones monasticæ* », (lib. v, *de Via*) que l'on me permettra de citer ici :

Quæque viæ Domini sunt *verum* cum *pietate*
Hæc duo cui desunt male deviat a bonitate.
Hæc duo, Christe, mihi dona, ne separer a te,
Sed maneam tecum, *via*, *verum*, *vita*, beate [1] !

Les manuscrits ont donc raison ; le copiste a mal lu, ou corrigé à tort.

Mais c'est là une erreur beaucoup moins grave que celle qui a été commise au vers 72. Nous lisons en effet :

Fons *sublimis*,
Munde nimis,
Ab immundo
Munda mundo
Cor immundi populi. (72-76.)

Je n'ai rien à dire des allitérations enfantines qui terminent cette tirade. Mais *fons sublimis* est-il bien la véritable leçon ? Une fontaine « élevée en l'air » n'est pas un de ces spectacles que l'on voie tous les jours ; et puis quel rapport cela pourrait-il bien avoir avec la très sainte Vierge ? Comment cela viendrait-il dans une prose en son honneur ? Ces réflexions élémentaires m'amenèrent à vérifier le passage dans les manuscrits, et, à ma grande surprise, je lus dans l'un et dans l'autre : *fons illimis*, fontaine « sans limon » ! C'est le vers d'Ovide :

Fons erat *illimis* nitidis argenteus undis.

D'ailleurs, M. G. n'est pas heureux avec les fontaines. Puisque nous sommes arrivés à la fin du premier volume, on me permettra de discuter ici deux passages où le mot *fons* ne lui a véritablement pas porté bonheur.

L'un est extrait de la prose XLII, strophe 4, vers 19 (tom. II, p. 106). Il s'agit de la transfiguration, comme on pourra s'en convaincre en lisant la strophe : « Le Christ, le Dieu fort, qui donne la vie, qui triomphe de la mort, le vrai soleil de justice, glorifie aujourd'hui la chair qu'il a prise d'une vierge, et se transfigure au sommet du Thabor :

1. *Spicileg. Solesm.* t. II, p. 134.

Digitized by Google

Christus ergo Deus fortis,
Vitæ dator, victor mortis,
Verus sol justitiæ,
Quam assumpsit carnem de virgine,
Transformatus in Thabor culmine,
Glorificat hodie. (13-18.)

Après cette strophe d'une si noble facture, céleste, vivante, ailée, que trouvons-nous dans M. G. — Une idée absolument inattendue :

O quam felix *fons* bonorum !

Mais pourquoi cette « source » ? que veut cette « fontaine » ? Les manuscrits portent *sors !* Le pieux Adam après avoir contemplé la gloire de l'Homme-Dieu transfiguré tourne ses pensées vers la gloire des ressuscités : « Qu'il sera doux, s'écrie-t-il, le *sort* des bons ! Car telle sera la résurrection bienheureuse » :

O quam felix *sors* bonorum !
Talis enim beatorum
Erit resurrectio ! (19-21.)

Rien de plus naturel, de mieux amené que ce rapprochement : la transfiguration du Christ est l'image de la nôtre. C'est une idée que l'on retrouve sans cesse sous la plume des écrivains ecclésiastiques du moyen âge. Mais nulle part peut-être elle n'est plus résolument exprimée que dans une séquence longtemps inédite, et publiée par Morel d'après un manuscrit de Saint-Gall. Elle se chantait également le jour de la Transfiguration :

1
Solem justitiæ
Viderunt hodie
Mortales oculi.

2
Splendoris gloria
Designat gaudia
Futuri sæculi.

3
Erit visibilis
Ille mirabilis
Sol in splendoribus.

4
Quem carnis trabea
Cœlabat antea
Nostris obtutibus.

5
Tunc ejus faciem
Non jam per speciem
Nec per ænigmata

6
Talem videbimus
Qualem audivimus
Eam in Efrata. (1)

1. Morel, page 15, Cf. également page 16, seq. 30.

Digitized by Google

Mais nous sommes loin de notre Adam, et il nous faut y revenir. Dans le passage que nous venons de discuter *fons* pouvait à la rigueur avoir un sens assez plausible; la transfiguration du Christ n'est-elle pas, ne peut-elle pas être pour nous une « source de biens », *fons bonorum?* Mais que dirons-nous d'un second passage que je vais citer en entier et qui semblera sans doute on ne peut plus étrange à M. G. lui-même.

Il se trouve dans la prose LIVme : *Lux est ista triumphalis*, strophe 8, vers 47, ou si l'on veut t. II, p. 65. Le voici :

Claves duæ Petro dantur :
Clavis una qua librantur
  Meritorum pondera ;
Et secunda potestatis
Fontem ligans *libertatis*,
  Iter dans ad æthera. (43-48.)

On le voit, il s'agit des deux clefs données à saint Pierre : l'une par laquelle il est constitué juge du mérite ou du démérite ; l'autre grâce à laquelle il a le pouvoir d'ouvrir ou de fermer les cieux. Or, comment admettre que pour nous dire une chose aussi simple, Adam ait eu recours à une image aussi bizarre que celle du vers 47 ? Qu'est-ce en effet qu'une « fontaine de liberté » ? Qu'est-ce surtout qu'une « clef qui lie » une pareille fontaine?

Est (1) secunda potestatis
Fontem ligans *libertatis*,

Et enfin, comment le dernier vers, si clair en lui-même :

Iter dans ad æthera,

peut-il se relier d'une façon quelconque à cette clef, à cette fontaine, à cette liberté ? — Le Ms. 577 ne fait pas tomber notre poète dans de pareilles bizarreries. D'abord il n'y a plus de fontaine dans le paysage. On lit en effet très clairement, au premier mot du vers : *Somptes*, c'est-à-dire, en nous débarrassant d'une orthographe qui n'est pas encore aujourd'hui classique en France : *Sontes*, les « coupables ». La clef de saint Pierre lie donc les coupables non repentants : *sontes ligans*. C'est la traduction du mot de Notre-Seigneur :

1. J'adopte le texte du 577 qui me semble préférable, les deux parties de la strophe sont mieux tranchées.

Digitized by Google

Quodcumque ligaveris... erit ligatum. Que dirait-on si ce qui suit était simplement l'équivalent de : *Quodcumque solveris... erit solutum ?*

Pour le démontrer, il nous faut d'abord renoncer hardiment à la leçon *libertatis*, et envoyer la « liberté », qui n'a rien à faire ici, rejoindre la « fontaine » dont nous sommes délivrés. Cependant, ne l'oublions pas : plus une leçon est mauvaise, plus elle est absurde, plus elle peut quelquefois nous aider à découvrir le texte véritable. Nous l'avons déjà vu, nous allons le voir encore. Il est très probable, avons-nous dit, que notre phrase signifie : « Tout ce que tu délieras sera délié. » Délier se dit en latin *solvere ; solvere* a un synonyme qui est *liberare*, lequel fait au participe parfait passif *liberatus*, dont l'ablatif pluriel est *liberatis !* Or, *liberatis* correspond on ne peut mieux à *sontes ligans*, il en est le pendant ; il a de plus l'avantage de rimer avec *potestatis*, de pouvoir être le régime de *iter dans*, d'offrir un sens plausible, probable, certain, théologique ! Écrivons donc :

Est secunda potestatis,
Sontes ligans, *liberatis*
Iter dans ad æthera !

Le bon religieux qui a transcrit le Ms. 577 ne comprenait pas toujours, ou plutôt comprenait rarement ce qu'il écrivait ; il a donc introduit un *t* dans le mot « *liberatis* » ; de là cette confusion presque inextricable de laquelle M. G. ne s'est pas tiré. Il aurait pu cependant en examinant son texte à la loupe, comme nous avons dû le faire, apercevoir sur le premier *t* de *libertatis* un trait qui est encore visible, et qui justifie notre correction. — Le lecteur nous pardonnera d'avoir réuni trois fautes qui ont entre elles un certain rapport, et qui ont échappé au savant professeur. Reprenons maintenant page par page le second volume des œuvres de notre Adam.

Nous lisons à la page 21, strophe 9, prose L :

Ubi spirat fragor talis,
Fervor crescit spiritalis,
Et *fugescit* temporalis
Vitæ delectatio. (61-64).

Fugescit est un mot bien rare, si toutefois il existe. Pour-

Digitized by Google

quoi le conserver dans ce vers, surtout quand les Mss. portent *frigescit* qui est d'un usage si fréquent, et qui d'ailleurs correspond si bien à *fervor?*

Le vers 68 de cette même prose est terminé par des points de suspension :

Victor miles triumphalis
Christi martyr specialis,
Nos a mundi serva malis
Ne nos amor.....
Mergat in flagitia. (65-69.)

Est-ce un scrupule philologique auquel a cédé M. G. en supprimant le mot *mundialis* que donnent à la fois le 577 et le 934 ? Dans ce cas, il aurait eu bien tort. Ce mot en effet est courant dans la littérature chrétienne ; Tertullien et Sulpice Sévère l'ont employé (1) ; Prudence a dit :

Quæ *mundiali* gloria, (*Cath.*, I, 90.)

et :

Ductor aulæ *mundialis* ire ad aram jusserat. (*Per.*, I, 41.)

Or, on sait qu'au moyen âge Prudence était au moins aussi lu que Virgile. Il nous faut donc rétablir :

Ne nos amor *mundialis*
Mergat in flagitia.

Dans la prose LI, pour la nativité de saint Jean-Baptiste, M. G., à la suite de Clictové, a supprimé, je ne sais pourquoi, une strophe tout entière. Et notons que cette strophe est indispensable au sens. Adam nous raconte en effet la naissance de saint Jean-Baptiste, sa vie au désert, le témoignage que lui rend le Christ ; pouvons-nous supposer qu'il ait passé sa mort sous silence ? Or, voici la strophe qui se lit dans nos deux manuscrits, et qu'il faut intercaler entre les strophes 12 et 13 de M. G. (T. II, p. 30, v. 38.)

Capitali justus pœna
Jubetur in carcere
Consummari,
Cujus caput rex in cœna
Non horret pro munere
Præsentari.

1. Tert. *Marc.* v. 4 ; *Spect.* 9 ; *Nat.* II, 4, 5. Sulp. Sev. *Hist.* I, 1, 4.—II, 14, 6. etc.

Digitized by Google

Alors le poète peut ajouter :

Martyr Dei, licet rei
Simus nec idonei
Tuæ laudi,
Te laudantes et sperantes
De tua clementía
Nos exaudi !

Autrement que signifie cette prière à un « martyr » dont on ne nous a pas raconté le supplice ?

Dans la même prose Clictové, et après lui M. G., édite ainsi la strophe 5 (page 29, vers 19-21) :

Verbo mater
Scripto pater
Nomen *edit* parvulo.

Or *edit* est un mot impropre. Il s'applique sans doute à Ste Elisabeth qui pouvait parler; mais comment peut-il s'appliquer à S. Zacharie qui était muet ? Nos deux manuscrits ont une leçon bien préférable : c'est *indit :* « La mère parle, le père écrit, et tous deux « donnent » le même nom à leur fils. »

Une leçon non moins mauvaise se rencontre à la p. 66, v. 73. La strophe est consacrée à l'arrivée de S. Pierre à Rome :

Mundi caput, fontem mali
Peste plenam criminali
Roman intrat spiritali
Petrus *actus* gladio.

Or, nous ne voyons nulle part que saint Pierre soit venu dans « la capitale du monde », dans « la sentine de tous les vices », « poussé » par un « glaive spirituel » quelconque. Il y est venu, comme un nouveau triomphateur, « ceint » d'un glaive inconnu aux vieux Romains, et avec lequel il allait conquérir les âmes. Voilà ce que nous disent nos manuscrits; ils portent non pas *actus*, mais *cinctus:* et le doute est impossible.

La prose LVIII, *Ecce dies triumphalis* compte deux vers faux. Le premier est le 43me, strophe 7, p. 90.

Mente lœta
Stat athleta,
Carne spreta,
Insueta
Vincens supplicia. (39-43).

Digitized by Google

En effet, le vers correspond dans la strophe au vers 48 :

Animi potentia.

Ce dernier comptant sept syllabes, le premier doit en avoir sept également. Il nous faut donc rétablir la leçon des Mss. et remplacer *vincens* par *superans :* c'est évident et je n'insiste pas.

La seconde faute est plus délicate, et il est nécessaire, pour la faire saisir, de rappeler une règle fondamentale et trop peu connue de la versification rythmique. Un vers rythmique en effet n'est pas seulement un certain nombre de syllabes réunies par la rime : c'est une suite d'*arsis* et de *thésis*, de syllabes accentuées et de syllabes non accentuées, revenant régulièrement. M. G. jusqu'à ces derniers temps (1), ne connaissait pas ou n'acceptait pas cette règle. Mal lui en prit ; car il aurait pu, en l'appliquant, faire disparaître des œuvres d'Adam bon nombre de vers faux. Le vers 57 de la prose de Saint-Victor (p. 91) est dans ce cas ; les vers précédents en effet s'accentuent sans difficulté sur la première, la troisième, la cinquième, la septième syllabe,c-à-d. sur les syllabes impaires :

Dámnŏ pédĭs hílărésciĭt
Frángĭ poénă fídĕs néscĭt.

Le 57me au contraire est rebelle à tout rythme ; il ne peut pas être accentué sur la première : il ne peut pas l'être sur la troisième ; par contre, il l'est sur la seconde : ce qui détruit absolument toute harmonie. M. G. en effet l'édite ainsi :

Sinapis sic vis excrescit.

Or, dans *sinapis*, la pénultième est longue ; elle est donc accentuée. Adam d'ailleurs a dit quelque part :

Párŭm sápĭs
Vím sĭnápĭs (T. II, p. 117, vers 87-88.)

Nous devons donc indiquer le rythme comme j'ai dit plus haut:

Sĭnápĭs sĭc vís ĕxcréscĭt.

Et comme ce rythme est inacceptable, ou plutôt comme dans un pareil assemblage de mots, le rythme est totalement

1. Cf. 2e édition des *Epopées françaises*, où l'auteur rétracte à peu près ses affirmations antérieures.

Digitized by Google

absent, il nous faut chercher autre chose. Or le déplacement d'un monosyllabe rétablirait tout dans l'ordre. Écrivons donc :

Út (1) Sĭnápĭs vís ĕxcréscĭt.

C'est la leçon du 934, et nous avons ici heureusement pour nous l'autorité du meilleur manuscrit.

J'ai dit que l'application de cette règle aurait fait éviter à M. G. un grand nombre de vers faux. Je demande la permission d'en corriger quelques-uns.

Tome I, page	27, vers 60	:	Spés post Déum sínguláris.
p.	108, vers 26	:	Súnt sub úna ádoptíví.
id.	vers 34	:	Dát liquórem Élisæus.
id.	vers 41	:	Nón hæc pótest páraclísis.
p.	137, vers 55	:	Urit árdor quós incéstus (2).
p.	157, vers 53	:	Régi haéc varíetáte.
p.	214, vers 59	:	Síc in Chrísto óbdormívit,
id.	vers 60	:	Qúi sic Chrísto óbedívit.
Tome II, p.	107, vers 47	:	Et vox pátris próclamávit (3).
p.	352, vers 20	:	Díc sunt úbi túa júra
p.	137, vers 67	:	Sís dux, vía ét condúctus.
p.	127, vers 40	:	Quód nos súa píetáte,
p.	191, vers 37	:	Tú es thrónus Sálomónis.
p.	337, vers 68	:	Vérba líbri qúi signáti (4).
p.	374, vers 29	:	Né invólvat nós procélla.

La liste, on le voit, est assez longue, et je n'ai pas pu tout citer. On remarquera que presque toujours les déplacements de monosyllabes ont eu lieu pour éviter un hiatus ou une construction un peu extraordinaire.

Il y a dans la septième strophe de la prose sur la Transfiguration : *Lætabundi jubilemus*, un génitif qui est absolument incompréhensible : qu'on en juge ; c'est la leçon du 577.

Vere sanctum, vere dignum
Loqui *Dei* et benignum,
Plenum omni gaudio. (40-42, page 107).

Le 934 porte : *loqui Deo*, « parler avec Dieu » ; c'est la vraie leçon : le vers se relie ainsi à ce qui précède :

1. Leçon du 934, plus harmonieuse que *sic*. — 2. Leçon du 577. — 3. Leçon du 934. — 4. Ajouter : *Qui nil súum æstimávit* (T. II, p. 163, vers 36) sic 577.

Digitized by Google

Hoc habemus ex Matthæo
Quod *loquentes* erant *Deo.* (37-38).

Mais comment faire le mot à mot de la strophe 13, telle que l'a donnée M. G. d'après le 577 :

Volens Christus hæc celari
Non permisit enarrari,
Donec vitæ reparator,
Hostis vitæ triumphator,
Morte *Vita* surgeret. (page 109,77-81).

Que vient faire le V majuscule de *vita*, que viennent faire ces deux substantifs *morte Vita* placés, je pense, en ablatif absolu ? Un simple coup d'œil sur le 934 aurait permis de lire : *Morte victa.* Le sens de la phrase est alors évident : le Christ ne veut pas qu'on parle de sa Transfiguration jusqu'au jour où lui, le réparateur de la vie, *morte victa surgeret*, ressuscitera après « avoir vaincu la mort ». C'est la traduction poétique de la prose de saint Matthieu : *Descendentibus illis de monte, præcepit eis* JESUS *dicens : Nemini dixeritis visionem donec Filius hominis a mortuis resurgat.* (XVII, 9.)

Clictové, et M. G. après lui, édite ainsi la strophe 5 de la séquence en l'honneur de saint Laurent : *Prunis datum admiremur* (T. II, p. 115).

Nam thesauros quos exquiris
Per tormenta non acquiris
Tibi, sed Laurentio.
Hos in Christo coacervat,
Hujus *pugnam* Christus servat
Triumphantis præmio. (37-42).

Le vieux traducteur que nous avons déjà cité a bien rendu les trois premiers vers :

Les tresors que tu veuls querir,
Par tourmens ne peus acquerir
A toi, mes à saint Laurens.

Par contre, ce qui suit a été pour lui lettre close, et il faut lui rendre cette justice qu'il a su mettre dans son français toute l'obscurité du latin :

O JHESU les assemble en garde,
Et JHESUS *lui combattant* garde
Par le salaire qu'il atent.

Digitized by Google

Le pauvre homme était évidemment en face d'un manuscrit portant le texte de Clictové:

Hujus *pugnam* Christus servat.

Il a vu dans *pugnam* une figure de rhétorique, une métonymie quelconque, où l'abstrait est mis pour le concret ; il a traduit comme s'il y avait eu *pugnantem.*

Mais les Mss. 577 et 934 nous donnent le mot de cette énigme. Au lieu de *pugnam*, ils ont *pugna.* Tout s'éclaircit alors. Les trésors qu'on veut lui ravir, saint Laurent les entasse dans le sein du Christ: *Hos in Christo coacervat!* Et grâce à la victorieuse résistance de son martyr, *hujus pugna*, le Christ les conserve, *Christus servat*, et au jour du triomphe les lui donnera en récompense, *triumphantis præmio.*

Depuis que M. G. a publié d'après les Mss. de Saint-Victor la prose de l'Assomption: *Ave virgo singularis* (T. II, p. 134 et seq.), Morel en a collationné le texte sur un Ms. de Saint-Gall, et l'a édité dans son Recueil, p. 97 et 98. Il fait justice d'une leçon évidemment fautive qui se trouve au v. 70:

Tu procellam *sede* gravem.

Le verbe *sedere* qui signifie « s'asseoir » n'est à coup sûr pas à sa place ici : c'est d'ailleurs un verbe neutre qui ne peut pas avoir de régime à l'accusatif. Il faut donc lire *seda*, de *sedare*, « *calmer* », « *apaiser* » : c'est ce que donne le 577; ou *sedans* qu'on trouve dans le 934 et dans le Ms. de Saint-Gall. Le vieux traducteur dit :

Apaise tempête qui grieve.

Encore une faute de Clictové que M. G. a prise à son passif! Je veux parler du vers 19 de la prose LXVII : *Laudemus omnes inclyta.* Nous lisons en effet :

Quanta *fit* ejus tortio
Berith patet indicio. (19-20.)

Nos deux Mss. (1) portent *sit* ; la traduction du XVe siècle confirme cette variante nécessaire :

Berith l'autre diable a monstré
Comme Astaroth *est* tourmenté.

1. Le 577 reproduit deux fois cette prose ; les deux fois il a *sit.*

Digitized by Google

Ce sont là, je l'avoue, des infiniment petits, mais il n'y a pas de critique littéraire possible sans cette attention pour ainsi dire microscopique. Je continue donc. — La prose de saint Augustin : *De profundis tenebrarum*, que M. G. édite p. 162 et suivantes, avait été précédemment éditée par Mone (T. III, p. 210) d'après un Ms. de Munich assez fautif. Le vers 29me de M. G. est, par suite d'une lacune, le 26me dans le recueil de Mone. Il a besoin d'une correction qui va nous être fournie encore une fois par le 577. Il s'agit des religieux fondés par saint Augustin. Tous les textes sont d'accord sur le vers 28 (25) ; il doit s'écrire :

Sui quippe nil habebant.

Mais sur le vers 29 (27) Mone et M. G. diffèrent. Le premier édite :

Tanquam suum, *serviebant*
In commune clerici ;

et le second :

Tanquam suum *dividebant*
In commune clerici.

Cette dernière leçon est franchement mauvaise. Que peut-elle en effet signifier ? que des religieux qui « n'ont rien » « partagent avec tout le monde » ce qu'ils n'ont pas ! — C'est peu admissible. A son tour la leçon de Mone est-elle franchement bonne ? Non encore. Elle nous dit que les religieux de saint Augustin « ne possédaient rien en propre » ; jusqu'ici tout est pour le mieux. Seulement, elle ajoute, sans conjonction, sans lien apparent, une phrase qui n'offre pas une idée bien visible : « ils servaient en commun ». Nul doute, les deux leçons doivent être abandonnées. Le 577 en donne une troisième :

Sui quippe nil habebant
Tanquam suum ;

« Ils ne possédaient rien en propre » : c'est le texte de Mone ; c'est même, en changeant la ponctuation, le texte de M. G. Nous lisons ensuite :

..... Sed vivebant
In commune clerici.

« mais ils avaient une vie commune et étaient clercs ». Il n'est pas besoin d'une intelligence transcendante pour

Digitized by Google

s'apercevoir qu'on est en face de la véritable leçon. Un scribe ignorant, au lieu de *sed vivebant* a écrit *serviebant*, et d'erreur en erreur, de conjecture en conjecture, on est arrivé à *dividebant* qui satisfait sinon aux exigences de la raison, du moins à celles de la rime.

Pourquoi donc M. G. a-t-il jugé à propos de corriger, dans la prose de saint Gilles, *congaudentes exultemus* (1), le dernier vers de la strophe 2 ? Il écrit :

Templum Deo mox futurum
Mundo satis profuturum
Procreavit *gratia.* (10-12).

Le 577 au lieu de *gratia* donne *Græcia.* Et il a raison. Voici pourquoi. Le vers 15 de cette même prose se termine incontestablement par *gratia :*

Qui in primo ævi flore
Quantus *floret* (2) in virore
Præmonstravit *gratia.* (13-15).

Or comment admettre qu'un poète, quel qu'il soit, ait employé le même mot, pour la rime, à trois vers de distance? *Græcia,* au contraire, est on ne peut mieux à sa place. Les légendes faisaient naître saint Gilles en « Grèce » : les auteurs de séquences ont versifié les légendes. On lit en effet dans une prose consacrée à notre saint :

Hic *Athenis* oriundus, (Mone, III, n° 760,7).

et dans une autre, à propos de sa venue en Gaule:

Deinde relinquens *Græciam*
Transiit exul ad Galliam. (Mone, III, n° 761,23-24).

La leçon du Ms. doit être conservée.

J'ai appuyé jusqu'ici toutes mes corrections sur les manuscrits ; me permettra-t-on pour trois proses qui ne se lisent, hélas! que dans le 577, de risquer trois conjectures qui me semblent assez justifiées. D'abord, devons-nous conserver telle quelle la 6me strophe de la prose à saint

1. T. II, p. 104 et seq.
2. M. G. donne *floret* d'après le 577. C'est une faute qu'on peut corriger *a priori.*

Digitized by Google

Léger : *Cordis sonet ex interno* (T. II, p. 247). Nous y lisons

Venerando præsuli
Eruuntur oculi
Sæclis profuturi. (31-33).

Ne pourrait-on pas au lieu de *sæclis* proposer *cæcis*. Parce qu'on lui a arraché les yeux, saint Léger obtiendra de Dieu la guérison des « aveugles ». C'est d'ailleurs ce que dit le reste de la strophe :

Fodiuntur terebris
Aliorum tenebris
Lumen reddituri. (34-36).

De même, dans la prose de St Magloire : *Adest dies specialis*, devons-nous continuer à lire avec M. G., strophe 4, p. 284 :

Curam tradens alii
Compos desiderii
[*Fugit*] sub silentio ? (19-21).

Saint Magloire, on le sait, avait été évêque. Poussé par l'inspiration divine, il abandonna la charge de son troupeau à un autre pasteur : *(Curam tradens alii)* et au comble de ses désirs *(compos desiderii)*, voulut vivre dans le silence *(sub silentio)*. Seulement, quel verbe le poète a-t-il employé pour rendre cette dernière idée ? M. G. a lu, et j'ai lu comme lui *desit* dans le Ms. Or, *desit* n'ayant pas de sens, M. G. a proposé *fugit* : à tort, je crois. D'abord, en effet, il n'est pas bien sûr que *fugit* indiquant un mouvement pour passer d'un lieu dans un autre ne voudrait pas *silentium* à l'accusatif. En ce cas, que devient la rime ? Et puis, faut-il chercher si loin un mot qui se présente, il semble, de lui-même ? Entre *desit* et *degit* il n'y a qu'une lettre de différence ; or *degere vitam*, ou absolument *degere* est une expression très latine pour rendre notre mot « vivre ». Pourquoi donc, puisqu'il faut corriger, ne pas corriger le moins possible ? Pourquoi ne pas écrire :

Degit sub silentio?

Enfin la 10e strophe de la prose à saint Quentin : *Per unius grani* (t. II, p. 297 et seq.) peut-elle subsister dans l'état où l'a éditée le savant professeur ?

De *pretioso* vertice
Subvolat mirifice
Ut columba nivea (55-57).

Digitized by Google

Le poète veut évidemment nous dire que lorsqu'on eut coupé la tête de S. Quentin on vit sortir de la blessure une colombe blanche comme la neige ; c'est en effet, comme le remarque M. G., la légende que l'on peut lire au bréviaire de Langres: *Illi... caput ejus amputaverunt. At... statim exivit de collo ejus columba candida tanquam nix.* Mais pourquoi nous dire de la tête du saint qu'elle est une tête « précieuse » ?

De *pretioso* vertice ?

Pourquoi surtout, afin de nous affirmer une chose si peu importante, donner huit pieds à un vers qui, si on en juge par les vers qui suivent, ne devrait en avoir régulièrement que sept ? — Ne pourrions-nous donc pas, sans nous livrer à un dévergondage d'imagination, supposer que la leçon véritable doit être *præciso ?* Toute la fin de cette prose d'ailleurs est très altérée. Neale qui a pu lire la pièce entière dans le bréviaire de Tournay, a malheureusement supprimé dans son recueil la strophe que nous étudions : *Omisi*, dit-il (p. 195), *sancti martyrium, quod reliquo indignum est carmine.* Nous sommes donc, jusqu'à nouvelle découverte, réduit à des conjectures.

Plusieurs fois déjà nous avons dû reprocher à M. G. de s'être trop souvent laissé guider par Clictové. En voici une nouvelle preuve, on ne peut plus décisive. Dans l'*Elucidatorium ecclesiasticum*, il manque deux strophes à la prose de saint Martin: *Gaude Sion quæ diem recolis.* Ces deux strophes sont également absentes des *Œuvres poétiques d'Adam;* elles ne se trouvent que dans les manuscrits. Elles doivent prendre place à la suite du vers 32 (tom. II, p. 315).

Hic Martinus qui fana (1) destruit,
Qui gentiles ad fidem imbuit,
Et de quibus eos instituit
Operatur.
Hic Martinus qui tribus mortuis
Meritis dat vitam præcipuis;
Nunc momentis Deum continuis
Contemplatur.

—

Hic Martinus qui semper oculis
Et manibus intentus sedulis

1. Le 577 porte *vana !*

Digitized by Google

Orat Deo cum suis famulis
Inhærere.
Hic Martinus qui suum obitum
Longe habet ante præcognitum
Jamque suum indicat exitum
Imminere.

On le voit, le morceau est assez long, et l'on est en droit de s'étonner que pas une note, dans l'édition de M. G. ne signale son absence!

Même lorsqu'on est moine et que l'on copie un manuscrit sérieux, il arrive d'avoir des distractions. C'est l'humaine nature, et le copiste du 577 n'y a pas échappé. Au vers 54 de la prose: *Virgo mater Salvatoris*, il s'est oublié; il avait une jolie feuille de parchemin, les doigts lui démangeaient; sa plume courut un peu au hasard et il en résulta un de ces bonshommes anguleux comme nous en avons tous fait sur nos cahiers d'école. Quoi d'étonnant alors si dans la strophe même où il s'était permis cet enfantillage plus ou moins coupable, il a commis, le diable aidant, une faute pour laquelle un critique ne peut pas avoir d'indulgence. Il a écrit en effet, et M. G. a édité après lui (t. II, p. 342):

Unguentorum in odore
Sancti currunt cum amore
Quia novo flagrat flore
Nova Christi *venia*. (49-52).

D'abord *venia* rime bien mal avec le mot qui lui correspond dans le vers 55, avec *aurea*. Et puis, que vient faire le « nouveau pardon » du Christ parmi ces odeurs de parfums et ces fleurs fraîches écloses? La rime et la raison demandent donc autre chose. Serait-il impossible de les satisfaire?

Sans aucun doute, les deux premiers vers sont une allusion au verset du Cantique des cantiques: *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (I, 3) et à l'antienne liturgique encore en usage aujourd'hui: *In odorem unguentorum tuorum currimus*. Mais les deux derniers ne feraient-ils pas également penser à quelque autre passage de l'Écriture? Nous lisons, toujours dans le Cantique des cantiques: Les « vignes » en fleur exhalent leur parfum: *Vineæ florentes dederunt odorem suum* (II, 13). Or, entre *venia* et *vinea*, la confusion est facile. Ce dernier mot s'harmonise parfaitement

Digitized by Google

avec *aurea:* quand nous n'aurions pas d'autre preuve, l'induction seule devrait nous le faire adopter.

Mais le copiste du 934 n'a pas eu la distraction que nous avons signalée chez le copiste du 577. Il écrit parfaitement *vinea*, et c'est bien en effet de la vigne du *Christ*, de son Église dont il est ici question. *Vinea*, dit la clef de saint Méliton, *Ecclesia.* « *Vinea fuit pacifico* »; « *Tradidit eam custodibus* » *hoc est Apostolis;* « *Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam* (1) ». Or, la prose d'Adam qui nous occupe établit précisément une opposition perpétuelle entre le peuple hébreu « qui sait tout et ignore Dieu » et la gentilité qui « grandit dans la foi » :

Plebs hebræa jam tabescit;
Multa sciens, Deum nescit,
Sed gentilis fide crescit
Visa Christi facie. (21-24).

La synagogue, c'est Agar qui s'afflige de voir grandir l'enfant de la femme libre, et répond par ses larmes au sourire de Sara; c'est Esaü qui n'a que la rosée du ciel et la graisse de la terre, tandis que Jacob.

... Tractat de serenis
Et Christi dulcedine ! (47-48).

Il s'agit donc de l'épouse spirituelle du Christ dont la « vigne » est l'image, et c'est à elle et à son époux que s'adresse la dernière strophe de notre séquence :

Hæc est sponsa spiritalis
Vero sponso specialis;
Sponsus iste nos a malis
Servet et eripiat ! (65-68).

Signalons à la hâte une correction à la prose XCII, v. 40 (p. 353) ; au lieu de

Panis vivus *mendicantis*,

on doit lire *manducantis* que porte le 934. — Le 577 a un barbarisme qu'a voulu faire disparaître M. G., il donne *mandicantis.* — Corrigeons également une faute de rime qui se lit à la page 391, vers 40 :

1. *Spicil Solesm.* 2, 449.

Digitized by Google

Indos Christo *lucrifacit*
Quorum rex hunc interfecit.

Le 577 porte cependant : *lucrifecit.* — Et arrivons à la prose C : *Stola regni laureatus* (p. 407 et seq.). Elle va me permettre une observation générale qui a bien son importance.

Le pluriel du pronom *hic, hæc, hoc* est susceptible, à certains cas, de recevoir une double orthographe. Ainsi on écrit également *hii* et *hi, hiis* et *his.* Nos Mss. ont adopté presque partout la première forme. M. G. a fait un choix, ou plutôt a suivi avec plus ou moins de bonheur l'inspiration du moment. Il en est résulté un assez grand nombre de vers faux, et la prose C n'en compte pas moins de cinq pour sa part :

Hii præclari Nazareni. (13).
Hii sunt templi fundamentum. (37).
Hii sunt portæ civitatis. (40).
Hii compago unitatis (41).
Hii triturant aream. (43).

Tous ces vers ont un pied de trop; les quatre premiers devraient avoir huit syllabes ; ils en ont neuf. — Le dernier devrait en avoir sept ; il en a huit. Il y a cependant une règle bien simple à suivre. Lorsqu'un vers contenant le pronom en question a besoin de deux syllabes pour être correct, adoptons l'orthographe disyllabique ; adoptons l'orthographe unisyllabique dans le cas contraire. L'accent d'ailleurs doit nous guider dans la poésie rythmique, et il est toujours d'accord avec la règle que nous proposons.

Je termine enfin ces observations si longues en corrigeant, dans une prose qui n'est certainement pas d'Adam, (M. G. le reconnaît lui-même), une correction on ne peut plus malheureuse. Le savant paléographe édite ainsi la strophe V de la prose *Augustino præsuli* (p. 483).

In perhenni requie
Revelata facie
Manens *reg* [*em*] gloriæ
Contemplatur : (36).
O doctor egregie
Tuæ sis familiæ,
Apud ipsum veniæ
Impetrator. (40).

Digitized by Google

La note unique dont cette pièce est accompagnée nous dit: « Ce texte est défectueux ». Raison de plus pour ne pas l'altérer encore. N'est-ce pas cependant ce qu'a fait M. G.? Il met *reg* [*em*] entre crochets et nous indique ainsi qu'il a cru devoir proposer une leçon différente de celle du Ms. Or, l'accusatif *regem* a nécessité l'emploi d'un verbe, et il a fallu faire subir au texte du 577 une seconde métamorphose: *contemplator* est devenu *contemplatur*. Par malheur, la rime qui doit exister entre le vers 36 et le 40 a disparu, *contemplatur* et *impetrator* n'étant pas homophones. Il faut donc renoncer hardiment à la correction du savant éditeur, et accepter malgré tout ce qu'elle a d'enchevêtré, la leçon pure et simple du Ms. :

In perhenni requie
Revelata facie,
Manens *regis* gloriæ
Contemplator.

c'est-à-dire à peu près : « O vous qui dans le repos éternel dans le face à face de la vision intuitive, contemplez sans cesse le roi de gloire; illustre docteur, pensez à nous qui sommes votre famille, et obtenez-nous la grâce du pardon ». *Manens* se rapporterait donc pour moi à *contemplator*, lequel gouvernerait *regis*, lequel gouvernerait *gloriæ*. Ces substantis régimes de substantifs sont assez peu dans le génie de la langue latine. Mais avec l'auteur, quel qu'il soit, de la prose qui nous occupe, il ne faut pas, sous ce rapport, nous montrer trop exigeants.

Voilà les remarques principales que j'avais à faire sur le texte d'Adam. Il me resterait à publier un grand nombre de variantes secondaires. Mais je ne suis pas assez fixé sur leur valeur, et je laisserai à de plus compétents la tâche ardue de se prononcer. Il me faut maintenant examiner la question si délicate de l'authenticité des *proses* attribuées au pieux Victorin. J'aurai le regret de différer d'opinion sur plus d'un point avec le savant professeur qui a publié tant de petits chefs-d'œuvre; mais je me garderai bien d'oublier la reconnaissance à laquelle il a droit: si d'autres en effet sont entrés après lui dans la voie, c'est qu'il l'avait ouverte.

Digitized by Google

II. — AUTHENTICITÉ

DES PROSES D'ADAM DE SAINT VICTOR.

VOULOIR étudier sérieusement les Proses d'Adam de Saint-Victor, et ne pas se demander si toutes celles qu'on possède sous son nom sont authentiques, serait s'exposer de gaîté de cœur à des méprises bien réjouissantes. Kehrein en effet, dans le dernier recueil de séquences qui ait paru[1], n'attribue-t-il pas hardiment à l'illustre Victorin une pièce dont voici la première strophe :

Lætabunda
Psallat plebs cum mente munda
Christiana ;
Deum more
Collaudet gens læto ore
Gallicana (p. 435, n° 640).

Ne nous dit-il pas, sans une ombre d'hésitation, comme une chose toute naturelle: « L'auteur est Adam de Saint-Victor: *Auctor est Adam de Sancto Victore* » ? Or, cette séquence est en l'honneur de saint Louis ; Kehrein le reconnaît ; il suffit d'ailleurs de parcourir la seconde strophe pour s'en convaincre :

Qui post regnum labile
Ad inestimabile
Sublimavit
Ludovici solium
Turmisque lætantium
Sociavit. (7-12).

Par malheur, Adam était mort au plus tard en 1192. Saint

1. *Lateinische Sequenzen*, etc. Mainz, 1873.

Digitized by Google

Louis naquit en 1214 et fut canonisé en 1297. Ces dates ont bien leur éloquence. Il est en effet peu probable que saint Louis ait été célébré vingt ans avant sa naissance, ou qu'Adam soit sorti de son tombeau tout exprès pour faire des vers rythmiques un siècle et plus après sa mort !

Cette question de l'authenticité des Proses d'Adam n'a d'ailleurs jamais été, que je sache, sérieusement discutée depuis l'apparition des deux volumes de M. Léon Gautier. Or, à cette époque, je l'ai déjà dit, le savant paléographe était jeune; il était dans tout l'enthousiasme d'une découverte : plus de soixante proses nouvelles, plus de soixante chefs-d'œuvre ! Ne devait-il pas être quelque peu indulgent, quelque peu paternel pour ses autorités ? Ne les a-t-il pas groupées trop artistement ? L'union, chacun le sait, n'est bien souvent que la force des faibles. Nous allons donc les reprendre une à une, les étudier, les discuter de sang-froid et nous demander si au lieu d'une indéniable certitude, elles ne constitueraient pas une somme réellement trop minime de probabilités.

Ces autorités sont au nombre de cinq (1). La première, celle que M. G. donne comme un simple « confirmatur » des quatre autres, la plus faible selon lui par conséquent, est le témoignage du Graduel de Saint-Victor, des Graduels de l'église de Paris et de l'abbaye de Sainte-Geneviève. — La seconde est le ms. 577 de l'ancien fonds de Saint-Victor (2). — La troisième est le témoignage du Père Simon Gourdan. — La quatrième est la liste de Jean de Thoulouse. — Et enfin la cinquième, « la plus incontestable », est la liste de Guillaume de Saint-Lô (3).

1. *Œuvres poétiques d'Adam*, p. 4.
2. Aujourd'hui 14872 fonds latin B. N.
3. Dans notre précédent article, nous avons dû admettre comme d'Adam toutes les proses éditées par M. G. Les expressions que nous avons pu employer ne prouvent donc pas que nous regardons telle ou telle pièce comme authentique. Ces réserves faites, relevons encore au courant de la plume quelques variantes assez importantes.

Tome I -33, 23 præsignavit ; 55, 41 rei ; 63, 14, sint ; 82, 17 mitius; 83, 23 fallitur ; 89, 38 Christus ; 108, 33 paret ; 109, 50 sine ; 156, 25 viro ; 156, 40 ejus tutus sanguine ; 256, 21 Anglia ; 258, 58 veræ ; 333, 38 inhorrescit. — Tome II — 72, 28 synagogas ; 91, 53 ipsum caput ; 54, Christi ; 106, 10 possit ; 116, 72 renovatur ; 190, 27 fructum ; 192, 68 commenda ; 229, 22 sit ; 230, 56 terrenus ; 323 cruciator ; 341, 11 per quem ; 353, 29 facta ; 392, 75 consessuri ; 427, 69 rivo. (Le premier n° indique la page, le second le vers).

Digitized by Google

Laissons de côté, pour l'instant, le « confirmatur », et occupons-nous des quatre autorités sérieuses.

Qu'est-ce donc avant tout que le ms. 577 ? Nous donne-t-il, peut-il nous donner « *sous le nom de l'auteur* le texte de presque toutes les Proses d'Adam (1) ? » M. G. l'a cru, devait-il le croire ?

Sans aucun doute, le ms. porte à sa dernière page quelques lignes d'une écriture postérieure, (du temps de Louis XI, paraît-il), et qui ont la prétention d'être une table. Elles nous disent, avec un solécisme, que les proses qui précèdent sont d'Adam le Breton, jadis chanoine de Saint-Victor de Paris : *Prosæ editæ a magistro Adam Britonis* (sic), *quondam canonico Sancti Victoris Parisiensis.* Mais on sait ce que sont trop souvent les « Indices » d'un ms., et ce que valent leurs affirmations les plus catégoriques. Or, dans le cas présent, n'allons-nous pas avoir une raison sérieuse de nous mettre en défiance ? La prétendue table ajoute en effet que les Proses sont sur Dieu, la Vierge Marie et divers Saints : *de Deo, Virgine Maria et de diversis sanctis !* Or telle n'est pas la division adoptée. On a d'abord transcrit (et M. G. ne me contredira pas,) les proses du *Propre du temps* (fol. 88 à 94), puis celles du *Propre des Saints* (95 ad finem). Et cette division est on ne peut mieux marquée, car le verso du feuillet 94 est resté en blanc (2). Le scribe quelconque qui a rédigé la note ne savait donc pas au juste ce que contenait son ms. Il a affirmé, avec tout l'aplomb de l'ignorance ou de la légèreté que c'étaient les proses d'Adam le Breton. En bonne critique devons-nous le croire ? Devons-nous affirmer à notre tour que le 577 renferme les proses d'Adam, qu'il les renferme sous le nom de l'auteur, et cela quand le contenu même du ms. s'y oppose ?

Le 577 en effet, et toutes les tables du monde n'y peuvent rien, n'est autre chose qu'un recueil de séquences, composé à la fin du XIVe siècle, très incorrect, dans lequel on a fait

1. Gautier, I, p. 5.
2. Cette division n'a pas échappé à un annotateur plus intelligent et moins affirmatif qui s'est contenté d'écrire en bas de la page 120 : *78 prosæ de sanctis, præter 38 de tempore; simul hic continentur 116.* Le ms. néanmoins ne nous donne que 113 proses. Le *Lauda Sion* en effet y est répété deux fois. Il en est de même pour la prose de St Barthélemy : *Laudemus omnes inclyta*, et pour celle de St. Augustin : *Æterni festi gaudia.*

Digitized by Google

entrer de tout un peu, sans beaucoup d'ordre et sans aucune critique. On y trouve des proses de la première époque, des proses de transition, des proses d'Adam, et enfin des proses postérieures à Adam. Le *Veni sancte Spiritus* que M. G. dit être du XIIIe siècle s'y rencontre à côté du *Sancti Spiritus* auquel on donne pour auteur le roi Robert. Le *Victimæ paschali laudes* y a sa place non loin du *Lauda Sion*. Les vieux hexamètres de l'*Alma chorus Domini* que leur grave allure a fait attribuer à Notker y figurent en compagnie des vers rythmiques beaucoup plus jeunes, beaucoup plus légers du *Regis et pontificis*. Or, cette dernière pièce a été composée pour la fête de la susception de la Sainte Couronne, c'est-à-dire sous saint Louis. Il est donc impossible qu'un pareil ms. nous donne *sous le nom de l'auteur* les proses de notre Adam ; il en contient sans doute un certain nombre, un très grand nombre si l'on veut ; mais il contient aussi tout autre chose !

Cependant la première partie du ms. n'a-t-elle pas, comme l'affirme M. G., une « autorité irrécusable » ? C'est en effet l'expression qu'il emploie en tête de la prose pour la Dédicace : *Clara chorus dulce pangat* (T. I, p. 174) ; n'a-t-elle pas été habilement corrigée par « une main intelligente » (I, p. 5). qui a « écrit à côté d'un certain nombre de pièces : *Non est Adami nostri* » ?

Je ne le crois pas, et M. G. lui-même sera bientôt, je l'espère, plus que personne de mon avis. Si cette main, en effet, s'était contentée d'écrire, de place en place, le long des marges du 577, la phrase stéréotypée par laquelle elle donne à entendre qu'une prose n'est pas d'Adam, peut-être aurait-on pu la croire « intelligente ». En tous cas on n'aurait eu aucune raison, ou à peu près, d'affirmer le contraire. Mais hélas! cette main a trop écrit, et en y regardant de près, il n'est pas impossible de trouver d'elle deux lignes qui sont sa condamnation. Elles se lisent en tête du ms., sur le papier de garde: la ressemblance d'écriture est frappante, et saisit l'œil le moins exercé (1). Elles portent textuellement : *Hymni, seu (ut dicunt), prosæ, partim Adami nostri, 88, sed pag. 95 consequentium*, c'est-à-dire que pour elle les « *hymnes* » (!) ou plutôt les proses d'Adam n'occupent pas tout le ms., mais

1. J'ai dû, pour plus de sûreté, communiquer cette petite découverte à une personne très compétente en paléographie : elle m'en a garanti la parfaite exactitude.

Digitized by Google

une partie seulement, de la page 88 à la page 95. Voilà pourquoi sans doute elle n'a pas poussé plus loin ses annotations ! Mais alors, de deux choses l'une : ou cette main est « intelligente », ou elle ne l'est pas ! Si elle est intelligente, ce qui n'est pas mon avis, il nous faut renoncer à attribuer à Adam une seule prose du propre des Saints, puisque ce propre commence à la page 95, et qu'à partir de cette page tout est l'œuvre de poètes postérieurs : *consequentium !* Il nous faut supprimer tout le second volume de M. G. et même une bonne partie du premier. — Si au contraire elle n'est pas intelligente, ce que je crois, devons-nous reconnaître aux sept premiers feuillets du 577 cette « autorité irrécusable » dont les a si libéralement gratifiés le savant paléographe ? Évidemment non. — De quel poids alors est ce fameux manuscrit ? Il ne contient pas, je l'ai démontré, il ne peut même pas contenir « *sous le nom de l'auteur* le texte de presque toutes les proses d'Adam. » Au point de vue critique il n'a pas plus de valeur au commencement qu'à la fin. Il ne peut donc servir, — et encore faudra-t-il beaucoup de prudence, — qu'à confirmer une autorité réelle. Mais cette autorité, où la trouverons-nous ? sera-ce dans le témoignage du P. Simon Gourdan ?

Le père Simon Gourdan fut, à n'en pas douter, un bien saint homme. Il compila pieusement tout ce qu'on pouvait compiler sur l'abbaye de Saint-Victor, et même quelque chose de plus. Il rédigea le tout en style fort ampoulé, fort onctueux et remplit six énormes *in-folio* (1). Quelle confiance mérite son témoignage ?

La question, il me semble, ne devrait même pas se poser. Le père Simon Gourdan a eu en effet le tort irréparable de vivre plus de cinq siècles après Adam : il ne mourut qu'en 1725. Or, que peut bien nous apprendre un Victorin du XVIIIe siècle sur un Victorin du XIIe ? Il en est réduit, ainsi que le commun des mortels, à consulter ou des manuscrits ou des imprimés. Son autorité personnelle est nulle, et son témoignage ne vaut que ce que valent ses sources. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible en

1. *Les Vies et les Maximes saintes des Hommes illustres qui ont fleuri dans l'abbaye de Saint-Victor*, par le P. Simon Gourdan, 7 livres en 6 vol. in-folio, B. N. 22396 à 22401.

Digitized by Google

effet d'être de l'avis de M. G. lorsqu'il nous dit (p. LX) : « La tradition était aussi fraîche au temps de Jean de Thoulouse et de Simon Gourdan que du vivant de Guillaume de Saint-Lô. » Or, qu'est-ce qu'a donc consulté le P. Simon Gourdan ? — Des manuscrits ? — Nullement. Il ne faisait pas tant un travail de critique qu'un travail de piété. Il a donc tout simplement consulté des imprimés. — Et quels imprimés ? Il a pris soin de les indiquer lui-même en marge de la page 209 du ms. 22.400 *(fonds français B. N.)*. On y lit en effet : *In prosis editis Parisiis in Missali S^ti^ Victoris, anno 1529, et apud Clictovæum 1556, in Elucidatorio.* Il a donc paraphrasé les proses éditées à Paris dans le Missel de Saint-Victor à la date de 1529, et celles qu'a reproduites Clictové dans son *Elucidatorium*, en 1556. Or M. G. n'admet-il pas qu'un Missel de Saint-Victor n'a pas « d'autorité réelle quand il s'agit d'attribuer telle ou telle composition à Adam (p. 5.) » ? Un Missel de 1529 doit même nous inspirer une certaine défiance, car bien des pièces étrangères ont pu s'y glisser en trois siècles et demi. Quant à Clictové, c'est, nous dit M. G., une « triste autorité » (p. CLXIII, en note) ; « il a bien mal cherché dans les mss. ou plutôt il n'a pas cherché du tout » (p. CLXI) ! L'attention « la plus superficielle » aurait dû « faire voir à ceux qui l'ont suivi, son erreur et sa négligence impardonnable ! » (p. CLXII) — Pauvre père Simon Gourdan, que devient son témoignage ? N'est-ce pas M. G. qui en a fait justice ?

Il n'a d'ailleurs, à vrai dire, que ce qu'il était en droit d'attendre, car il ne semble pas avoir fait des proses d'Adam une étude bien approfondie. Ses citations sont souvent fautives. Il écrit par exemple.

Lima vetus expurgetur (p. 218).

au lieu de *zyma* vetus. Mais peut-être n'est-ce là qu'un oubli de plume. — Le vers:

Ad honorem *tuum*, Christe

de la prose en l'honneur de saint Jean-Baptiste devient pour lui : ad honorem *suum* (p. 230). Celui de la prose en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul :

Roma Petro *glorietur*

voit son subjonctif métamorphosé en indicatif, *gloriatur*, sans

Digitized by Google

respect du sens ni de la rime (p. 232). Enfin, ce qui est plus grave, le début de la prose des Apôtres :

Cor *angustum* dilatemus

« Dilatons l'étroitesse de notre cœur », reçoit à six reprises (1) la leçon détestable : *Cor augustum* (2) ! Ces erreurs et d'autres que j'omets de citer ne laissent aucun doute possible. Le père Simon Gourdan a travaillé à la légère ; il a d'ailleurs travaillé sur un Missel imprimé qui n'avait pas grande autorité et sur Clictové envers qui M. G. (et pour cause), n'est pas tendre : son témoignage est sans valeur.

N'en serait-il pas de même pour celui de Jean de Thoulouse ?

Jean de Thoulouse, dit M. G. (p. CLXVIII), « reproduit la notice de Guillaume de Saint-Lô, et donne comme le ms. 842 la liste des Proses (3). Il est seulement à remarquer qu'il la donne avec quelques variantes. Elle est aussi complète, mais offre une meilleure disposition, et a été remaniée par une main intelligente. C'est l'œuvre d'un homme de talent et de critique qui ne copie pas servilement ses prédécesseurs, et *s'est éclairé de plusieurs manuscrits.* »

Voici revenir, comme pour le 577 une « main intelligente ! » Or, est-ce bien cette épithète que mérite la main de Jean de Thoulouse, en tant du moins qu'elle a copié la liste de Guillaume de Saint-Lô ? Le lecteur me permettra un certain nombre de citations, de rapprochements, et il jugera. Guillaume de Saint-Lô a fait un contre-sens qui est en même temps une faute de rythme ; dans le premier vers de la prose pour la circoncision, au lieu de :

Hăc díĕ féstă *cóncĭnát*

il a écrit *concinnat*, avec deux *n*. Jean de Thoulouse a reproduit le même contre-sens! — Guillaume de Saint-Lô s'est permis un solécisme ; il a cru que *torus* était du neutre :

Ante thorum *virginale* (4)

1. p. 231, 233, 234 bis, 235 bis.
2. Ajoutez *Corde, voce jubilemus*, au lieu de *Corde voce pulsa cœlos* (II, 70).
3. Pourquoi M. G. insinue-t-il (p. 4.) qu'il a trouvé la liste de Guillaume de St-Lô dans le ms. 554 ? Elle n'y est pas, je le crois du moins.
4. Gautier II, 335 :

Ante thorum virginalem
Hymnum dicat spiritalem
Per orbem ecclesia.

Digitized by Google

Jean de Thoulouse ne s'est pas dit que *torus* est du masculin, que l'adjectif doit par conséquent être *virginalem ;* il a lu *virginale* dans son ms., il a copié *virginale.* Guillaume de Saint-Lô qui écrivait sur un papier peu large, qui consacrait invariablement une seule ligne à chaque titre de prose a dû parfois laisser des mots inachevés ; il a écrit par exemple :

Aquas plenas *ama*

pour

Aquas plenas *amaritudine* (1)

Jean de Thoulouse qui copiait sur un in-folio, qui ne se faisait pas faute d'enjamber d'une ligne à l'autre, reproduit sans sourciller : *Aquas plenas ama* ! — Quelquefois cependant ses connaissances latines se réveillent, et là où Guillaume de Saint-Lô nous dit :

Celebremus *vi*

au lieu de

Celebremus *victoriam,* (2)

il écrit bravement :

Celebremus *viri!* (3)

Ce n'est pas tout, et la preuve va devenir plus manifeste encore. Guillaume de Saint-Lô a commis des non-sens, et invariablement Jean de Thoulouse, (le malheureux !) les a reproduits. Tous deux ont parlé de la « tombe » de Sion, au lieu de la « trompette » de Sion !

Tumba Syon jocundetur

pour

Tuba Syon ! (4)

Tous deux ont célébré l' « humilité » de la tige de Jessé :

Jesse virgam *humilem*

au lieu de sa fécondité lorsqu'elle fut arrosée de la « pluie du ciel » :

Jesse virgam *humidavit* ! (5)

1. Gautier I, 271, St Thomas de Cantorbéry.
2. Gautier II, 13, St Nérée et St Achille.
3. Au lieu de *Lux advenit* veneranda, G. de St-Lô donne *lux advenit* vene. J. de Thoulouse qui ne comprend rien à ce *vene* le supprime !
4. Gautier II, 79, Ste Marguerite.
5. Gautier II, 377, Fêtes de la Ste Vierge.

Digitized by Google

Tous deux ont changé en « grâce » le « grain » de l'Évangile qui produit cent pour un, et ont écrit :

Per unius casum *gratia*

au lieu de

Per unius casum *grani.* (1)

Et si j'ajoute que l'un et l'autre ont :

Orbis totus *nitida*

pour

Orbis totus
Unda lotus, (2)

que l'un et l'autre donnent :

Gratiani grata *solis*

pour

Gratiani grata *solemnitas ;* (3)

que l'un et l'autre enfin ont remplacé le vers

Plausu chorus *lætabundo* (4)

par cet autre de leur invention :

Plausum chorus *lætabundus ;*

Si j'ajoute que tous ces rapprochements (5), toutes ces erreurs en partie double sont extraites de 90 lignes à peine, aurai-je démontré que Jean de Thoulouse est un copiste servile, et que sa main n'est pas le moins du monde une « main intelligente ? »

Mais n'a-t-il pas, comme l'assure M. G. (p. 4), donné la liste de Guillaume de Saint-Lô « avec quelques variantes » ? et « ces différences ne doivent-elle pas augmenter notre confiance en son autorité » ? ne prouvent-elles pas qu'il a eu d'autres manuscrits sous les yeux ?

En aucune façon: elles ne sont en effet que des variantes insignifiantes, des différences orthographiques, des corrections à la portée du premier venu. Et si une fois, (mais une

1. Gautier II, 297, St Quentin.
2. Gautier II, 365, Fêtes de la Ste Vierge.
3. Gautier II, 275, St Gratien.
4. Gautier II, 417, Commun des Évangélistes.
5. On pourrait facilement grossir encore cette liste déjà si longue. Ainsi G. de St-Lô a écrit *Pia mater plan*git pour *pia mater plan*gat *Ecclesia ;* J. de Thoulouse l'a copié ; — *Missus Gabriel de* cœlo pour *Missus Gabriel de* cœlis qui doit rimer avec *verbi bajulus* fidelis, etc.

Digitized by Google

seule), nous rencontrons une variante sérieuse, cette variante est une grave erreur.

Les différences orthographiques sont les suivantes ; je les relève à la suite comme elles se présentent dans les deux mss. :

Guillaume de St-Lô 842	Jean de Thoulouse 1037	
j*o*cunda	j*u*cunda	
paracl*i*tus	paracl*e*tus	
conci*n*at	conci*nn*at	(1)
so*ll*emnitas	so*l*emnitas	
mart*i*ris	mart*y*ris	
paran*i*mphus	paran*y*mphus	
Margar*i*ta	Margar*e*ta	
Apollinar*e*	Apollinar*i*	
Cath*e*rina	Cath*a*rina	

Jusqu'ici, c'est peu grave, et il n'y a rien qui puisse « nous donner confiance » en Jean de Thoulouse. Il a simplement appliqué l'orthographe de son temps à des mots auxquels Guillaume de Saint-Lô avait appliqué l'orthographe du sien.

Mais n'a-t-il pas fait certaines modifications ? Volontairement ou non il en a fait cinq : pas une de plus, je crois, pas une de moins. Sont-elles sérieuses ?

Au lieu de *corde voce* pulsat, il a écrit *corde voce* pulsa, et il a eu raison (2). —Au lieu de Panga *chorus*, (qui est un barbarisme), il a corrigé : Pange *chorus*, et il a eu tort : le texte véritable est Pangat *chorus* (3). — Au lieu de : *In* collatione *S^ti Joannis Baptistæ* qui n'a pas de sens, il a mis : *in* decollatione, ce qu'un septième aurait trouvé. — Enfin, dans une prose très connue, la prose du commun des Saints (4), il a remplacé *gloria* par *gaudia*. Franchement peut-on soutenir que ces différences aient une valeur critique quelconque ?

J'ai dit qu'il avait fait cinq corrections, et je n'en ai cité que quatre. Quelle est donc la cinquième ? Elle est sérieuse, très sérieuse même, mais hélas ! elle n'est pas faite pour nous donner confiance en son auteur. Elle a fait tomber M. G. qui n'y a pas pris garde dans une erreur grave. Elle lui a fait éditer parmi les œuvres d'Adam une prose

1. Les deux *n* de ce *concinnat* ont été amenées à n'en pas douter par le voisinage de *Hac die festa concinnat* dont j'ai parlé.
2. Gautier II, 71, Commémoration de St Paul : *Corde voce pulsa cælos.*
3. Gautier II, 98, St Jacques le Majeur.
4. *Supernæ matris gaudia.*

Digitized by Google

qu'Édelestand du Méril avait trouvée dans un ms. du XIe siècle, et publiée dans ses *Poésies populaires latines.* (1) Au premier abord en effet, cette correction a l'air très anodine. La voici. Guillaume de S^t Lô après avoir cité la prose de St Jean-Baptiste :

Præcursorem summi regis

ajoute simplement :

De sancto Ægidio : Promat pia vox
Item alia : Congaudentes exultemus.

Jean de Thoulouse reproduit comme il faut la première ligne :

De sancto Ægidio : Promat pia vox.

mais arrivé à la seconde, afin sans doute de ne pas copier servilement ses prédécesseurs et de prouver qu'il avait fait usage de plusieurs mss., il écrit hardiment :

De Sancto Nicolao : Congaudentes exultemus.

Il a tort : et si nous le croyions sur parole nous aurions tort comme lui. En effet, (ainsi que l'a remarqué M. G., mais sans en tirer le parti qu'il aurait dû), il y a deux proses qui commencent de la même manière. L'une est celle de St Nicolas :

Congaudentes exultemus vocali concordia
Ad beati Nicolaí festiva solemnia ! (2)

L'autre est celle de St Gilles :

Congaudentes exultemus
Exultantes celebremus
Ægidî solemnia. (3)

Or, ce n'est évidemment pas de la première, mais de la seconde qu'il peut être question. Dans sa liste en effet, Guillaume de Saint-Lô suivait un ordre, celui de l'année liturgique. Après la prose sur St Jean-Baptiste, dont on célèbre la Décollation le 29 août :

Præcursorem summi regis,

il devait passer aux proses de septembre: or, la fête de

1. p. 170. — M. G. Paris dans sa *Lettre à M. L. Gautier* demande comment concilier l'attribution de cette pièce à Adam avec son existence dans un ms. du XIe siècle. — Je crois répondre à sa question.
2. Gautier I, 202.
3. Gautier II, 174. Le texte porte *Ægidii solemnia;* mais le vers a une syllabe de trop, puisqu'il doit correspondre à *Summa petit gaudia.* Il faut donc contracter les deux *i*.

Digitized by Google

S. Gilles est indiquée pour le 1er de ce mois au martyrologe romain ; il cite donc d'abord :

Promat pia vox cantoris,

qui est en l'honneur de ce saint confesseur ; puis il ajoute une seconde prose où le même Saint est également célébré: *Item alia,*

Congaudentes exultemus ;

Il passe ensuite à la prose des saints Anges qui sont honorés le 28 septembre, et de la sorte tout se suit, tout s'enchaîne sans soubresaut. Au contraire quand Jean de Thoulouse intercale sa prose de S. Nicolas que l'on fête le 6 décembre, il trouble tout, il nous fait passer d'un mois à un autre mois pour revenir ensuite en arrière ; il prouve étourdîment qu'il n'est pas un « homme de critique », et que s'il a la « main intelligente », il ne l'a pas heureuse.

Jean de Thoulouse a donc copié servilement Guillaume de Saint-Lô ; il a copié ses barbarismes, ses solécismes, ses abréviations, ses non-sens ! Pour une correction sérieuse qu'il a voulu se permettre, il est tombé, il a fait tomber M. G. dans une erreur grave. — N'a-t-il pas néanmoins donné à sa liste « une meilleure disposition » ? — On nous l'affirme, nous sommes obligés de le nier : les vers eux-mêmes sont coupés après les mêmes mots. — On nous dit (1) qu'il aurait ajouté à la liste de Guillaume de saint-Lô deux proses pour Noël :

In natale salvatoris (2)

et

Jubilemus salvatori. (3)

Or, ces deux proses sont dans la liste de Guillaume de Saint-Lô, l'une à la quatrième, l'autre à la cinquième ligne : il n'a eu qu'à les copier. — On nous dit qu'il est seul à citer comme d'Adam la prose de saint Martin :

Gaude Sion quæ diem recolis (4)

Or Guillaume de Saint-Lô l'avait citée avant lui, entre la prose de saint Quentin,

1. Gautier CLXIX : « Nous avons écrit en italique les premiers vers des proses qui ne sont pas indiquées dans le ms. 842 et ne le sont que dans les mss. de Jean de Thoulouse.

2. idem, n° 6. — 3. idem, n° 7. — 4. idem, n° 82.

Digitized by Google

Per unius casum grani

et celle de sainte Catherine,

Vox sonora nostri chori.

— On nous dit (1) qu'il a rejeté au contraire la prose des Évangélistes,

Jocundare plebs fidelis

qu'aurait donnée son prédécesseur. Or cette prose, son prédécesseur ne l'avait pas donnée. Il m'a été impossible du moins d'en trouver trace dans la liste de Guillaume de Saint-Lô que j'ai cependant collationnée, à deux reprises, avec le plus grand soin. Dans ces conditions, quelle valeur a le témoignage de Jean de Thoulouse ? que prouve-t-il ? que confirme-t-il ? Ne doit-il pas être rejeté impitoyablement de même que le témoignage du père Simon Gourdan (2) ? de même que le témoignage du 577 ?

Il ne me reste plus à discuter qu'une seule autorité, celle que M. G. appelle « la plus incontestable », la liste de Guillaume de Saint-Lô. Comme nous sommes ici au cœur même du sujet, on me permettra d'insister quelque peu.

Guillaume de Saint-Lô vivait cent cinquante ans après

1. idem, n° 91.

2. Il y a cependant deux proses dans la liste de Jean de Thoulouse qui ne se lisent pas dans celle de Guillaume de Saint-Lô. La première est le *Martyris Victoris laudes*, cette plate imitation du *Victimæ paschali*. Jean de Thoulouse avait affirmé *ex professo*, dans le corps de son ouvrage, que le morceau était d'Adam. Il y avait conflit entre son opinion et celle de Guillaume de Saint-Lô. Que fit-il ? Il jugea dans sa propre cause et se donna raison. — Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'Adam a commis le vers :

Cruciatus *fortes*, miracula sunt *testes* ?

ou celui qui suit :

Ad cujus preces *defuncti*, suscitantur, sanantur infirmi ?

Nullement. En pareil cas il reste l'appel au bon sens. — Pour la seconde pièce, celle de saint Léger : *Cordis sonet ex interno*, la difficulté est plus sérieuse. Remarquons néanmoins que Jean de Thoulouse a fait honneur à notre Adam de toutes les proses possibles sur saint Augustin et sur saint Victor, c'est à dire sur les deux patrons de son ordre ou de son abbaye. C'est en quelque sorte chez lui un parti-pris, et la preuve c'est qu'il n'a pas même reculé devant l'*Exultet ecclesia ex Victoris victoria* ! Or, nous le savons par le P. Simon Gourdan, saint Léger était un des saints pour qui les Victorins avaient une dévotion spéciale. Ces réflexions, sans doute, ne préjugent en rien l'authenticité ou la non-authenticité de la pièce elle-même, mais elles expliquent son introduction subreptice dans la liste de Jean de Thoulouse, et c'est la seule chose en question pour l'instant.

Digitized by Google

Adam : il mourut en 1349, le jour de la Trinité (1). Or, quoi qu'on puisse en dire et tant d'éloquence que l'on déploie, cent cinquante ans dans une abbaye comme ailleurs emportent bien des choses, — surtout lorsqu'il s'agit de premiers vers de Séquences. Voilà pourquoi sans doute Guillaume de Saint-Lô a pu nous donner si peu de détails sur Adam. Sa notice en effet est tout ce qu'on peut imaginer de plus vague et de moins précis : « Vers le temps, dit-il, de très excellent docteur Hugues de Saint-Victor, fleurit aussi excellent et célèbre docteur, maître Adam, chanoine profès du même Saint-Victor de Paris, breton de nation, humble et agréable dans la vie, utile pour sa doctrine et son érudition : *Circa tempora excellentissimi doctoris magistri Hugonis de Sancto Victore, floruit et excellens et celebris doctor magister Adam, ejusdem Sancti Victoris Parisiensis canonicus professus, natione Brito, conversatione humilis et gratus, doctrina et eruditione utilis.* » Franchement ne pourrait-on pas désirer quelques détails supplémentaires, et Jean de Thoulouse n'a-t-il pas raison quand il compare ces phrases au voile dont Timante avait jadis couvert le visage d'Agamemnon(2) ?

D'ailleurs, quelle était la valeur intellectuelle de cet homme en qui l'on nous demande une si grande confiance ? Il nous en a laissé des échantillons en prose et en vers. A la fin de sa notice si courte, si peu nourrie de faits, il accumule à plaisir les allusions enfantines, il joue de la manière la plus puérile sur le nom d'Adam, il s'écrie, en citant la Sainte-Écriture sans raison et contre toute raison : « Que le lecteur répète lui aussi : *Adam exemplum meum ab adolescentia mea!* Car on est en droit d'appeler notre Adam le modèle des religieux ; c'est en effet de lui qu'il a été dit : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis!* Et si l'on demande comme le Créateur: *Adam, ubi es?* Je répondrai que sous cette tombe aux clous de cuivre, Adam est retourné à la terre d'où il est sorti»(3)! — Ses vers sont plus détestable sencore. Il a bien osé

1. *Guillelmus a sancto Laudo, doctor in theologia et abbas, anno 1345; obiit anno 1349 die festo sanctissimæ Trinitatis.* (Catalog. des chanoines de St-Victor)

2. *Tanti patris memoriam quia non possent patres nostri exprimere pro meritis, his paucissimis verbis indicarunt et quasi velarunt, Timantem multi celebratique nominis pictorem imitati* (Ancien 1037 du fonds de St-Victor ; aujourd'hui 14679, fonds latin, B. N., p. 1128.)

3. *Dicat ergo qui viderit præsens scriptum ad illud quod dicit Scriptura:* Adam exemplum meum ab adolescentia mea. *Et bene dicitur exemplum religiosorum*

Digitized by Google

y dire que Hugues, Richard et Adam de Saint-Victor « étincellent comme trois épées, exhalent l'odeur du nard, sont de vigilants Argus pour tout ce qui est bien ! » Et comme si ces éclatantes beautés n'étaient pas à elles seules plus que suffisantes pour orner huit hexamètres, il a trouvé moyen d'y introduire des termes comme *principiatores*, d'abréger le neutre du pronom *hic*, *hæc*, *hoc* et la première syllabe du substantif *civitas*, etc. ; il a enfin commis sur les chanoines non canonisés, *canonici licet absint canonizati(!)* un de ces mots qui dérident, mais aux dépens de celui qui les fait. Voici d'ailleurs les huit vers *in extenso :* il serait cruel d'en priver le lecteur :

Sunt ibi doctores tres primi (1) Parisienses,
Principiatores studii, radiantes velut enses (2).
Flagrant ut nardus; hic Adam situs, Hugo, Richardus ;
Nullus in his tardus, sed ad omne bonum vigit Argus.
Plurima scripserunt : factis, verbis docuerunt
Cum populo clerum. Scit hoc hæc civitas fore verum !
Hi tres canonici, licet absint canonizati,
Mente pia dici possunt tamen esse beati !

On le voit, le niveau intellectuel de Guillaume de Saint-Lô est des plus humbles, son goût littéraire des moins exquis. Mettez-lui entre les mains tous les manuscrits possibles (et rien ne prouve qu'il les ait eus) ; faites-lui consulter tous les anciens religieux (et rien ne démontre qu'il l'ait fait) ; il manquera quand même de jugement et de critique, il acceptera ses renseignements d'où qu'ils viennent, il sera incapable de les contrôler.

N'est-ce pas en effet ce qui lui est arrivé ? D'abord, il nous fait des proses d'Adam une énumération décroissante fort peu adéquate : « Adam, dit-il, composa beaucoup de proses sur la Trinité, sur l'Esprit-Saint, sur la glorieuse Vierge Marie, pour laquelle il avait une dévotion spéciale, sur les Apôtres et sur plusieurs autres Saints : *Valde multas prosas fecit de benedicta Trinitate, de Spiritu Sancto, de gloriosa Virgine Maria, (ad quam specialem devotionem noscitur habuisse,) de Apostolis et de aliis pluribus Sanctis.* Que de-

quia dictum est de eo et de illis : In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. *Si autem quæres cum Scriptura ; Adam ubi es? respondebitur quod sub ista tumba clavata, in terra unde formatus est Adam similiter est sepultus*... etc.

1. M. G. a lu *theoprimi* (p. XCI). Guillaume de St-Lô est bien capable de l'avoir écrit. Mais le ms. 14677 porte *tres primi* qui offre un sens, et que je rétablis.

2. Comment scander ce vers ?

Digitized by Google

viennent dans tout cela les Proses de Noël et de Pâques ? Et comment quelqu'un qui aurait connu à fond les œuvres d'Adam en aurait-il précisément oublié les parties capitales ?

Mais voici qui va devenir plus grave. Les fautes de rime, les barbarismes, les non-sens que Jean de Thoulouse avait servilement copiés, quel en est donc le premier auteur ? N'est-ce pas Guillaume de Saint-Lô qui a écrit d'abord « *concinnat* » pour « *concinat* », « Pia mater *plangit* » pour « Pia mater *plangat* », « Missus Gabriel de *cœlo* » pour « Missus Gabriel de *cœlis* » ?

N'est-ce pas à lui que reviennent de droit :

Tumba Sion jocundetur,

et :

Jesse virgam *humilem*,

et :

Per unius casum *gratia* ?

N'est-ce pas à lui qu'il faut faire honneur de :

Gratiani grata *solis*,

et de

Orbis totus *nitida*,

et de

Plausum chorus *lætabundus* ?

Mais alors, il était bien peu au courant de ces proses dont il entend dresser la liste ! Mais alors n'a-t-il pas laissé passer des erreurs d'attribution non moins énormes que ses erreurs de texte ?

S'il est une chose qui doive surprendre un critique attentif, c'est de lire en face de la prose : *Jerusalem et Sion filiæ* la mention on ne peut plus étrange : *De Sancta Maria* (1). Cette prose en effet n'a aucun rapport, absolument aucun avec la très sainte Vierge ; elle se chante encore aujourd'hui dans l'église de Paris pour la fête de la Dédicace, et elle ne peut se chanter que ce jour-là : sa première strophe le prouve :

Jerusalem et Sion filiæ,
Cœtus omnis fidelis curiæ,
Melos pangas jugis lætitiæ
Alleluia !

1. M. G. nous dit à tort que dans le 882 cette prose a pour titre *de Sancto Johanne evangelista*. Le 882, comme le 1037 ont également *de Sancta Maria*.

Digitized by Google

Christus enim desponsat hodie
Matrem nostram, norma justitiæ,
Quam de lacu traxit miseriæ
Ecclesiam.

Or, cette mention étrange, incompréhensible, qui a pu l'écrire, sinon un homme qui ne connaissait pas le contenu de la pièce, qui n'en avait pas étudié le style, qui par conséquent mérite fort peu de créance lorsqu'il nous en nomme l'auteur !

Ce n'est pas tout, et l'autorité de Guillaume de Saint-Lô va être bien plus compromise. Il existe, on le sait aujourd'hui, des différences capitales entre les proses de la première époque et celles de la seconde ; les unes admettant des rimes rudimentaires (1) et les autres des rimes parfaites (2) ; les unes ayant un vers irrégulier, avec un nombre de syllabes variable (3), les autres ayant au contraire un vers très régulier, un nombre égal de syllabes et d'accents. Or Guillaume de Saint-Lô a introduit dans sa liste, a donné sous le nom d'Adam des proses qui sont évidemment de la première époque. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que M. G. lui-même l'a reconnu, c'est qu'il l'a constaté, au risque d'expliquer ensuite la chose comme il a pu. Voici ces pièces : elles sont au nombre de quatre. Je ferai suivre le titre de chacune d'elles des réflexions mêmes dont le savant professeur les accompagne.

1° *Hac die festa concinat multimoda camena, I, 48.*

« Cette prose est sans doute une des premières qu'ait composées Adam ;... la belle strophe de six vers que nous avons vue dans toutes les proses antérieures n'était pas encore créée. » M. G.

2° *Trinitatem simplicem, I, 139.*

« Cette petite prose est d'une versification dont l'irrégularité a lieu de nous surprendre chez Adam. » M. G.

3° *Christo laudes persolvat* (4) *I, 247.*

« Cette prose est entièrement écrite à la manière des proses notkériennes ou de la première époque. » M. G.

1. Ou *homœotéleutes*, simples consonnances de syllabes non accentuées.
2. Homophonie de deux syllabes accentuées.
3. Nous avons dans l'article précédent employé quelquefois le mot *pied* comme synonyme de *syllabe*, c'est par mégarde.
4. Cette prose qui existe dans la liste de Guillaume de St-Lô a été omise, je ne sais pas pourquoi, dans la liste qu'a reproduite M. G., T. I, p. CLIX et suivantes.

Digitized by Google

4° *Trinitatem reserat aquila.*

« Cette prose est intéressante en ce qu'elle est moitié composée comme les séquences de la première époque, moitié comme celles de la seconde. » M. G.

Ainsi donc, voici quatre proses, dont les finales sont en *a* (1), ce qui indique une assez haute antiquité, le XIe s. environ. Au témoignage même de M. G. elles diffèrent entièrement des autres pièces d'Adam. Elles ne sont donc pas de lui ; Guillaume de Saint-Lô s'est donc trompé en les lui attribuant. Que devient alors son autorité ?

Mais un homme qui est capable de rajeunir des proses trop vieilles ne peut-il pas aussi en vieillir de trop jeunes ? C'est ici qu'était le grand danger pour Guillaume de Saint-Lô. Vers le milieu du XIIIe siècle en effet, de même que l'architecture subissait des modifications importantes, la poésie liturgique se transformait. A la gravité simple et sans prétention des belles proses du XIIe siècle, succédaient une foule de compositions plus ou moins poétiques, où la solidité des idées était sacrifiée à la rime, où le tour de force et la difficulté vaincue tenaient lieu de beauté, où le symbolisme tombait dans la bizarrerie, d'où le rythme et l'harmonie menaçaient de disparaître. Ces élucubrations quelquefois ingénieuses, mais souvent ridicules n'entraient pas encore en général dans les graduels ; on les collectionnait dans des recueils monastiques, on les lisait, on les faisait lire, mais on ne les chantait pas au chœur. Or, si nous étudions à fond la liste de Guillaume de Saint-Lô, nous y verrons un assez grand nombre de ces proses factices que M. G. n'a trouvées dans aucun Missel. Quelle église en effet a jamais chanté cette pièce en l'honneur du Saint-Esprit où le vide des idées fait si bien retentir le cliquetis des rimes :

Spiritus
Paraclitus
Procedens divinitus
Manet ante sæcula ;
Populis,
Discipulis
Ad salutem sedulis
Pacis dedit oscula. (I, 131.)

Il y a six strophes aussi pauvres de fond et aussi riches de

1. Excepté une strophe de la dernière.

Digitized by Google

forme. Mais c'est là du pur gazouillement, et la poésie d'Adam nous a habitués à un tout autre sérieux et à une toute autre allure.

Quelle église également a jamais célébré saint Étienne avec ce symbolisme inattendu, étrange, que nous trouvons par exemple dans la prose

Rosa novum dans odorem (1) ?

Les martyrs sans doute sont les roses du Paradis comme les vierges en sont les lys. Quand le Seigneur appelle une âme à lui, il la fait sortir d'Égypte et entrer dans la terre promise. Quand saint Étienne allait au supplice, il était heureux de suivre celui dont il était le premier témoin, le premier martyr. Ce n'est pas une raison pour accoler ces trois idées, pour réunir bon gré malgré ces symboles disparates, pour nous dire qu'une rose est rappelée d'Égypte et suit avec bonheur celui dont elle est le martyr !

Rosa novum dans odorem
Ad ornatum ampliorem
Regiæ cœlestis
Ab Ægypto revocatur,
Illum sequi gratulatur
Cujus erat testis ! (1-6)

Évidemment, ce n'est pas là du symbolisme sérieux, et si tel était le symbolisme d'Adam M. G. aurait eu tort d'éditer ses œuvres, et nous aurions tort de les étudier.

Que dirai-je de la faiblesse inouïe de certains morceaux ? Peut-on par exemple imaginer rien de plus terre à terre que ce début d'une prétendue poésie lyrique : « Célébrons Dieu dans ses Saints, l'illustre Savinien et le bienheureux Potentien, et Altinus le serviteur du Christ qu'ils ont amené avec eux pour prêcher » :

Inclyto Saviniano
Et Sancto Potentiano
Quos recepit Gallia
Cum Altino servo Christi
Quem duxerunt secum isti
Prædicandi gratia (2). (4-9)

Encore une fois ce n'est pas là du lyrisme : le souffle est

1. Gautier I, 223. Le texte du second vers est édité : *Adornatum ampliorem* — Il faut évidemment : *Ad ornatum* en deux mots.
2. Gautier II, 270.

Digitized by Google

absent, le rythme lui-même, (je le démontrerai plus tard), est brisé : ce ne sont pas là des œuvres de notre Adam, et nous n'avons pas le droit de lui attribuer de pareilles platitudes sur la foi d'un auteur sans goût et sans critique, vivant un siècle et demi après lui, ayant à peine une vague connaissance de sa vie et de ses ouvrages ! Ce ne sont pas là ces fameuses proses que le quatrième concile de Latran devait admirer, approuver, recommander à la chrétienté entière ; ce sont déjà au contraire de ces pièces sans talent, sans théologie, œuvres de pères inconnus et méritant de l'être ; ce sont en un mot ces « inepties » que le cardinal Bona (1) stigmatise et que le concile de Trente devait si justement proscrire !

D'ailleurs, si nous parcourons, même sommairement quelques-unes de ces proses, quelles énormes fautes de rythmique n'y trouverons-nous pas ! Dans l'une (2) on accentue contre toutes les règles la pénultième de *specie*, de *effluas*, et on fait rimer *mittit* avec *sitit*. Dans une autre (3) c'est l'*i* de *hostia*, c'est l'*e* de *equuleo* que l'on est obligé d'allonger pour leur faire porter l'accent. Une troisième nous offre sérieusement ces deux vers (4) :

Nos juva, nos *rege*,
Nos verbo *protege !*

Mais l'accent de *rege* est sur *re* ; l'accent de *protege* est sur *pro*. — *Rege* et *protege* ne riment donc pas (5). Et voilà ce qu'on nous donnera comme d'Adam ! Voilà ce que contient la liste de Guillaume de Saint-Lô ! Des proses absentes de

---

1. *Crevit deinde* (après le XIIe siècle) *earum numerus et irrepserunt nonnullæ prorsus* ineptæ.... *Multi multas introduxerunt quia quisque gaudet de suis novitatibus*. (Cité dans Wolf.)

2. *Veni summe consolator*, T. I, p. 134. Les vers auxquels je fais allusion sont les suivants :

Quod *effluas* ad nos usque 13
Nec *specie* variaris, 40
{ Rorem istum quem *emittit* 18 }
{ Qui plus gustat magis *sitit* 19 }

3. *Triumphalis lux illuxit*. Le vers 21e porte en effet :

Hic hostía medullata,
et le 36e Equuléo admovetur !

4. *Paranymphus salutat Virginem*, I, 343.

5. Je pourrais au besoin multiplier ces exemples, mais il vaut mieux les conserver pour le prochain article qui confirmera précisément celui-ci, et où je démontrerai que les proses dont je parle ont une rythmique différente de celles d'Adam.

Digitized by Google

tous les graduels, ou du moins de tous les graduels victorins ; des proses sans rythmique, sans poésie, où le symbolisme n'est plus qu'un dévergondage de mauvais goût ! Non, l'autorité de Guillaume de Saint-Lô n'est pas sérieuse. Elle n'est plus soutenue d'ailleurs par celle de Jean de Thoulouse ; elle ne l'est plus par celle du père Simon Gourdan ; elle ne l'est plus enfin par celle du 577 : il faut la rejeter [1].

Mais alors que nous reste-t-il ? Où trouverons-nous les œuvres d'Adam ? Nous les trouverons où l'on aurait dû les chercher et les chercher uniquement, dans les vieux graduels de cette abbaye où il a vécu, où il est mort, où l'on a chanté ses proses pendant des siècles. Nous les trouverons dans les livres liturgiques de Saint-Victor. La première idée de M. G. avait été précisément de les y chercher, or la première idée n'est-elle pas souvent la bonne ? À quoi sert-il en effet d'avoir recueilli tant de témoignages, tous postérieurs, tous peu dignes de foi ? Pourquoi avoir compulsé si péniblement tant de mss. ? Le père Simon Gourdan est du XVIIIe siècle, Jean de Thoulouse est du dix-septième, le 577 est de la fin du quatorzième, Guillaume de Saint-Lô a dû écrire vers 1340. N'est-il pas possible de remonter plus haut, n'est-il pas nécessaire de trouver des témoignages plus anciens, plus autorisés ? Or nous savons que les proses d'Adam furent approuvées par Innocent III en 1215 et qu'elles furent alors introduites dans l'office divin. Évidemment s'il est un endroit au monde où

1. Le rejet de ces quatre autorités entraîne celui des trente et une proses suivantes :

Lux est orta gentibus	I, 29	Lux est ista triumphalis	II, 63
Hac die festa concinat	I, 48	Tuba Sion jocundetur	II, 79
Spiritus paraclytus	I, 131	Pangat chorus in hac die	II, 99
Veni summe consolator	I, 135	De profundis tenebrarum	II, 162
Trinitatem simplicem	I, 139	Congaudentes exultemus	II, 174
Rosa novum dans odorem	I, 222	Venerando præsuli Remigio	II, 238
Verbi vere substantivi	I, 241	Deo laudes extollamus	II, 270
Christo laudes persolvat	I, 246	Gratiani grata solemnitas	II, 274
Trinitatem reserat	I, 253	Adest dies specialis	II, 283
Pia mater plangat	I, 264	Ad honorem patris Maglorii	II, 293
Aquas plenas amaritudine	I, 271	Per unius casum grani	II, 297
Triumphalis lux illuxit	I, 316	Ante thorum virginalem	II, 335
Missus Gabriel de cœlis	I, 337	Orbis totus unda lotus	II, 365
Paranymphus salutat Virginem,	I, 343	Jesse virgam humidavit	II, 377
Augustini præconia	II, 8	Cœli solem imitantes	II, 401
Celebremus victoriam	II, 13		

Ajoutons-y trois proses dont M. G. n'a cité que le premier vers :

Laudemus Apollinarem	II, 97
Ecce dies attollenda	II, 104
In eadem specie.	II, 112

soit 34 proses à supprimer.

Digitized by Google

l'on a dû les conserver avec amour, avec jalousie, sans en laisser perdre une seule, n'est-ce pas chez les Victorins ? C'est donc là qu'il nous faut les chercher. Et si nous pouvons découvrir un graduel de Saint-Victor ayant servi au chœur dans les premières années du XIIIe siècle, nous sommes à peu près assurés de réussir.

Mais pourquoi ne pas nous arrêter à un graduel de l'église de Paris ou de l'abbaye de Sainte-Geneviève ? M. G. en effet a l'air d'attribuer la même valeur à ces trois autorités. En doit-il être ainsi ? Sans doute l'église de Paris a puisé, a largement puisé dans le graduel de Saint-Victor; mais n'a-t-elle pas également supprimé quelque peu et beaucoup ajouté ? Il suffit d'ouvrir un des nombreux Missels de Paris conservés à la Bibliothèque Nationale pour s'en convaincre (1). Ce n'est donc pas là qu'il faut nous arrêter : nous pouvons, nous devons remonter plus haut encore.

Nous arrêterons-nous au graduel de sainte Geneviève ? Il semble du moins qu'il y aurait plus de sécurité. Les Génovéfains ne sont-ils pas une branche de Victorins? « Quand Eudes de Saint-Victor, nous dit M. G., fut chargé de conduire en qualité d'abbé une colonie de chanoines réguliers pour en former l'abbaye royale de Sainte-Geneviève, ce furent les proses d'Adam qui furent préférées aux proses des deux siècles précédents. » (2) J'ai dû pour vérifier cette assertion collationner à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève le seul graduel génovéfain que j'ai pu découvrir. Il est du XVe siècle et porte la cote BBl^1. Or sur une soixantaine de proses qu'il renferme, il y en a trente-cinq, c'est-à-dire plus de moitié que M. G. n'a pas admises dans son édition. Évidemment, nous ne trouverions pas là les œuvres d'Adam sans mélange (3). Il nous

1. Il y a dans les Œuvres poétiques d'Adam sept proses qui se trouvent uniquement dans le graduel de Paris, savoir :

Jerusalem et Sion filiæ	I, 181	Lux advenit veneranda	II, 202
Promat pia vox cantoris	II, 181	Ave Mater JESU CHRISTI	II, 210
Salve crux arbor vitæ	II, 219	Nato nobis Salvatore,	I, 36
Plausu chorus lætabundo	II, 417		

Les trois premières, nous le démontrerons, ont une rythmique différente de celle d'Adam.

2. P. CLXXIV.

3. Il n'y a dans les Œuvres poétiques d'Adam que deux proses extraites uniquement du graduel de Ste Geneviève,

Potestate, non natura I, 10
et Martyris egregii I, 323

Ni l'une ni l'autre ne peuvent être d'Adam : nous en donnerons la preuve dans l'article suivant.

Digitized by Google

faut donc les chercher ailleurs et nous reporter à un graduel de Saint-Victor.

Mais ici encore il est nécessaire de prendre garde. Le graduel victorin n'était plus en effet, au XIVe, au XVe siècle ce qu'il était au XIIIe. Dans l'intervalle des proses nouvelles s'étaient introduites, imitées plus ou moins de celles d'Adam. M. G. en a fait entrer six dans son édition (1) : elles doivent être rejetées, du moins jusqu'à preuve du contraire. Ce qu'il nous faut, ce ne sont pas les proses de Paris, ni celles de Sainte-Geneviève, ni celles des graduels victorins postérieurs au XIIIe siècle ; ce sont les proses qui se chantèrent à Saint-Victor quand le concile de Latran eut approuvé les proses d'Adam, c'est à dire en 1215.

Existe-t-il un graduel victorin de cette époque ?

Oui ce graduel existe, dans cette belle écriture gothique qui caractérise le règne de saint Louis. M. G. lui-même en a signalé deux exemplaires, l'un à l'Arsenal, (Théologie latine 155 B), l'autre à la Bibliothèque nationale, (934, ancien fonds de Saint-Victor, aujourd'hui 14819). Il est indispensable, on le comprendra, de bien déterminer leur date. Si l'un des deux en effet se rapproche davantage de l'époque où vivait Adam, c'est à lui que nous devrons accorder le plus d'autorité.

Il n'est pas nécessaire heureusement d'être grand paléographe pour fixer cette date en toute certitude. Le ms. de l'Arsenal contient la Prose *Regis et Pontificis*, à sa place, au 11 Août, dans le Prosaire. Or cette Prose est celle qui se chantait le jour de la fête de la Sainte Couronne dont la susception eut lieu en 1239. Le ms. de l'Arsenal n'est donc pas antérieur à cette date. — Celui de la Bibliothèque nationale est plus ancien : il ne renferme pas en effet la Prose en question. Malheureusement ce ms. est incomplet : il s'arrête à la fête de sainte Catherine, c'est-à-dire au 25 novembre. Il ne contient donc pas le Propre des Saints de la fin de ce mois, ni du commencement de décembre. Ne pourrions-nous pas, afin de le compléter, chercher un second exemplaire de la même époque ?

---

1. Animemur ad agonem I, 292
Martyris Victoris laudes II, 94
Præcursorem summi regis II, 167
Gaude superna civitas II, 302
Virginis Mariæ laudes II, 349
Ave mundi spes Maria II, 382

Digitized by Google

Cet exemplaire est facile à trouver. Il porte à la Bibliothèque nationale le nº 14452, et nous donne à la suite de la Prose de sainte Catherine neuf autres proses, copiées de la même main, et que nous n'avons pas le droit de suspecter, du moins *a priori*. C'est d'après ces deux mss. que nous allons dresser la liste suivante. Nous indiquerons en italiques les proses que M. G. n'a pas cru devoir faire entrer dans son édition.

1	1er Dimanche de l'avent . . .	*Salus æterna*
2	IIe » » . . .	*Regnantem sempiterna*
3	IIIe » » . . .	*Qui regis sceptra*
4	IVe » » . . .	*Jubilemus omnes una*
5	Noël.	In natale salvatoris
6	Saint Étienne.	Heri mundis exultavit
7	Saint Jean l'Évangéliste . . .	Gratulemur ad festivum
8	Les Saints Innocents	*Celsa pueri concrepent melodia*
9	Saint Thomas de Cantorbéry. .	Gaude Sion et lætare
10	Dans l'octave de Noël	Splendor Patris et figura
11	Saint Silvestre	Jubilemus Salvatori, quem cœlestes
12	Octave de Noël	In excelsis canitur
13	Sainte Geneviève.	Genovefæ solemnitas
14	Épiphanie	*Epiphaniam domino*
15	Octave de l'Epiphanie	Virgo Mater Salvatoris
16	St Vincent.	Ecce dies præoptata
17	Conversion de St Paul	Jubilemus Salvatori, qui spem
18	Purification.	Templum cordis adornemus
19	Pâques	*Fulgens præclara*
20	Lundi de Pâques	Ecce dies celebris
21	Mardi »	Lux illuxit dominica
22	Mercredi »	Salve dies dierum gloria
23	Jeudi »	*Mane prima sabbati* (1)
24	Vendredi »	Sexta passus feria
25	Samedi »	Mundi renovatio
26	Octave de Pâques	Zyma vetus expurgetur
27	idem	*Victimæ paschali laudes*
28	Invention de la Sainte Croix. .	Laudes crucis attollamus
29	Ascension	*Rex omnipotens die hodierna*
30	Dimanche dans l'octave . . .	Postquam hostem et inferna
31	Pentecôte	*Sancti Spiritus adsit nobis gratia*
32	Lundi de la Pentecôte. , . .	Lux jocunda, lux insignis
33	Mardi »	Qui procedis ab utroque
34	Mercredi »	*Almiphona jam gaudia*
35	Jeudi »	Simplex in essentia
36	Vendredi »	*Veni Sancte Spiritus*
37	Samedi »	*Alma chorus Domini*
38	Trinité	Profitentes unitatem

1. M. G. donne cette prose comme douteuse.

Digitized by Google

39	Dédicace	Clara chorus dulce pangat
40	Dimanche dans l'octave . . .	Quam dilecta tabernacula
41	Jour de l'octave	Rex Salomon fecit templum
42	Réception des reliques de S. Vict.	Ex radice caritatis
43	St Jean-Baptiste	Ad honorem tuum, Christe
44	Saint Pierre	Gaude, Roma, caput mundi
45	Saint Paul	Corde, voce pulsa cœlos
46	Octave	Roma Petro glorietur
47	Saint Victor	Ecce dies triumphalis
48	Transfiguration	Lætabundi jubilemus
49	Saint Laurent.	Prunis datum admiremur
50	Assomption	*Aurea virga*
51	Samedi dans l'octave	Ave virgo singularis, porta
52	Dimanche dans l'octave . . .	Ave virgo singularis, mater
53	Octave	Gratulemur in hac die
54	Saint Barthélemy	Laudemus omnes inclyta
55	Saint Augustin	Æterni festi gaudia
56	Nativité de la Sainte Vierge . .	Salve, Mater Salvatoris
57	Saint Mathieu	Jocundare, plebs fidelis
58	Saint Michel	Laus erumpat ex affectu
59	Saint Léger	Cordis sonet ex interno (1)
60	Saint Denys	Gaude prole Græcia
61	Toussaint	*Christo inclyta candida*
62	Saint Martin	Gaude Sion quæ diem recolis
63	Sainte Catherine.	Vox sonora nostri chori
64	Saint André	Exultemus et lætemur
65	Saint Nicolas	Congaudentes exultemus
66	Saint Thomas.	*Congaudeant hodie*
67	Commun des Apôtres	Cor angustum dilatemus
68	idem	Stola regni laureatus
69	idem	*Clare sanctorum*
70	Commun des Saints.	Supernæ matris gaudia
71	De la B. Vierge Marie	Hodiernæ lux diei
72	idem.	O Maria stella maris (2).

Voilà donc ce qui se chantait à Saint-Victor avant 1239, c'est-à-dire moins d'un demi siècle après la mort d'Adam. Si nos proses sont quelque part, elles sont là : le tout est de les en extraire. Est-ce vraiment si difficile ? D'abord, nous remarquons sans peine que pour l'Avent, la fête des Saints Innocents, les solennités principales de l'année : l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, on a conservé religieusement les vieilles proses, terminées en *a* pour la plupart, que les générations précédentes

1. C'est par erreur que nous avons donné cette prose comme ne se trouvant que dans le 577.

2. A part le *Regis et Pontificis*, nos trois mss. sont identiquement d'accord jusqu'à la prose de Ste Catherine : *Vox sonora nostri chori*. Les deux exemplaires complets présentent alors les mêmes proses, dans le même ordre jusqu'à la fin.

Digitized by Google

avaient chantées. Le même respect de la tradition a fait maintenir également dans l'Octave de Pâques deux pièces très populaires, le *Mane prima sabbati* et le *Victimæ paschali laudes*, — et dans l'Octave de la Pentecôte l'*Almiphona jam gaudia* et l'*Alma chorus Domini* (1). La non-authenticité de ces pièces ne fait pas l'objet d'un doute : aucune d'elles d'ailleurs n'a trouvé place dans l'édition de M. G. Voilà donc *a priori* quinze proses sur soixante-douze à tout jamais éliminées.

Ce nombre ne peut-il pas être encore facilement réduit ? Nous avons déjà parlé du *Congaudentes exultemus*, attribué à notre Adam à la suite d'une erreur de Jean de Thoulouse, et publié par E. du Méril d'après un ms. du XIe siècle. Nous le supprimons donc. — Nous retranchons aussi une seconde pièce de la même époque où la rime rudimentaire n'a pas encore cédé le pas à la rime parfaite. Cette prose a d'ailleurs avec la précédente des ressemblances on ne peut plus marquées. C'est la même facture, la même disposition des strophes, les mêmes finales en *a* : si l'une n'est pas d'Adam, l'autre ne peut pas lui être attribuée. Nous voulons parler de la Prose pour la Dédicace :

Clara chorus dulce pangat voce nunc alleluia I, 174.

« Dans ces deux pièces, dit avec raison M. Karl Bartsch (2), les strophes se correspondent une à une; néanmoins leur disposition dans le recueil de M. G. semble en partie différente. » Cela vient surtout de ce que le savant paléographe a suivi, comme il l'avoue d'ailleurs (3), le texte de Mone, et non celui des Missels. Les strophes 10 et 11 du *Congaudentes exultemus* doivent être interverties. Alors les traits de ressemblance deviennent on ne peut plus frappants : les deux proses sont antérieures à Adam, et Guillaume de Saint-Lô malgré toute son audace ne les lui a pas attribuées.

Il ne lui a pas attribué non plus une troisième pièce absolument indigne de figurer dans ses œuvres : l'*Æterni festi gaudia* (4), ce lieu commun où l'on a prétendu retracer les

1 Il faut y joindre aussi le *Clare sanctorum senatus*. Quant au *Veni Sancte Spiritus*, nous discuterons la question à son heure.

2. In beiden stimmen alle Strophen üperein, venn auch ichr Aussehen durch Gautiers Verseintheilung theilweise verschieden geworden. (KARL BARTSCH. *Die lateinischen Sequenzen des Mittelalters*. Rostock, 1868, page 221.)

3. I, 205. « Dans plusieurs Missels et dans le texte de Clictové... les strophes 10 et 11 sont dans un ordre opposé à celui que nous donnons d'après Mone et qui nous semble plus logique. »

4. T. II, 157.

Digitized by Google

joies du ciel, et où la vulgarité des idées n'a d'égale que l'impropriété des expressions. Ce n'est pas Adam qui a jamais fait rimer *gaúdia* et *harmonía*, *cœtera* et *pía*, *cúria* et *Augustínus*. Ce n'est pas lui qui a gratifié le saint docteur d'un collier d'or pour avoir défendu vaillamment la foi chrétienne :

Datur et torques aurea
Pro doctrina catholica
Qua præfulget Augustinus [1]
In summi regis curia ! (49-52).

Il y a là évidemment une exception qui s'impose, et pas un homme de goût ne la discutera.

Outre ces proses qui doivent disparaître tout entières, il y a dans les Œuvres poétiques d'Adam une interpolation malheureuse [2].

Elle se lit dans la prose paschale : *Mundi renovatio* (T. I, p. 82). Le premier et le principal coupable est ici Clictové.—Adam rapproche poétiquement la fête de Pâques et le printemps : Avec le Seigneur qui ressuscite, nous dit-il, la nature ressuscite tout entière ; les éléments lui obéissent ; ils sentent la puissance de leur Auteur :

Mundi renovatio nova parit gaudia
Resurgenti domino conresurgunt omnia.
Elementa serviunt
Et auctoris sentiunt
Quanta sit potentia.

C'est alors que vient dans les mss. une seconde strophe qui n'est que le développement poétique de la précédente : « *Le ciel en est plus cler, et la mer plus paisible, l'air est plus douls et nostre valée est flourie. Les choses seches raverdissent, les froidures s'eschauffent, puis que veir devient tiède* [3]. »

Cœlum fit serenius
Et mare tranquillius,
Spirat aura mitius,
Vallis nostra floruit.
Revirescunt arida,
Recalescunt frigida,
Postquam ver intepuit. (15-21).

1. Dans la suite, on fit servir cette prose pour St Ambroise et St Jérôme. On remplaçait alors *Augustinus* par *Ambrosius* ou *Hieronymus*. La rime n'y gagnait rien.
2. J'en ai signalé deux dans mon article des *Lettres chrétiennes*. La première est une erreur.
3. Vieille traduction du XVe siècle publiée par M. G.

Digitized by Google

Un mauvais plaisant, (car je demande la permission de dire toute ma pensée,) a fait suivre la première strophe d'une méchante épigramme. Il nous dit en latin à peu près intraduisible qu'après la résurrection du Christ « le feu garde sa mobilité, l'air sa volubilité, l'eau sa fluidité, la terre sa stabilité :

Ignis volat mobilis
Et aer volubilis,
Fluit aqua labilis,
Terra manet stabilis. (8-11).

Mais qui donc a jamais pu douter de ces axiomes ? — Il ajoute comme une chose non moins extraordinaire : « Ce qui est léger s'élance en haut, ce qui est lourd tombe en bas :

Alta petunt levia
Centrum tenent gravia. (12-13).

Puis, voici le mot de la fin :

Renovantur omnia ! (14).

Un de nos bons aïeux a voulu rire ; devons-nous prendre au sérieux sa plaisanterie [1] ?

Avant de terminer cette trop longue discussion, il nous reste à bien préciser les résultats acquis. Nous avons successivement renversé l'autorité du 577, celle du père Simon Gourdan, celle de Jean de Thoulouse, et enfin celle de Guillaume de Saint-Lô. Par ce fait, trente-quatre proses dont nous avons donné la liste ont dû disparaître du recueil d'Adam. Nous avons ensuite suspecté [2] l'autorité des graduels de Paris, des graduels de Sainte-Geneviève, des graduels de Saint-Victor postérieurs au XIIIe siècle. Quinze proses nouvelles ont été éliminées. Même dans le graduel qui servait à Saint-Victor avant 1239, nous avons signalé trois pièces dont la non-authenticité ne peut pas faire un doute. Voilà donc un total de cinquante-deux proses que provisoirement du moins nous devons regarder comme apocryphes. Il nous faut maintenant étudier les autres, au nombre de cinquante et une, en approfondir la rythmique, le symbolisme, la théo-

1. Une raison rythmique s'oppose d'ailleurs à l'admission de cette strophe. Elle n'a que deux rimes : (a a a a b b b) ; les suivantes en ont trois : (a a a b c c b).

2. J'emploie ce mot à dessein. Peut-être en effet serons-nous amenés à reconnaître par la suite une authenticité probable à quelques proses des graduels en question.

Digitized by Google

logie, les beautés littéraires. Peut-être ressortira-t-il de ce travail que d'autres pièces encore ne sont pas authentiques. Entre la mort d'Adam (1192) et la rédaction du graduel victorin (1215 au plus tôt), il s'est en effet écoulé près d'un quart de siècle. Qui nous garantit que pendant ce temps un certain nombre de pièces liturgiques n'ont pas été composées à Saint-Victor ou ailleurs et introduites dans le graduel à côté des proses d'Adam ? M. G. lui même n'a-t-il pas rejeté (à bon droit) le *Congaudeant hodie* (II, 456) qui précisément est dans ce cas ? Quoi qu'il en soit, la série d'études qui vont suivre, confirmeront, nous en sommes certain, les conclusions que nous venons d'indiquer, et que nous croyons dès aujourd'hui suffisamment inattaquables, sinon dans le détail, du moins dans l'ensemble.

Digitized by Google

III. — RYTHMIQUE DES PROSES D'ADAM.

USQU'ICI nous avons fait disparaître autant que possible des œuvres poétiques d'Adam les leçons fautives et les pièces non authentiques (1). Il est temps d'étudier enfin les proses elles-mêmes, en commençant par ce qu'elles ont de plus extérieur : leur versification.

Il y a une quinzaine d'années la question aurait présenté bien des difficultés. Les règles de la versification latine rythmique étaient à peine entrevues, et Mr Léon Gautier

1. A l'occasion de notre dernier article, Mr Léopold Delisle a daigné nous adresser une lettre des plus bienveillantes. Il nous signale deux pages très remarquables qu'il a fait paraître en 1859, et que nous regrettons de n'avoir pas connus plus tôt. Elles se lisent dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 4eme série, tome V, p. 197-198. Le docte membre de l'Institut met en doute, lui aussi, l'autorité du 577 et celle de Guillaume de Saint-Lô. Un pareil témoignage a trop de poids pour que nous ne le reproduisions pas intégralement. Voici d'abord ce qui se rapporte au 577 :

« *Nous craignons que l'auteur n'ait exagéré la portée du titre du manuscrit 577 quand il dit que telle et telle pièce se trouvent dans ce manuscrit sous le nom d'Adam de S. Victor. Il aurait été plus exact d'avertir le lecteur que dans l'origine le recueil de proses contenu dans le manuscrit 577 ne portait aucun nom d'auteur. C'est seulement vers l'année 1500 que le Bibliothécaire de Saint-Victor, (probablement Claude de Grandi Vico,) a donné à ce recueil le titre suivant :* Prosæ editæ a magistro Adam Britonis », etc.

Ce sont identiquement nos conclusions. — Contre Guillaume de Saint-Lô, Mr Léopold Delisle ne développe qu'un argument, mais il est décisif et nous avait totalement échappé :

« *Rien n'indique*, dit-il, *que Guillaume de Saint-Lô, abbé de Saint-Victor, mort en 1349, soit l'auteur de la notice, et à plus forte raison de la liste des Proses. Rien n'empêche de croire que la liste ait été composée à la fin du quinzième siècle. C'est Jean de Thoulouse, auteur du dix-septième siècle, qui a donne sous le nom de Guillaume de Saint-Lô la notice et la liste. Or, quoi qu'en ait dit M. Gautier, Jean de Thoulouse ne doit peut-être pas être cru sur parole par cela seul qu'il vivait dans l'abbaye où avait vécu l'illustre religieux. Il n'est donc pas démontré que la liste dont s'est servi M. Gautier remonte à la première moitié du quatorzième siècle.* »

Nous sommes entièrement de cet avis ; et si notre travail a eu la bonne fortune d'intéresser l'illustre savant « au delà de ce qu'on peut imaginer », c'est avec une véritable admiration que nous avons lu ces lignes si mesurées, si fermes, si pleines d'érudition de bon aloi. Elles achèvent de faire crouler le trop ingénieux et trop fragile échafaudage construit sur l'autorité de Guillaume de St-Lô. Elles rendent nécessaire une nouvelle édition d'Adam. Mr G. y travaille ; elle sera prête bientôt.

Digitized by Google

avait cherché vainement à les formuler dans sa *Leçon d'ouverture* et dans sa *Préface d'Adam* (p. CLII et suiv.). C'est alors que Mr Gaston Paris publia une petite brochure qui, malgré quelques erreurs, a plus fait avancer la science que beaucoup de gros livres (1). La *Lettre à M. Léon Gautier* démontra d'une façon péremptoire l'influence prépondérante de l'accent sur la poésie latine rythmique. Les conclusions en sont indiscutables (2). Elles ont été déduites avec une telle sagacité, avec une telle précision, que leur application intelligente aurait suffi seule, en dehors des mss., à faire disparaître ou du moins à signaler la plupart des fautes de texte et d'attribution que nous avons relevées. Elles ont donc fait leurs preuves; et comme elles ont trouvé un appui dans nos pages précédentes, elles vont à leur tour servir de base à celles qui suivront. Seulement M. Paris a dû généraliser: nous relèverons des détails et des particularités. Il a embrassé d'une vue d'ensemble toute la poésie rythmique du moyen âge : nous nous bornerons à étudier Adam, à voir comment il dispose ses mots pour faire un vers, ses vers pour faire une strophe, ses strophes pour former une prose.

Revenant alors, comme nous l'avons fait pressentir, sur l'authenticité des proses contenues dans le graduel Victorin, nous indiquerons quelles sont celles qui se trouvent en contradiction avec la rythmique d'Adam, et qui par conséquent doivent être considérées comme apocryphes. Pour arriver à cette conclusion pratique, il faut nous livrer d'abord à une étude théorique minutieuse, peu attrayante, mais nécessaire.

I.

Le *vers* d'Adam repose sur une triple base : l'accent, le syllabisme et la rime. Les mots ne doivent y être considérés que comme une suite de syllabes accentuées et de syllabes non accentuées. S'ils sont monosyllabiques, ils

1. *Lettre à Mr Léon Gautier sur la versification latine rythmique*, in 8°, 33 pages, Frank, 1866.

2. Mr Gautier lui-même les admet aujourd'hui. Dans la seconde édition de ses *Epopées françaises*, il abandonne en effet ses anciennes théories et reconnaît avec Mr Paris que les éléments de la versification rythmique sont « *l'accent, le syllabisme et l'assonance* », — ou la rime. (T. I, p. 291, en note).

Digitized by Google

prennent ou ne prennent pas l'accent, *ad libitum*. S'ils ont deux syllabes, ils sont toujours accentués sur la pénultième. S'ils comptent plus de deux syllabes, ils reçoivent l'accent sur la pénultième quand elle est longue et sur l'antépénultième quand la pénultième est brève. Dans ce cas, de deux en deux syllabes, avant et après l'accent principal, ces mots reçoivent en outre un accent secondaire. Voici d'ailleurs une strophe d'Adam qui va nous fournir tous les exemples désirables :

Nós ĭn fídĕ glórĭémŭr,
Nós ĭn únă módŭlémŭr
Fídĕĭ cŏnstántĭá :

Trínæ sít laŭs Únĭtátĭ
Sít ĕt símplæ Trínĭtátĭ
Cóætérnă glórĭá. **(I, p. 146).**

Nous avons ici huit monosyllabes. Quatre sont accentués : *nos* répété deux fois et *sit* répété deux fois ; quatre sont atones : *in* deux fois répété, *sit*, *et*. — Nous avons quatre disyllabes : *fide*, *una*, *trinæ*, *simplæ ;* tous sont accentués sur la pénultième : la quantité n'y est pour rien, puisque dans *fide* la pénultième est brève, tandis qu'elle est longue dans les trois autres mots. — Nous avons enfin huit mots de trois syllabes et au dessus : cinq ayant la pénultième longue, et par conséquent accentuée : *gloriémur*, *modulémur*, *Unitáti*, *Trinitáti*, *coætérna ;* trois au contraire ayant la pénultième brève et prenant l'accent sur l'antépénultième : *fídei*, *constántia*, *glória*. Les cinq premiers, pour les besoins du rythme, reçoivent en outre un accent secondaire en avant de l'accent principal : *cóætérna*, *Trínitáti*, *Únitáti*, *módulémur*, *glóriémur ;* les trois derniers le reçoivent en arrière : *glóriá*, *constántiá*, *fídĕí*. — Telle est la règle fondamentale, très simple, très claire de la versification latine rythmique en général et de la versification d'Adam en particulier (1).

1. Parmi les pièces que nous avons dû précédemment rejeter, trois sont d'un bout à l'autre en opposition avec cette règle :

Trinitatem simplicem, I, 139 ;
Martyris Victoris laudes, II, 94 ;
et *Virgini Mariæ laudes*, II, 348.

Un certain nombre d'autres la violent plus ou moins fréquemment. Au risque de sembler prolixe, je les énumère avec l'indication du vers et du mot qui contient une faute de cette nature :

Hac die festa concinat (I, 48-50) ; vers 10, *vinúm permiscens oleo ;* peut-être

Digitized by Google

Une autre règle, non moins facile à saisir, découle nécessairement de la première : c'est le mouvement binaire du rythme. « On peut dire, appliquant à la rythmique des expressions qui appartiennent proprement à la métrique, que le dactyle et l'anapeste (' ⏑ ⏑), (⏑ ⏑ ') répugnent à cette versification et qu'elle ne reconnaît, sauf exception, que l'iambe (⏑ ') et le trochée (' ⏑) (1). » Prenons dans Adam le début d'une de ses Proses pour Noël :

Ín nătálĕ Sálvătórĭs
Ángĕlórŭm nóstră chórĭs
  Súccínát cŏndítĭó :
Hármŏníă dívĕrsórŭm
Séd ĭn únŭm rédăctórŭm
  Dúlcĭs ést cŏnnéxĭó (2).

Dans les trois premiers vers de la strophe, comme dans les trois derniers, toutes les syllabes impaires sont accentuées, toutes les syllabes paires sont atones. Adam, ainsi que les autres poètes de son temps, se permet néanmoins quelques licences sur ce point. Dans les vers masculins il remplace « les deux premiers trochées par un dactyle précédé d'une syllabe atone (⏑ ' ⏑ ⏑ au lieu de ' ⏑ ' ⏑). » C'est la licence, si licence il y a, que M. Paris a rencontrée « le plus fréquemment (2). » Elle existe en particulier dans cette strophe que je prends au hasard :

---

pourrait-on proposer *permíscens vínum ;* — vers 13, *biní datí denarii :* la faute est double, et il est impossible de la corriger.

Veni summe consolator (I, 155-138) ; vers 13, *efflúas ;* — vers 29, *salíce ;* — vers 35, *muliérum :* ce mot avait, il est vrai, la pénultième longue pour certains auteurs du moyen âge, mais Adam a évité de l'employer; — vers 40, *specie.*

Triumphalis lux illuxit (I, 316-319) ; vers 21, *hostía ;* — vers 36, *equuléo.*

Missus Gabriel de cœlis (I, 337-339) ; vers 39, *erít.*

Tuba Sion jocundetur (II, 79-82); vers 11, *mércedém;* — vers 41, *ín aquís;* — vers 61, *simul ét letúm :* ces trois fautes sont d'une grossièreté révoltante.

Deo laudes extollamus (II, 270-272); vers 5, *sanctó*; — vers 16, *primó;* — vers 40, *séverús.*

Ante torum virginalem (II, 335-337); vers 70, *novúm;* — vers 71, *partúm:* un simple déplacement de mots rendrait ces deux vers corrects au point de vue de l'accentuation. Il suffirait d'écrire : *novum canticum* et *partum virginis.*

Cœli solem imitantes (II, 401-402); vers 16, *trúcidánt;* — vers 17, *Indí.*

Soit donc onze Proses que l'application de la règle la plus élémentaire de la versification rythmique aurait dû faire bannir à jamais des œuvres d'Adam.

1. G. Paris, p. 8.—2. L. Gautier. I, p. 24.

2. p. 15. Pourquoi le savant professeur insinue-t-il en note qu'Adam, lorsqu'il « prend cette licence ou quelque autre la compense souvent en la répétant au vers correspondant ? » — La compensation semble bien un peu étrange, et Adam n'y a pas pensé.

Digitized by Google

Semel enim incarnatus,
Semel passus, semel datus
Pró pĕccátĭs hóstĭá,
Nullam feret ultra pœnam,
Nam quietem habet plenam
Cŭm súmmă lĕtítĭá. (I, p. 102, vers 19-24).

Ici les deux vers masculins correspondants :

Pró pĕccátĭs hóstĭá,

et

Cŭm súmmă lĕtítĭá,

ont une accentuation quelque peu différente. Le premier nous offre un rythme trochaïque on ne peut plus régulier ; le second au contraire débute par une atone, ce qui nécessite la présence de deux autres atones après la première syllabe accentuée, et brise la régularité du rythme binaire.

Mais l'accentuation n'est pas la base unique de la versification d'Adam. Il faut y joindre le *syllabisme*. Dans les vers antiques, fondés non sur l'accent, mais sur la quantité, où deux brèves par exemple pouvaient remplacer une longue, le nombre des syllabes était nécessairement variable : l'hexamètre pouvait recevoir de treize à dix-sept syllabes. De même, dans les langues germaniques, où l'on tenait compte uniquement des syllabes accentuées, nous trouvons au moyen âge des vers rythmiques qui ne sont pas syllabiques. Chez Adam au contraire, tout vers a le même nombre de syllabes que le vers auquel il correspond :

Super tali genitura
Stupet usus et natura
Deficitque ratio.
Res est ineffabilis,
Tam pia, tam humilis
Christi generatio ! (I, p. 41).

Dans cette strophe tirée d'une prose de Noël, les deux premiers vers qui riment ensemble ont chacun huit syllabes ; le troisième et le sixième en ont sept ; le quatrième et le cinquième également. Le syllabisme est évident, il est inutile d'insister (1).

1. Un certain nombre de pièces publiées par M. Gautier sont en entier ou en partie opposées à cette règle fondamentale :
I, p. 50. — *Hac die festa concinat*, vers 32.
I, p. 139. — *Trinitatem simplicem*, toute la prose.
I, p. 345. — *Paranymphus*, vers 38.
II, p. 94. — *Martyris Victoris laudes*, toute la prose.
II, p. 348. — *Virgini Mariæ laudes*, toute la prose.

Digitized by Google

Le troisième élément dont se compose un vers d'Adam est la *rime*. La rime n'est pas autre chose que « l'homophonie de deux syllabes accentuées, » à la fin d'un vers. Elle est, on le voit, très différente de l'assonance que nous trouvons, par exemple, dans les laisses de la *chanson de Roland*, et qui n'est que « l'homophonie de la voyelle accentuée, n'entraînant pas celle des consonnes que la suivent (1). » Elle est différente également des « homœotéleutes, » ou rudiments de rimes qui offrent « une simple consonnance de syllabes non accentuées. » Ceci posé, nous avons vu qu'un mot peut être accentué sur la pénultième : *repénte ; contristátam ; máter ;* ou sur l'antépénultième : *fílius ; sapiéntia.* Dans ce dernier cas, par suite du mouvement binaire du rythme, la dernière syllabe, nous l'avons vu également, reçoit un accent secondaire. Il en résulte que les rimes portent sur l'avant-dernière ou sur la dernière syllabe, qu'elles sont par conséquent, pour employer une expression moderne, masculines ou féminines. Par exemple, si nous prenons dans Adam la strophe finale de la prose en l'honneur de Saint Thomas de Cantorbéry :

Cleri gemma, clare Thómă,
Motus carnis nostræ dómă,
Precum efficacĭá,
Ut, in Christo vera vítĕ
Radicati, veræ vítæ
Capiamus gaudĭá, (I, 258.)

nous avons quatre rimes féminines se correspondant deux à deux : *Thómă* et *dómă ; vítĕ* et *vítæ.* Nous voyons également deux rimes masculines : *efficacĭá* et *gaudĭá.* Et remarquons que ces dernières rimes ne se composent pas seulement des deux finales accentuées, mais aussi des deux pénultièmes atones. Voilà quel est le troisième élément de la versification d'Adam de St-Victor (2).

1. G. Paris, p. 9 et 14.

2. C'est ici surtout que nous allons pouvoir signaler un grand nombre de Proses déclarées par nous apocryphes, et qu'une étude approfondie aurait dû faire rejeter *a priori.* Ce sont :

I, p. 135 : *Veni summe Consolator.* Nous lisons d'abord à la première strophe :

Dulcis ardor, ros dĭvínè
Bonitatis gérmĭné
Eadem substantia. (4-6.)

Or, *divíne* et *gérmĭné* ne riment pas; il manque d'ailleurs une syllabe au vers 5 et le sens est des plus obscurs si toutefois il existe. Mais une correction bien

Digitized by Google

L'accent, le syllabisme et la rime se retrouvent dans tous les vers possibles, quelle que soit leur longueur. Mais il est utile de signaler ici une autre règle, très importante, toujours observée par Adam lorsqu'il emploie des vers de huit sylla-

---

simple, bien naturelle rétablit tout dans l'ordre, c'est *genuinæ*. L'Esprit-Saint est ce « doux amour, cette rosée divine qui découle de la bonté créatrice : *bonitatis genuinæ*. » Je n'insiste donc pas. Cf. *Ducange*, article *genuinus*, n° 2.

Mais on trouve dans cette prose, je l'ai déjà dit, deux autres rimes inacceptables :

Rorem istum quem emittit
Qui plus gustat magis sitit. (18-19.)

I, 139 : *Trinitatem simplicem.* — *Mysteria* rimerait avec *singula.* (13-15.)

I, 181 : *Jerusalem et Sion filiæ.* — *Ecclesia*, *gloria* et *femina* (21-23 ; *fluctibus*, *finibus* et *cominus* (36-39) ; de plus, le quatrième vers de chaque strophe ne rime pas avec le vers correspondant.

I, 246 : *Christo laudes ;* le plus souvent, la rime est absente, et quelquefois l' « homœoteleute » manque.

I, 252 : *Trinitatem reserat.* — *Repulsa* et *summa* (5-9) ; *domini* et *olei* (12-15) ; *fiat* et *sentiat* (18-19) ; etc., *interpellans* et *exorans* (24-25) ; *sponsum* et *videndum* (29-30).

I, 323 : *Martyris egregii.* — *Fragmina* et *anima* (33-36) ; *custodia* et *littora* (39-42). On lit aussi (49 et 50) *sanguine* et *ablue*, mais c'est une faute que nous avons corrigée.

I, 343 : *Paranymphus salutat.* — *Rége* et *protege* (28-29).

II, 79 : *Tuba Syon jocundetur.* — *Victima* et *atria* (59-62).

II, 94 : *Martyris Victoris laudes :* rime très rare.

II, 174 : *Congaudentes exultemus.* — *Terrenis* et *supernis* (4-5) ; *manducanti* et *languescenti* (16-17) ; *voluit* et *reperit* (46-47) ; *militum* et *certantium* (52-53) ; *veneremus* et *habeamus* (67-68) ; *maneamus* et *decantemus* (72-73).

II, 239 : *Venerando præsuli.* — *Sacerdótum* et *antidótum* (53-54).

II, 297 : *Per unius casum grani.* — Les deux premières strophes de cette prose offrent une disposition très singulière. L'auteur rapproche à dessein un mot à finale masculine d'un autre mot à finale féminine, ainsi : *grání* et *Gethsémání ; gyrúm* et *mártyrúm ; frétí* et *pérpétí ; cíbús* et *volatílíbús.* C'est un enfantillage indigne d'Adam. — Quant au vers 31 et 32 que M. Gautier édite :

Propter jugum Christi leve
Premunt compes et catenæ,

il faut évidemment corriger *lene.*

Outre ces fautes de rime que l'on saisit sans difficulté, il en est d'autres pour lesquelles il faut un œil un peu plus exercé. Ainsi, dans les Proses authentiques d'Adam, le mot *Alleluia* est toujours accentué sur la pénultième, et jamais sur la dernière syllabe. Ex :

Állĕlúiă *frequentet hodie*
Plebs fidelis. I, p. 70, vers 43.

et :

Geminatum igitur
Állĕlúiă *canitur.* I, p. 76, vers 44.

Il en est de même du mot *Mărĭă* désignant la mère de Notre-Seigneur. Ex :

O Mărĭă *stella maris,* (I, p. 27, vers 59).

et :

Gratulemur in hac die
In qua sanctæ fit Marĭæ. (II, p. 127, vers 2).

Digitized by Google

bes (1) et au dessus : c'est la *césure*. Les vers de huit et de dix syllabes la prennent après la quatrième qui n'est jamais accentuée. Les vers (très rares) de douze syllabes, après la sixième qui est toujours accentuée. Voici des vers de huit syllabes.

Consolátŏr — alme, veni ;
Linguas régĕ — corda leni ;
Nihil félĭs — aut veneni
Sub tua præsentia. (I, p. 108-109).

La superbe Prose de Pâques : *Salve dies*, nous fournira des vers de dix syllabes :

Lux divinā — cæcis irradiat,
In qua Christŭs — infernum spoliat,
Mortem vincĭt — et reconciliat
Summis ima ! (I, p. 68-69).

C'est à la Prose de Saint-Victor que nous emprunterons les vers de douze syllabes :

Invicti márĭyrís — mira victoria
Mire nos éxcĭtát — ad mira gaudia :
Deprome júbĭlúm — mater Ecclesia,
Laudans in mílĭté — regis magnalia (2). (II, p. 89).

On doit donc considérer comme n'étant pas d'Adam les pièces assez nombreuses où le mot *Alleluia* est accentué sur la dernière syllabe. Les voici :

I, p. 10 : *Potestate non natura*, vers 55.
I, p. 241 : *Verbi vere substantivi*, vers 60.
I, p. 316 : *Triumphalis lux illuxit*, vers 70.
II, p. 174 : *Congaudentes exultemus*, vers 74.
II, p. 297 : *Per unius casum grani*, vers 63.

Pour le mot *Márĭá* accentué sur la dernière, il se rencontre une seule fois, dans la Prose :

Ante thorum virginalem, vers 61. (II, p. 337).

1. Les vers de huit syllabes à rimes masculines n'ont cependant pas de césure.

Genovefæ solemnitas
Solemne parit gaudium. (I, p. 281).

2. Cette règle de la césure, si bien observée par Adam, semble avoir été assez inconnue au moyen âge. Elle a été violée dans un certain nombre de Proses qui ne figurent pas au graduel Victorin :

I, p. 181 : *Jerusalem et Sion filiæ.* — Dans cette pièce, les césures ont lieu régulièrement après la quatrième syllabe ; mais très souvent cette syllabe est une accentuée : *Jerúsălém* (1) ; *In Spírĭtús* (9) ; *de próprĭó* (19) ; *plus áclé* (31) ; *sciéntĭám* (39) ; *hæc týpĭcís* (41) ; *intúĭtú* (58).

I, p. 337 : *Missus Gabriel de cœlis.* — La césure manque aux vers : 1, 2, 3, 21, 31, 35, 38, 39, 46.

II, p. 79 : *Tuba Syon jocundetur.* — La césure manque aux vers : 41, 44, 61. De plus, au vers 11 elle porte à faux.

II, p. 98 : *Pangat chorus in hac die.* — Il y a manque de césure aux vers : 4, 5, 22, 23, 39, 40, 43, 46, 50, 56, 57.

II, p. 270 : *Deo laudes extollamus.* — Vers : 4, 5, 16, 40.

II, p. 335 : *Ante thorum virginalem.* — Vers : 28, 66, 70 et 71.

II, p. 377 : *Jesse virgam humidavit.* — Vers : 21 et 24.

II, p. 401 : *Cœli solem imitantes.* — Vers : 16 et 17.

Digitized by Google

Ainsi, l'accentuation des syllabes de deux en deux, le même nombre de syllabes dans les vers correspondants, la rime masculine ou féminine, et enfin la césure lorsqu'il y a huit, dix, douze syllabes consécutives, telles sont les règles fondamentales, trop longtemps méconnues, auxquelles Adam a soumis ses mots pour faire des vers.

Quels *vers* a-t-il donc employés ? — Nous allons les énumérer les uns après les autres en commençant par ceux qui renferment le moins de syllabes et d'accents :

1°) Vers de quatre syllabes, deux accents :

a) *forme trochaïque :* ´ ˘ ´ ˘
Fóns sĭgnátĕ. (I, p. 334, vers 59).
b) *forme ïambique :* ˘ ´ ˘ ´
Cŏncípĭéns. (1) (I, p. 27, vers 56).

2°) Vers de six syllabes, trois accents :

a) *forme trochaïque :* ´ ˘ ´ ˘ ´ ˘
Nĭhĭl médĭcínæ. (II, p. 41, vers 55).
b) *forme ïambique :* ´ ˘ ˘ ´ ˘ ´ / ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´
Præsĕs Ăstérĭús
Ăc éjŭs ímpĭús. (2) (II, p. 90, vers 29-30).

3°) Vers de sept syllabes, trois ou quatre accents :

a) *forme trochaïque :* ´ ˘ ˘ ´ ˘ ´ ˘
Péně pĕrĭclĭtántĕs. (II, p. 247, vers 51).
b) *forme ïambique :* ´ ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´ / ˘ ´ ˘ ˘ ´ ˘
Mĭllĕ módĭs mórĭtúr (II, p. 72, vers 33).
Ĭn úně sŭbstántĭá (3) (II, p. 73, vers 42).

4°) Vers de huit syllabes, quatre accents :

a) *forme trochaïque :* ´ ˘ ´ ˘ — ´ ˘ ´ ˘
Ipsĭ móntĕs — áppĕlántŭr. (II, p. 40, vers 27).
b) *forme ïambique :* ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´ / ´ ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´ / ´ ˘ ˘ ´ ˘ ´ ˘ ´
Gĕnóvĕfæ sŏlémnĭtás (II, p. 281, vers 1).
Félĭx órtŭs ĭnfántŭlæ id. , vers 3).
Téstĕ Gĕrmànŏ præsŭlé. id. , vers 6) (4).

1. La première forme est très fréquente, la seconde ne se rencontre qu'une fois.
2. La forme trochaïque est très rare ; la forme ïambique l'est moins.
3. La première forme (a) est excessivement rare ; la seconde (b) est très commune.
4. Les deux formes sont très fréquentes.

Digitized by Google

5°) Vers de dix syllabes, cinq accents :

' ⏑ ' ⏑ — { ⏑ ' ⏑ ' ⏑ '
' ⏑ ⏑ ' ⏑ '

{ Sálvĕ díĕs — dĭérŭm glórĭá (II, p. 68, 1).
{ Díĕs dígnă — júgĭ lætítĭá (II, p. 69, 3).

6°) Vers de douze syllabes, six accents :

{ ⏑ ' ⏑ ' ⏑ ' — ' ⏑ ⏑ ' ⏑ '
' ⏑ ⏑ ' ⏑ ' — ⏑ ' ⏑ ' ⏑ '

{ Ĭnvíctĭ mártŭ̆rís — míră vĭctórĭá
{ Mírĕ nŏs éxcĭtát — ăd míră gáudĭá.

Ces vers, on le remarquera sans peine, ont de très grandes affinités avec nos vers français anciens et modernes. Dans les œuvres authentiques d'Adam nous ne trouvons ni vers de neuf syllabes, ni vers de onze syllabes. Par contre, son vers de douze syllabes n'a-t-il pas la même allure que notre alexandrin ? Son vers de dix syllabes, avec une césure après la quatrième, est évidemment l'ancêtre du nôtre. Il en est de même des vers de sept et de huit syllabes employés si fréquemment. Mais ces vers ne doivent pas être étudiés isolément ; Adam les a réunis, les a groupés en strophes harmonieuses. Nous allons le suivre dans son travail poétique ; il y a pour l'oreille un véritable plaisir à découvrir ces cadences mystérieuses, à les reconstituer et à les faire revivre.

II.

LES *strophes* d'Adam se composent ou bien de vers de même nature, ayant un même nombre de syllabes et d'accents, — ou bien de vers ayant un nombre de syllabes et d'accents différent.

Dans le premier cas, les strophes sont formées de vers de six, de sept, de huit et de douze syllabes à terminaisons masculines. Voici des exemples de chacune d'elles :

Vers de six syllabes.

1°) a b a b (*quatre vers*).

Laborum socii
Triturant aream,
In spe denarii
Colentes vineam. (II, p. 39-40).

Digitized by Google

2°) a a b c c b (*six vers*).

Quidnam jocundius
Quidnam secretius
Tali mysterio?
O quam laudabilis,
O quam mirabilis
Dei dignatio. (I, p. 30).

3° a a a b c c c d (*huit vers*).

Suggestor sceleris
Pulsus a superis
Per hujus aeris
Oberrat spatia ;
Dolis invigilat,
Virus insibilat,
Sed hunc adnihilat
Præsens custodia. (II, p. 229).

4°) a a a a b c c c c b (*dix vers*).

Præses Asterius
Ac ejus impius
Comes Eutitius
Instant immitius
Pari malitia ;
Per urbem trahitur,
Tractus suspenditur,
Suspensus cæditur,
Sed nulla frangitur
Martyr injuria. (1) (II, p. 90).

Vers de sept syllabes.

1°) a a (*deux vers*).

Capiti sit gloria
Membrisque concordia. (II, p. 231).

2°) a b a b (*quatre vers*).

Cuncta laudes intonant
Super partum Virginis,
Lex et psalmi consonant
Prophetarum paginis. (I, p. 20).

3°) a a b c c b (*six vers*).

Pascha novum colite ;
Quod præit in capite
Membra sperent singula.
Pascha novum Christus est,
Qui pro nobis passus est,
Agnus sine macula. (2) (I, p. 54).

1. On trouve : a b a b c d e d e c (II, page 229-230).
2. On trouve la forme a a a a a a (II p. 247) et a a b a a b (II, p. 246).

Digitized by Google

4°) a a a b c c b (*sept vers*).

Gelu mortis solvitur,
Princeps mundi tollitur,
Et ejus destruitur
In nobis imperium ;
Dum tenere voluit
In quo nihil habuit,
Jus amisit proprium. (II, p. 82-83).

5°) a a a a b a a a a b (*dix vers*).

Testem habes populum
Imo si vis oculum
Quod ad ejus tumulum
Manna scatet, epulum
De Christi convivio.
Scribens evangelium
Aquilæ fert proprium
Cernens solis radium
Scilicet principium,
Verbum in principio. (I, p. 229).

Vers de huit syllabes.

a a b b (*quatre vers*).

Lux illuxit dominica,
Lux insignis, lux unica
Lux lucis et lætitiæ,
Lux immortalis gloriæ. (I, p. 63).

a a a a (*quatre vers*).

Diem mundi conditio
Commendat ab initio
Quam Christi resurrectio
Ditavit privilegio. (I, p. 63).

a b a b (*quatre vers*).

Solemnis est celebritas,
Et vota sint solemnia
Primæ diei dignitas
Prima requirit gaudia. (I, p. 63).

Vers de douze syllabes.

a a a a (*quatre vers*).

Invicti martyris mira victoria
Mire nos excitat ad mira gaudia ;
Deprome jubilum, mater Ecclesia,
Laudans in milite regis magnalia. (II, p. 89).

Il nous faut maintenant étudier les strophes où Adam a combiné avec une habileté consommée les différents vers que nous avons énumérés. Longtemps on a vu un défaut où il y avait une qualité : c'est l'honneur de M. Félix Clement (1) et surtout de M. Léon Gautier d'avoir rendu justice à ces rythmes si délicats et si variés. Nous dirons plus tard, quand

1. *Carmina excerpta e poetis christianis.* — Paris, Gaume.

Digitized by Google

nous étudierons les beautés littéraires de l'œuvre d'Adam, quelle harmonie existe entre les pensées et les strophes qui les expriment. Pour l'instant, c'est une simple énumération que nous devons faire. Nous tâcherons d'y mettre le plus de clarté possible.

La strophe mixte qu'Adam emploie de préférence a pour base le vers de huit syllabes à rime féminine combiné avec le vers de sept syllabes à rime masculine. En voici la forme la plus simple:

1) *a* b *a* b (*quatre vers*).

Non amittit claritatem
  Stella fundens radium
Nec Maria castitatem
  Pariendo filium. (I, p. 19).

Très souvent le vers de huit syllabes est répété deux fois :

2) *a a* b *c c* b (*six vers*).

Radix David typum gessit
Virga matris quæ processit
  Ex regali semine.
Flos est puer nobis natus
Jure flori comparatus
  Præ mira dulcedine. (I, p. 20).

Souvent ce même vers est répété trois fois :

3) *a a a* b *c c c* b (*huit vers*).

Mors et vita conflixere,
Resurrexit Christus vere
Et cum Christo surrexere
  Multi testes gloriæ.
Mane novum, mane lætum
Vespertinum tergat fletum
Quia vita vicit letum
  Tempus est lætitiæ. (I, p. 91).

Assez souvent on trouve ce vers répété quatre fois de suite :

4)[a] *a a a a* b *c c c c* b (*dix vers*).

JESU victor, JESU vita,
JESU vitæ via trita,
Cujus morte mors sopita,
Ad paschalem nos invita
  Mensam cum fiducia.
Vive panis, vivax unda,
Vera vitis et fecunda,
Tu nos pasce, tu nos munda,
Ut a morte nos secunda
  Tua salvet gratia. (I, p. 91).

Cette strophe si majestueuse offre une certaine difficulté de facture à cause du grand nombre de rimes semblables.

Digitized by Google

On fut donc amené à donner aux vers féminins deux rimes différentes. Il en résulta des variantes comme celle-ci :

4)[b] *a a b b* c *d d e e* c.

Volens Christus hæc cela*ri*
Non permisit enarr*ari*
Donec vitæ repar*ator*
Hostis vitæ triumph*ator*
Morte victa surgeret.
Hæc est dies laude d*igna*,
Qua tot sancta fiunt s*igna;*
Christus splendor Dei P*atris*
Prece sancta suæ m*atris*
Nos a morte liberet. [1] (II, p. 109).

Mais ce rythme, malgré son harmonie, eut à la fin semblé bien monotone. Adam, qui est un artiste, a trouvé moyen de mettre de la diversité dans l'unité, de produire des effets inattendus et saisissants. C'est ainsi qu'il remplacera au commencement ou au milieu de sa strophe les vers à rimes féminines de huit syllabes par des vers de sept syllabes à rimes masculines.

On en jugera par les deux jolies strophes suivantes :

5)[a] a a b *c c* b (*six vers*).

Solitudo floreat
Et desertum gaudeat :
Virga Jesse floruit
Radix virgam, virga florem,
Virgo profert Salvatorem
Sicut lex præcinuit. (I, p. 19).

5)[b] *a a* b c c b (*six vers*).

Quid de monte lapis cæsus
Sine manu, nisi JESUS
Qui de regum linea,
Sine carnis opere,
De carne puerperæ
Processit virginea ? (I, p. 19).

D autres fois, mais plus rarement, il remplace le vers de huit syllabes, rime féminine, par un vers du même nombre de syllabes, rime masculine.

6)[a] *a a* b c c b (*six vers*).

Verbum crucis protestatur
Causa crucis cruciatur
Mille modis moritur;
Sed perstat vivax hostia,
Et invicta constantia
Omnis pœna vincitur. (II, p. 72).

1. On trouve la forme incomplète : *a a b b* c *d d d d* c (II, p. 42).

Digitized by Google

6)[b] a a b *c c* b (*six vers*).

Hic mortis viam arripit
Quem vitæ via corripit
Dum Damascum graditur.
Spirat minas, sed jam credit
Sed prostratus jam obedit,
Sed jam vinctus ducitur. (II, p. 71-72).

Le vers de huit syllabes à rime féminine a toujours, nous l'avons vu, une césure après la quatrième. Cette césure est devenue un élément de variété. On l'a elle-même ornée d'une rime, et le petit vers de quatre syllabes, si léger, si gracieux s'est trouvé créé. Il produit toute une série de strophes nouvelles :

7°) *a a* b *c c* b *six ver*

Adam vetus,
Tandem lætus,
Novum promat canticum
Fugitivus
Et captivus
Prodeat in publicum ! (I, p. 40).

On traite alors le vers de quatre syllabes comme on a traité celui de huit ; on le double sans croiser les rimes :

8)[a] *a a b b* c *d d e e* c. (*dix vers*)

Quando venis,
Corda lenis,
Quando subis
Atræ nubis
Effugit obscuritas.
Sacer ignis
Pectus ignis
Non comburis,
Sed a curis
Purgas quando visitas. (I, p. 116).

On le double en croisant les rimes :

8)[b] *a b a b* c *d e d e* c (*dix vers*).

Prunis datum
Admiremur,
Laureatum
Veneremur
Laudibus Laurentium ;
Veneremur
Cum tremore ;
Deprecemur
Cum amore
Martyrem egregium. (II, p. 114).

Digitized by Google

Ce n'est pas assez de l'avoir doublé ; on le triple, et il en résulte une strophe de quatorze vers !

9) *a a b b c c* d *e e f f g g* d.

Parum sapis
Vim sinapis
Si non tangis,
Si non frangis,
Et plus fragrat
Quando flagrat
Thus injectum ignibus ;
Sic arctatus
Et assatus
Sub labore,
Sub ardore,
Dat odorem
Pleniorem
Martyr de virtutibus. (II, p. 117).

Il semble que ce soit le comble de l'audace. Et cependant il n'en est rien. Voici une strophe de dix-huit vers, qui fait penser à ces colonnettes sveltes et hardies que l'antiquité classique n'avait pas connues, dont nous avons cessé de faire usage, et qu'on retrouve partout dans nos vieilles cathédrales :

10) *a a b b c c d d* e *f f g g h h i i* e.

Fons signate
Sanctitate
Rivos funde,
Nos infunde,
Fons hortorum
Internorum
Riga mentes
Arescentes
Unda tui rivuli ;
Fons redundans,
Sis inundans
Cordis prava
Quæque lava,
Fons illimis,
Munde nimis
Ab immundo
Munda mundo
Cor immundi populi. (I, p. 334.)

Évidemment, nous sommes ici dans l'exagération, et tout esprit sérieux préfèrera de beaucoup ces strophes un peu moins régulières où le vers de quatre syllabes se marie à celui de huit :

Digitized by Google

11)[a] *a a b b* c *d d* c (*huit vers*).

Dulce melos
Tangat cœlos,
Dulce lignum
Dulci dignum
Credimus melodia.
Voci vita non discordet;
Cum vox vitam non remordet
Dulcis est symphonia. (I, p. 348).

11)[b] *a a* b *c c d d* b (*huit vers*).

Hic constructo Christi templo
Verbo docet et exemplo;
Coruscat miraculis
Turba credit,
Error çedit,
Fides crescit
Et clarescit
Nomen tanti præsulis. (II, p. 253).

11)[c] *a a b b* c *d d d* c (*neuf vers*).

Prodit martyr conflicturus,
Sub securi stat securus,
Ferit lictor,
Sicque victor
Consummatur gladio.
Se cadaver mox erexit;
Truncus truncum caput vexit,
Quod ferentem huc direxit
Angelorum legio. (II, p. 255).

Jusqu'ici nous n'avons trouvé dans les strophes citées que trois vers, celui de huit syllabes, celui de sept syllabes à finales masculines, et celui de quatre syllabes. Adam y ajoute quelquefois le vers de dix syllabes. Ce vers donne naissance aux deux formes suivantes :

12)[a] a a b *c c* b (*six vers*).

Roma potens, et docta Græcia
Præbet colla, discit mysteria :
Fides Christi proficit.
Crux triumphat; Nero sævit :
Quo docente, fides crevit
Paulum ense conficit. (II, p. 73).

12)[b] *a a* b c c b (*six vers*).

Jam divinæ laus virtutis,
Jam triumphi, jam salutis
Vox erumpat libera.
Hæc est dies quam fecit Dominus,
Dies nostri doloris terminus,
Dies salutifera [1]. (I, p. 88).

1. On rencontre (I p. 26-27), deux strophes curieuses où deux vers de quatre syllabes suivent immédiatement les vers de dix : c'est une exception unique à ma connaissance.

Digitized by Google

Voilà donc, sans compter les variantes, douze modifications qu'Adam fait subir à sa strophe préférée. Sa poésie, on le voit, a de la souplesse. Mais à côté de cette strophe, nous en trouvons d'autres : ce sont elles qu'il nous faut énumérer.

D'abord, il y a la strophe triomphale qui retrace si heureusement les splendeurs de la Résurrection et la gloire d'un des plus grands saints français, saint Martin ; elle se compose de six vers de dix syllabes et de deux vers de quatre, ces derniers rimant ensemble :

a a a *b* c c c *b* (*huit vers*).
Salve dies dierum gloria
Dies felix Christi victoria,
Dies digna jugi lætitia,
Dies prima.
Lux divina cœcis irradiat,
In qua Christus infernum spoliat,
Mortem vincit, et reconciliat
Summis ima. (I, p. 68).

Puis la strophe si harmonieuse, si bien frappée où le vers de quatre syllabes revient régulièrement après deux vers de sept :

a a *b* c c *b* (*six vers*).
Sexta passus feria
Die Christus tertia
Resurrexit ;
Surgens cum victoria
Collocat in gloria
Quos dilexit. (I, p. 74).

Les strophes que nous allons transcrire ont beaucoup moins d'importance ; elles sont toutes assez rares. La première se compose de dix vers de six syllabes, quatre à terminaison masculine, un à terminaison féminine dans chaque demi strophe :

a b a b *c* d e d e *c* (*dix vers*).
Romam convenerant
Salutis nuntii
Ubi plus noverant
Inesse vitii
Nihil disciplinæ.
Insistunt vitiis
Fideles medici
Vitæ remediis
Obstant phrenetici
Fatui doctrinæ. (II, p. 41).

La seconde compte dans chaque demi-strophe deux vers

Digitized by Google

de huit syllabes masculins et un vers féminin de sept syllabes :

a a *b* c c *b* (*six vers*).

Circumdati periculis
Atque momentis singulis
Pene periclitantes,
Ad te martyr confugimus,
Tibique preces fundimus :
Suscipe deprecantes. [1] (II, p. 247).

La troisième se compose de six vers masculins, deux de sept syllabes pour un de huit :

a a b c c b (*six vers*).

Hi triturant aream,
Ventilantes paleam
Ventilabri justitia.
Quos designant ærei
Boves maris vitrei,
Salomonis industria. (II, p. 409).

La quatrième réunit deux vers de huit syllabes féminins et deux vers de huit syllabes masculins :

a a b b (*quatre vers*).

Saccus scissus et pertusus
In regales transit usus
Saccus fit soccus gloriæ
Caro victrix miseriæ. (I, p. 55).

Enfin, il est une dernière strophe qu'on trouve dans les pièces authentiques d'Adam. La voici. Elle a six vers ; quatre masculins de sept syllabes et deux féminins qui n'en ont que six :

a a *b* c c *b* (*six vers*).

Venerando præsuli
Eruuntur oculi
Cœcis (?) profuturi.
Fodiuntur terebris
Aliorum tenebris
Lumen reddituri. (I, p. 247).

Telles sont les strophes employées par notre plus grand poète liturgique. Nous les avons réunies avec amour, car elles sont la plus haute expression de notre poésie lyrique chrétienne au moyen âge ; elles ont retenti longtemps pendant le saint sacrifice sous les voûtes de nos temples; elles ont le droit d'être l'objet d'une étude sérieuse.

1. *Súscípé dépréčántěs*, deux accents à la suite l'un de l'autre. Faut-il douter de l'autenthicité de la prose ?

Digitized by Google

Mais ce n'est pas assez d'avoir recherché comment Adam dispose ses mots pour faire des vers et ses vers pour faire des strophes : il nous faut indiquer comment il dispose ses strophes pour former des Proses (1).

---

1. Parmi les pièces publiées sous le nom d'Adam et qui ne se lisent pas au graduel victorin, un assez grand nombre sont en opposition avec les règles que nous venons d'exposer sur les vers et sur les strophes :

I, 10. *Potestate non natura;* strophes 4, 5, 6.
I, 48. *Hac die festâ concinat;* toutes les strophes, sauf la strophe 12.
I, 130. *Spiritus Paraclitus;* strophes 1 à 6.
I, 139. *Trinitatem simplicem;* toute la prose.
I, 181. *Jerusalam et Sion filiæ;* tous les vers de quatre syllabes : aucun ne rime avec celui auquel il correspond.
I, 223. *Rosa novum dans odorem;* toutes les strophes, composées uniquement de vers féminins, ce que n'a jamais fait Adam.
I, 241. *Verbi vere substantivi;* strophes 5, 6, 7, 8 composées uniquement de vers de huit syllabes à terminaisons féminines.
I, 246. *Christo laudes persolvat;* en particulier les strophes 1 et 6. D'ailleurs imitation du *Lætabundus.*
I, 252. *Trinitatem reserat;* toute la pièce.
I, 265. *Pia mater plangat;* strophes 4, 5, 7, 8, surtout 9 et 10.
I, 271. *Aquas plenas amaritudine;* toutes les strophes ; — ces quatre vers de dix syllabes forment une strophe beaucoup trop longue d'ailleurs pour être chantée.
I, 292. *Animemur ad agonem;* strophes 3, 4, 6.
I, 343. *Paranymphus salutat virginem;* strophe 1, 2, 5, 6, 7 avec sa finale intercalée.
II, 79. *Tuba Sion jocundetur;* strophes 3, 4, 13, mais surtout 6 et 7.
II, 94. *Martyris Victoris laudes;* du premier vers au dernier.
II, 98. *Pangat chorus in hac die;* strophe 3 et surtout strophe 10.
II, 174. *Congaudentes exultemus;* strophes 7 et 8, à moins de les séparer en trois strophes ; strophe 10? et 11, à moins d'en considérer les trois derniers vers comme une finale.
II, 180. *Promat pia vox cantoris;* toutes les strophes : vers de huit syllabes, tous féminins.
II, 219. *Salve crux arbor vitæ;* strophes 1, 2, 3, 4, 5, 6. Ce n'est en rien la manière d'Adam.
II, 239. *Venerando præsuli;* strophe 1 ; 4 ?
II, 271. *Deo laudes extollamus;* strophe 7, à moins d'en détacher le dernier tiers pour en faire une finale.
II, 275. *Gratiani grata solemnitas;* toutes les strophes.
II, 283. *Adest dies specialis;* strophe 7? et 9 (a a a a).
II, 293. *Ad honorem patris Maglorii;* strophe 1, 2?
II, 297. *Per unius casum grani;* strophes 1, 2, 5, 6.
II, 335. *Ante thorum virginalem;* strophes 1, à moins de faire un début des trois premiers vers.
II, 348. *Virgini Mariæ laudes;* du premier mot au dernier.
II, 365. *Orbis totus unda lotus;* strophe 11.
II, 377. *Jesse virgam humidavit;* strophes 2 et 3.

Sans doute, le seul fait de trouver dans une prose une strophe différente de celles qu'emploie Adam ne serait pas une preuve suffisante de non authenticité. Mais si l'on veut rapprocher cette liste de celles que nous avons dressées et des preuves extrinsèques exposées dans un précédent article, on sentira beaucoup mieux la valeur de nos raisons.

Digitized by Google

III.

UNE *Prose* n'est pas pour Adam une composition littéraire quelconque destinée à être lue sous le cloître, à être critiquée ou admirée par quelques beaux esprits du temps. C'est un chant joyeux qui doit être exécuté par deux chœurs (1), les jours de fête, à la Messe, au lieu et place des anciens *jubili* de l'*Alleluia.* Ces deux chœurs qui se répondent alternativement ont rendu nécessaire une loi que Mr Léon Gautier a parfaitement mise en lumière : le *parallélisme* des strophes, ou plutôt des demi-strophes. Prenons par exemple cette belle prose de la Pentecôte : *Qui procedis ab utroque*, (T. I, p. 115), et demandons-nous comment on la chantait. Le parallélisme va nous apparaître on ne peut plus clairement :

Premier chœur :

Qui procedis ab utroque
Genitore genitoque
Pariter, Paraclite,

Deuxième chœur :

Redde linguas eloquentes,
Fac ferventes in te mentes
Flamma tua divite.

On le voit, la première strophe se trouve coupée en deux parties égales : il en est de même de la seconde :

Premier chœur :

Amor Patris Filiique
Par amborum et utrique
Compar et consimilis,

Deuxième chœur :

Cuncta reples, cuncta foves,
Astra regis, cœlum moves
Permanens immobilis.

Les demi-strophes dans une Prose d'Adam, (comme dans toutes les proses bien faites d'ailleurs), devront donc toujours

1. On ne peut donc pas regarder comme des proses des morceaux personnels : *Pia mater plangat*, etc. (I, 265) où l'on trouve par exemple : *Scelus*, inquam, *non dicendum* (vers 7).

Digitized by Google

être en nombre pair. La règle est simple, et cependant elle est fondamentale et ne souffre pas d'exception (1).

En dehors du parallélisme, Adam semble n'avoir suivi d'autre règle que son génie pour la disposition de ses strophes. Avant et après lui cependant on s'est livré sur ce point, en France surtout, à de difficiles enfantillages. On s'ingéniait par exemple à terminer chaque demi-strophe sur la même voyelle. Toutes les phrases de l'*Ave verum* sont terminées en *e*. Mais la voyelle *a* eut le plus souvent la préférence : n'était-elle pas comme un vieux souvenir, comme un écho lointain des neumes que l'on avait exécutés autrefois sur la dernière syllabe du mot *alleluia ?* L'*Inviolata*, si l'on en excepte la finale, ajoutée après coup, est dans ce cas. Adam avait assez de poésie dans l'âme pour s'affranchir hardiment de ces puériles entraves. Son inspiration est plus franche, plus prime-sautière; elle dédaigne ces raffinements de barbarie ou de décadence. Elle ne se soumet qu'à l'esprit qui l'anime et qui souffle où il veut (2). Il y a cependant une remarque à faire. Le plus souvent, chez Adam, cette inspiration va grandissant du commencement à la fin, et l'allure timide d'abord et hésitante prend de strophe en strophe de la force et de l'ampleur. Aussi n'est-il pas rare de le voir débuter avec une strophe de six vers et finir avec une de dix. Il l'a fait dans la Prose de Pâques : *Zyma vetus expurgetur;* dans celle de la Pentecôte : *Lux jocunda, lux insignis ;* dans celle de l'Invention de la Sainte Croix : *Laudes crucis attollamus*, et dans bien d'autres qu'il serait fastidieux de

1. Plusieurs pièces apocryphes y sont opposées.
I, p. 10. — *Potestate non natura*, strophes 4 et 5.
I, p. 316. — *Triumphalis lux illuxit*, strophe 10, à moins de considérer les deux derniers vers comme une finale.
II, p. 174. — *Congaudentes exultemus*, strophes 7, 8 et 11.
II, p. 271. — *Deo laudes extollamus*, strophe 7.
2. Les proses rimées en *a* ne manquent pas dans le recueil de Mr Gautier. Voici celles qui sont absentes du graduel victorin :
I, 48. — *Hac die festa concinat.*
I, 137. — *Trinitatem simplicem.*
I, 241. — *Verbi vere substantivi.*
I, 246. — *Christo laudes persolvat,*
I, 252. — *Trinitatem reserat.*
I, 323. — *Martyris egregii.*
II, 98. — *Pangat chorus in hac die.*
II, 174. — *Congaudentes exultemus.*
II, 270. — *Deo laudes extollamus.*
II, 297. — *Per unius casum grani.*
La plupart de ces pièces sont d'une faiblesse rare comme style et comme idées.

Digitized by Google

citer ici. Néanmoins ce n'est pas là une règle stricte, immuable. Dans la Prose de St Thomas de Cantorbéry : *Gaude Sion et lætare*, les six premières strophes comptent chacune six vers; la septième, huit ; la huitième, dix : jusque là le *crescendo* est évident. Mais la neuvième strophe, est une pieuse invocation en six vers au saint martyr « la perle du clergé » : le mouvement se ralentit avant de s'arrêter tout à fait. Il en est de même pour la Prose de Saint Étienne : *Heri mundus exultavit*, dont le ton si éclatant au début, si grave dans la strophe dixième où l'on montre le premier martyr « s'endormant dans le Christ », baisse peu à peu, et s'éteint enfin en cette douce et suave prière :

Martyr cujus est jocundum
Nomen in Ecclesia,
Languescentem fove mundum
Cœlesti fragrantia.

IV.

NOUS venons d'exposer, sinon dans tous leurs détails, du moins dans leurs détails principaux les règles de la rythmique d'Adam de Saint-Victor. Nous avons successivement étudié ses mots, ses vers, ses strophes, l'ensemble de ses strophes. Quelles conclusions allons-nous tirer de cette étude ?

Nous les avons fait pressentir à la fin de notre article précédent. Le graduel victorin est sans doute la meilleure source où l'on puisse retrouver les Proses d'Adam. Mais cette source elle-même n'est pas pure ; elle peut contenir, elle contient en effet quelques scories, quelques pièces qui se sont glissées là sans qu'on y ait trop pris garde, mais qui ne sauront pas résister à une analyse sérieuse. Nous allons les signaler les unes après les autres, en indiquant sommairement les raisons qui nous les font rejeter (1).

1. Nous ne parlons plus des trois proses du graduel victorin que dans l'article précédent nous avons supprimées *à priori :*

Clara chorus dulce pangat, (I, 174),
Congaudentes exultemus (I, 202),

et

Æterni festi gaudia (II, 157).

Le lecteur peut vérifier lui-même et voir comment elles dénotent une profonde

Digitized by Google

La première prose est celle qui se chantait à St-Victor le dimanche dans l'octave de la Dédicace : *Quam dilecta tabernacula domini virtutum et atria.* (G., I, 155). D'abord ce début même, cette sorte de préface en prose serait unique dans Adam et semble indiquer une date plus reculée. Puis,

---

ignorance de la rythmique d'Adam. — Il en est de même de la Prose de St Thomas que Mr Gautier a rejetée avec tant de raison « parce qu'il n'y reconnaissait pas le style de notre auteur » :

Congaudeant hodie (II, 406).

Dĭĕ y rime avec *lætitĭæ* (4-5) ; *férăt* avec *lacĕrât* et *propĕrât* (27, 28, 29) ; — on y trouve deux accents de suite :

Gladió Thómas subditus (47).

Pauperibus est accentué sur la pénultième (36) ; etc. Enfin la strophe 5 n'a pas sa pareille dans Adam. — Mais une question plus intéressante serait celle du *Veni Sancte Spiritus.* Cette prose se lit en effet au graduel de St-Victor. A-t-elle les caractères d'une prose de notre auteur ? La réponse ne peut être que négative. Nulle part on ne trouve dans les pièces que nous étudions le vers de sept syllabes employé seul, d'un bout à l'autre d'une Prose, sous la forme de strophes de six vers. De plus, dans le *Veni Sancte Spiritus,* toutes les demi-strophes sont rimées en *ium :* c'est une recherche bien opposée à la manière de notre Adam. — Par contre, n'existerait-il pas des Proses qui, par leur rythme du moins, sembleraient pouvoir être attribuées au pieux victorin ? Il en existe; je me borne à citer :

Nato nobis Salvatore

que Mr Gautier a publiée (I, 36) ; et

Augustini præconia (II, 8).

mais la faiblesse générale des idées et du style doit la faire rejeter. De même :

Celebremus victoriam (II, 13).

Pour la prose de St Pierre et de St Paul :

Lux est ista triumphalis (II, 63),

elle ne serait pas indigne de notre auteur ; la strophe 9 qui n'offre aucun sens dans l'édition de M. Gautier doit être ainsi rectifiée d'après le Missel de Bordeaux conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 871 :

Est *baptismus* animarum
Dulcis rivus lacrymarum
Piumque suspirium.

Il en est de même des deux pièces :

De profundis tenebrarum (II, 162),

et :

Præcursorem summi regis (II, 177).

La Prose *Lux advenit veneranda* (II, 202) est bien jolie, mais sa strophe 9 (26 vers !) n'a jamais été employée par Adam. — *Ave mater* JESU CHRISTI (II, 210) qui se lit dans les Missels de Paris pourrait parfaitement (quant au rythme du moins) figurer dans les œuvres de notre auteur, ainsi que le *Gaude superna civitas* (II, 302). Mais s'il n'y a aucune raison intrinsèque de rejeter ces pièces, il n'y a aucun motif plausible pour les admettre, et le mieux, croyons-nous, jusqu'à nouvelle découverte, est de les rejeter tout à fait.

Digitized by Google

nous y trouvons des rimes fort insuffisantes, qui portent uniquement sur la dernière syllabe accentuée, lorsqu'elles devraient porter sur les deux dernières :

Ex Rebeccæ hydr*ia* (22).

rime avec :

Viro fiat congr*ua*. (25).

De même :

Thamar diu vid*ua* (34).

correspond à :

Reperitur scirp*ea* (37).

Ce n'est pas tout ; la règle de l'accent est violée à plusieurs reprises, et sans parler des noms hébreux (1), (sur lesquels on pourrait peut-être discuter), on y rencontre *bivium* accentué sur la pénultième :

In bĭvĭŏ tegens nuda, (32).

Il en est de même du nom propre *Ægyptios :*

Ægyptíos sub profunda. (42).

Mais que dire des quatre vers suivants où l'auteur a trouvé moyen de violer la règle de la césure et d'accentuer du même coup sur la dernière des mots comme : *parít, regí, venít, Austrí, thurís ?*

Geminos parít ex Juda (33).
Huc regí varietate (53).
Huc venít Austrí regina (56).

et :

Myrrhæ et thurís fumosa (60) ?

Enfin, nous trouvons pour finir deux demi-strophes dont M. Gautier a fait deux strophes (13-14) qui sont d'une rythmique inconnue à notre Adam : six vers de huit syllabes, masculins, sur deux rimes :

a a a b b b,

et ces vers ont pour finale nécessaire ce qui ne se trouve dans aucune pièce authentique : le mot *Alleluia.* On pourrait encore relever une foule d'impropriétés d'expression ; il ne saurait donc pas y avoir de doute : cette Prose n'est pas d'Adam.

Ne peut-on pas être aussi affirmatif pour la Prose de Saint Vincent : *Ecce dies præoptata* (I, 305) ? Elle a bien des

1. Jacób, 27 ; Ráchel, 30 ; Thámar, 34 ; Mŏýsĕs, 35 ; Ĭsráĕl, 39 ; Ăárŏn, 48 ; Ŭríăs, 50. Cf. à ce sujet G. Paris.

Digitized by Google

marques de non-authenticité. Les strophes 5, 6, 7, 9, 11 ne se rencontrent nulle part ailleurs. Certains vers (25, 26, 28, 29, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 56, 60), sont inconnus à Adam. Il y en a même où l'on rencontre deux syllabes accentuées de suite, sans césure intermédiaire, ce qui détruit complètement le rythme binaire et l'harmonie. Comment croire qu'Adam ait pu écrire :

Nec juvení párcitur egregio ? (28).

ou encore :

Spiritú fórtiori, (44).

ou enfin :

Ab Angelís visitatus (56).

et :

Est principí præsentatus (60).

Comment l'auteur du *Salve dies*, du *Gaude Sion* où les vers de dix syllabes sont si régulièrement accentués sur la première et sur la troisième, a-t-il pu s'oublier et composer des vers comme ceux-ci :

Et téstŭlís — *fixus illiditur,* (54).
In léctŭló — *tandem repositus,* (57).
Ad súpĕrós — *transit emeritus,* (58) ? (1).

La pièce contient six vers de dix syllabes, et il y en a trois, soit moitié, qui sont fautifs !

La Prose pour la nativité de St Jean Baptiste : *Ad honorem tuum Christe* (II, 28), nous présente deux passages fort curieux qui déroutent absolument celui qui veut y chercher un rythme ; les voici tels que les édite M. Gautier :

Puer nascitur, novæ legís
Novi regis
Præco, tuba, signifer,
Vox præit verbum
Paranymphus sponsi sponsum
Solis ortum lucifer. (13-18).

Il y a là, c'est évident, deux vers parfaits de sept syllabes, avec leurs accents et leur rime :

Præcŏ, túbă, sígnĭfér

et

Sólĭs órtŭm lúcĭfér.

1. On trouve dans une des strophes du *Gaude Sion* que j'ai publiée : *Lettres Chrét.* t. II, p. 109) un vers d'Adam qui est faux :
Et mánĭbús — *intentus sedulis.*
Ne faut-il pas rétablir : *manibúsquĕ?*

Digitized by Google

Le reste ressemble bien à de la prose : *verbum* et *sponsum* ne riment pas. Quant à *náscitúr nóvæ*, cela fait deux accents de suite et ne peut pas être admis. Peut-être devrait-on faire précéder chaque vers de sept syllabes masculin d'un vers de huit syllabes féminin, sans rime, et éditer :

Puer nascitur
Nóvæ légĭs, nóvĭ régĭs
Præcŏ, túbă, signĭfér ;
Vox præit verbum
Párănýmphŭs spónsĭ spónsŭm,
Sóllĭs órtŭm lúcĭfér.

Ce qui me ferait volontiers adopter cette disposition, c'est que la prose : *Ad honorem tuum Christe* se chantait sur la même musique que deux proses de la première époque : *Congaudentes exultemus* (I, 202) et *Clara chorus dulce pangat* (I, 174). Si l'on veut bien se reporter à la strophe 4 de chacune de ces proses, on verra qu'elle se range très facilement sous le rythme que nous indiquons.

Mais les strophes 7 et 8 sont également fautives. Nous lisons en effet :

Quod ætate præmatura
Datur hæres, id figura
Quod infecunda
Diu parens res profunda.

et :

Contra carnis quidem jura
Johannis hæc genitura
Talem gratia
Partum format, non natura. (29-36).

Ces vers d'abord ne forment qu'une strophe. Ils correspondent à la strophe 6 du *Clara chorus* et à la strophe 7 du *Congaudentes* (1), et ont absolument le même nombre de syllabes. La difficulté du poète était de trouver 13 syllabes de suite pour faire pendant à des vers comme celui-ci :

Ĭndíssŏlúbĭlĭ bĭtúmĭné fŭndátă. (p. 175, 16).

Il s'en est tiré comme il a pu, en faisant suivre un vers de huit syllabes d'une bribe de cinq :

Quŏd ínfĕcúndă,
Tálĕm grátĭá.

1. M. G. fera bien de revoir avec le plus grand soin son livre au point de vue du « parallélisme. » Les fautes y sont nombreuses.

Digitized by Google

Mais ces deux petites phrases n'ont d'abord pas le même rythme ; de plus, la seconde ne rime pas avec le vers correspondant, car *grátiá* et *natúra* n'ont jamais été homophones. La première n'est pas moins défectueuse, puisqu'elle forme toute une demi-strophe féminine : *præmatúra*, *figúra*, *infecúnda*, *profúnda*. Devons-nous donc admettre cette pièce comme authentique ? Devons-nous supposer qu'elle est un des premiers essais d'Adam ? Je ne puis que soulever la question (1). Remarquons encore que la strophe 13 : *Martyr Dei*, etc. ne se rencontre jamais ailleurs, et qu'elle contient deux vers sans rime :

Simus nec idon*ei*

et

De tua clement*ia*,

Il faut, croyons-nous, n'accepter aussi qu'avec beaucoup de réserve un morceau qui a cependant les caractères d'une Prose d'Adam, du moins jusqu'à sa dernière strophe (2), je veux dire la Prose de l'Assomption : *Gratulemur in hac die.* (II, 127). Cette strophe contient deux énormes fautes d'accent :

Ob mer*i*tum singulare, (78).
Qui nem*i*nem vis damnari. (82).

N'aurait elle pas été ajoutée après coup ? En tout cas, la pièce peut parfaitement se terminer après la strophe 12 qui est une prière à la Très-Sainte Vierge :

Te vocantes de profundo
Navigantes in hoc mundo
Nos ab hoste furibundo
Tua prece libera. (73-76).

1. On a écrit bien des erreurs sur les rapports de la musique et du rythme, e il y aurait beaucoup à dire sur les assertions de Mr Karl Bartsch à ce propos Sans doute le rythme et la musique ont souvent influé l'un sur l'autre. Mais lorsqu'on voit dans les graduels victorins la pièce

Sexta passus feria
Die Christus tertia
Resurrexit

se chanter identiquement comme la prose de la Dédicace :

Rex Salomon fecit templum
Quorum instar et exemplum
Christus et Ecclesia,

on sent que le dernier mot n'a pas été dit sur la question.

2. On pourrait cependant relever çà et là quelques rejets qu'Adam évite, et qui font mal dans une pièce destinée à être chantée : *angelorum*, vers 8 ; et surtout : *Sacramentum patefactum*
Est. (38).

Digitized by Google

La prose de Sainte Catherine : *Vox sonora nostri chori* (II, 321), n'est certainement pas de notre Adam. Elle fourmille d'expressions impropres, de remplissages, de banalités. Nous y lisons par exemple que la Sainte par son éloquence rend les docteurs *mutos et silentes* (41), et que pour l'en punir, je pense, on lui fait subir *famem et jejunia* (45). Mais elle fourmille également de fautes de rythme. Ainsi elle a deux vers qui ne riment pas :

Et reduxit in *contemptum*
Patris opes et *parentum*
Larga patrimonia. (28-30).

Quelle différence l'auteur a-t-il bien voulu mettre entre *patris opes* et *larga patrimonia parentum*, c'est ce que nous ne saurions dire. Mais ce n'est là qu'un détail infime. Quatorze vers manquent aux règles de la césure. Les voici :

Per quem dimicat imbellis. (4).
Per quem plebs Alexandrina. (7).
Doctos vinceret doctrina. (11).
Hæc ad gloriam parentum. (13).
Clara per progenitores. (16).
Florem teneri decoris. (19).
Vasis oleum includens (31).
Virgo sapiens et prudens. (32).
Sistitur imperatori. (37).
Carceris horrendi claustrum. (43).
Sustinet amore Dei. (47).
Torta superat tortorem. (49).
Superat imperatorem. (50).
Tandem capite punitur. (55).

Si j'ajoute qu'elle a une finale triple (st. 12) et qu'on a pris un soin méticuleux d'orner chaque demi-strophe de la fameuse rime en *a*, n'est-on pas en droit de s'étonner de voir figurer cette platitude incorrecte dans toutes les éditions d'Adam qui ont été données jusqu'ici ?

Il en faut dire autant d'une autre pièce en l'honneur de la sainte Vierge : *Hodiernæ lux diei* (II, 373). Là encore nous retrouvons une faiblesse inouïe de style et d'idées ; les demi-strophes agrémentées de finales en *a* ; une énorme faute d'accent : *réginá* accentué sur la dernière et sur l'antépénultième :

Ávĕ régĭná cœlórŭm, (13).

et surtout cinq vers sans césure : celui que nous venons de citer et les quatre suivants :

Digitized by Google

Semper virginis Mariæ, (5).
Fusum Gedeonis vellus, (23).
Tu caliginosæ menti, (26).
Ne nos involvat procella, (29).

Pour une prose de trente vers, c'est suffisant.

Je rejetterais également, sans scrupule, la Prose publiée par M. Gautier (II, 382) : *Ave mundi spes Maria.* On y trouve une faute d'accent, *sérvĭtŭs* :

Pér qŭam *sérvĭtŭs* fĭnítŭr (36).

et trois fautes de césure, le vers qui précède et les deux que voici :

Ave virginum lucerna (19).
Mundans a peccati fæce (46).

De plus la strophe 5, (deux vers de onze pieds), et la strophe 9, (quatre vers féminins), ne se trouvent jamais dans Adam.

La Prose des apôtres : *Cor angustum dilatemus* (II, 389) contient deux strophes (11 et 12) qu'on ne retrouve pas ailleurs ; chacune d'elles se compose de six vers de 8 syllabes à finales masculines :

a a b c c b :
Non secutus fortuitum
Sed sortis regens exitum
Mathiam Deus eligit ;
Barnabæ felix meritum,
Quo collega per spiritum
Paulus salvandos colligit (67-72).

C'est un cas unique. De plus, on y trouve deux rimes qu'on ne peut admettre : *Simónĕ* et *dæmoné* :

Judas accito Si*mone* (63).
Curant delusos dæ*mone* (66).

Est-ce assez pour en suspecter l'authenticité ? *Videant periti.*

Par contre, il n'y a aucun doute sur la Prose des Évangélistes : *Jocundare plebs fidelis* (II, 425) : elle doit disparaître des œuvres d'Adam. Nous y trouvons en effet une faute de rime :

Quisque sua form*ula* (52),

a pour vers correspondant :

Et ascendit aqu*ila*. (56).

Digitized by Google

Or, nous l'avons dit, pour notre poète la rime d'un vers masculin se compose de l'atone et de l'accentuée, comme elle se compose de l'accentuée et de l'atone dans les vers féminins. — La pièce contient en outre une grossière faute d'accent : *déscĕndít* :

Sícŭt déscĕndít ăb éŏ (28).

Mais surtout elle renferme neuf vers sans césure :

Recolens Ezechielis (3),
Dicens in apocalypsi (6),
Cum spiritibus beatis (10),
Quatuor diversitatis (11),
Formas Evangelistarum (18),
Sicut descendit ab eo (28),
Notat sed materialis (43),
Quatuor describunt isti (49),

et

Vitulus sacrificatur (54).

C'est avec un véritable plaisir que j'arrive scientifiquement à supprimer des œuvres d'un poète comme Adam des Proses qui m'avaient depuis longtemps paru, à première vue, indignes de son génie. Et lors même que nos études de rythmique n'auraient produit que ce résultat, nous serions loin de regretter le temps et le travail qu'elles nous ont coûté.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIE RYTHMIQUE DU MOYEN-AGE.

ESSAI PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES ŒUVRES POÉTIQUES

D'ADAM DE SAINT-VICTOR

PAR

EUGÈNE MISSET.

II.

BODLEIAN LIBRARY
14 MAY 83
OXFORD.

PARIS
H. CHAMPION, 15, QUAI MALAQUAIS
1882.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV. — SYMBOLISME DES PROSES D'ADAM (1).

I. — LE CHRIST ET LA VIERGE.

LE symbolisme d'Adam, qui pourra peut-être surprendre plus d'un lecteur, diffère essentiellement néanmoins de ces accumulations d'images heurtées, de ces jeux de mots enfantins et de ces devinettes savantes où s'est trop souvent complu le mauvais goût et l'imagination bizarre de certains auteurs de séquences. Ce n'est pas Adam qui nous déclare que « les cieux », c'est-à-dire les apôtres, à l'exemple « du soleil », c'est-à-dire du Christ, triomphent par « leur coucher », c'est-à-dire par leur mort, et affirment ainsi « le lever du soleil », c'est-à-dire la venue du Sauveur :

Cœli solem imitantes
In occasu triumphantes
Ortum solis asserunt ;

ce n'est pas lui qui, pour achever de rendre incompréhensibles ces excentriques métaphores, termine par un trait d'esprit qui est la perfection du genre : « Les cieux entrent aux cieux », c'est-à-dire : les Apôtres entrent dans l'éternité :

Cœli cœlos penetrant (2).

1. Le jour même où parut mon article sur la Rythmique d'Adam, M. Léon Gautier m'envoya très aimablement une épreuve de sa seconde édition. Je me réserve d'apprécier l'ouvrage ailleurs, et d'en dire tout le bien que j'en pense. Ici je me permettrai seulement de corriger, le cas échéant, le texte de la première édition par celui de la seconde, en indiquant soigneusement que la correction est due au savant professeur. Afin d'ailleurs de conserver de l'unité dans mon travail, je continuerai, comme par le passé, à renvoyer le lecteur à la première édition.

2. L. Gautier, *Œuvres d'Adam*, T. II, p. 401. La pièce est apocryphe.

Digitized by Google

Sans doute, il joue quelquefois sur le nom des saints : Notre-Seigneur n'a-t-il pas joué sur le nom de Pierre ? Mais il le fait avec tact, et ne nous dit pas que saint « Léonard » est un « nard » (1), que saint « Maurice » au jour de l'éternité n'est pas un « Maure », et que son compagnon, saint « Candide » au « noir » visage est « blanc » devant Dieu :

In hac se *Mauritius*
Maurum diffitetur,
In hac *niger Candidus*
Candidus habetur (2).

Il ne découvre pas que S. « Corbinien » a deux cœurs, *cor binum*, l'un pour aimer Dieu, l'autre pour aimer le prochain :

En præsagium divinum
Quasi *cor* haberes *binum*
Tuo dedit nomini ;
Non fictæ duplicitatis,
Binæ vero caritatis,
Proximi et Domini (3).

Sa poésie est plus sérieuse. Comme cette épouse de Jacob dont le poète florentin a fait l'image de la vie active, elle se promène en chantant dans le vaste champ du symbolisme, elle y cueille des fleurs que ses mains tressent en guirlandes, mais elle les choisit le plus souvent avec goût et s'en pare habilement pour faire ressortir sa beauté :

Giovane e bella in sogno mi parea
Donna vedere audar per una landa
Cogliendo fiori (4).

Nous allons rechercher sous quelles images s'est montrée à notre Adam la grande œuvre de la Rédemption : — le Christ et sa mère qui l'ont commencée ; — l'Esprit Saint et l'Église qui l'achèvent. La clef de saint Méliton, cette publication magistrale du cardinal Pitra (5), sera notre meilleur guide. Sans doute, nous mettrons à profit les excellentes notes, pleines de foi et d'intelligence chrétienne, dont M. Félix Clément et M. Léon Gautier ont enrichi leurs éditions. Mais

1. . . . . Beatum Leonardum,
Libertatis almæ nardum.
(*Mone*, III, 1035, 4-5.)

2. *Mone*, III, 739, 17-20. Toute la pièce est pleine de jeux de mots de cette force ; cf. Ubi Exsuperius
Nunquam superetur, etc.

3. *Mone*, T. III, n° 876 (49-55).

4. *Purg.*, XXVII (97-99). — 5. *Spicilegium Solesmense*, T. II et III.

Digitized by Google

nous chercherons surtout à donner au symbolisme d'Adam un commentaire scientifique, et, si j'ose ainsi parler, style moyen âge. Nos yeux aujourd'hui contemplent avec curiosité et quelquefois avec admiration la roideur naïve, la mystique beauté des vieilles peintures d'une autre époque. Il faut que notre intelligence, elle aussi, se reporte en arrière, et qu'elle s'habitue à goûter le symbolisme du XIIe et du XIIIe siècle, en le dégageant des enjolivements et des replâtrages sous lesquels il a trop longtemps disparu.

Spiritalis intellectus
Litterali fronde tectus
Prodeat in publicum ! (Adam, I, 124.)

I.

C'EST le Christ surtout, la cause première et la dernière raison des choses, ou, pour parler le langage du symbolisme, l'alpha et l'oméga, que l'on a toujours cherché à saisir derrière les réalités créées (1). Déjà, vers le siècle de Charlemagne, Notker Balbulus, ou l'auteur quel qu'il soit de l'*Alma chorus domini*, exprimait en hexamètres assez rudes les noms que ses contemporains donnaient au Fils du Très-Haut, à celui dont personne ne peut raconter dignement la génération :

Messias, soter, emmanuel, sabaoth adonai,
Est, unigenitus, via, vita, manus, homoousion,
Principium, primogenitus, sapientia, virtus,
Alfa, caput finisque simul vocitatus adest ω,
Fons et origo boni, paraclitus ac mediator,
Agnus, ovis, vitulus, serpens, aries, leo, vermis,
Os, verbum, splendor, sol, gloria, lux et imago,
Panis, flos, vitis, mons, janua, petra, lapisque,
Angelus et sponsus, pastorque, propheta, sacerdos,
Athanatos, kyrios, theos, pantocrator, IESUS (2).

Voilà, si j'ose ainsi parler, la matière à laquelle Adam devra donner la forme, les ossements desséchés et blanchis que son souffle devra tirer de la poussière et ramener à la vie.

— La première créature qui sortit du néant à l'appel de Dieu fut la lumière. N'est-elle pas l'image du Christ, *primogenitus omnis creaturæ*, « cette lumière véritable qui éclaire

1. Invisibilia enim ipsius, per ea quæ facta sunt, intellectu conspiciuntur.
2. *Kehrein*, n° 140. Ce tropaire que tous les éditeurs publient sous le titre : DE SANCTA TRINITATE (cf. *Mone*, I, n° 3, et *Daniel*, I, 273), ne contient en réalité que les noms du Christ. Il débute par Messias et se termine par Jesus. Un seul

Digitized by Google

tout homme venant en ce monde », et qui s'est tout à coup montrée radieuse « aux yeux d'un peuple assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ? » *Lux*, dit la *Clef de saint Méliton, Christus : « Ego sum lux mundi. »* Et les *Distinctions monastiques*, commentant ce texte, ajoutent : « La lumière véritable et primordiale, la source de toute lumière est la sainte Trinité, seul Dieu, béni dans tous les siècles ; car ainsi que l'a dit saint Jean dans son épître canonique : « Dieu est la lumière et il n'y a pas de ténèbres en lui... » Le Père est lumière, le Fils est lumière, le Saint-Esprit est lumière, et les trois sont une lumière unique. *Lux igitur Christus, de qua Joannes : « Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (1). » Voilà pourquoi Adam, nous parlant de la Transfiguration du Christ, nous dit :

Hic est Christus, rex cunctorum,
Mundi salus, *lux* sanctorum,
Lux illustrans omnia. (II, p. 108.)

Et ailleurs :

Hic est enim, ipso teste,
Verum lumen et cœleste. (II, p. 353.)

Voilà pourquoi, lorsque saint André conduit saint Pierre à Notre-Seigneur, nous lisons :

Hic ad *lucem* (2) Petrum duxit
Cui primum *lux illuxit*
Johannis indicio. (I, p. 192.)

— C'est à cette idée qu'il faut rattacher le gracieux symbole auquel Adam fait allusion dans la Prose de la Purification. Le cierge que l'on porte en ce jour représente le Fils de Dieu fait homme. Le Verbe divin est figuré par la flamme, et sa chair immaculée par la cire :

Verbum Patris *lux est vera*,
Virginalis caro *cera*,
Christus splendens *cereus* ; (I, p. 332.)

Et de même que le vieillard Siméon prit jadis dans ses bras celui qui devait être la lumière des nations : *lumen ad*

symbole paraît se rapporter plus directement à l'Esprit-Saint : *paraclitus* ; mais Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *lalium paraclitum dabo vobis ?* — Mone a écrit en grec les mots gre-is et donné un dernier vers qu'il est impossible de scander. J'ai suivi le texte de Kehrein, en supprimant la virgule entre *Sabaoth* et *Adonai*.

1. *Spici. Solesm.*, II, p. 102.

2. Correction de M. L. Gautier. La première édition au lieu de *lucem* portait *fidem*.

Digitized by Google

revelationem gentium, — de même le fidèle porte en main l'image du Sauveur :

Christum tenens per amorem,
Bene juxta festi morem
Gestat *lumen cereum*,
Sicut senex verbum Patris
Votis strinxit pignus matris
Brachiis corporeum. (I, p. 332.)

— Mais dans le ciel de l'Église, le Christ n'est pas une lumière quelconque, il est la lumière des lumières, il est le soleil. C'est de lui que Malachie avait écrit : *Timentibus Deum orietur sol justitiæ* (1), (IV, 2). Adam n'eut garde d'oublier ce symbolisme. Il en résulta les strophes suivantes :

Christus ergo, Deus fortis,
Vitæ dator, victor mortis,
Verus sol justitiæ,
Quam assumpsit carnem de Virgine
Transformatus in Thabor culmine
Glorificat hodie.
. . . . . .
Sicut fulget *sol* pleni (2) luminis
Fulsit Dei vultus et hominis,
Teste Evangelio. (II, p. 106.)

C'est ce soleil qui éclaire les Apôtres. Comme de hautes montagnes ils en reçoivent les premiers rayons :

Ipsi montes appellantur,
Ipsi prius illustrantur
Veri solis lumine. (II, p. 40.)

C'est ce soleil qui aveugle saint Paul sur le chemin de Damas :

Quem in via Christus stravit,
Increpatum excœcavit
Lucis suæ radio. (I, p. 329.)

C'est lui enfin à la lumière duquel l'œil de l'homme peut voir Dieu, « cette lumière incréée qui ne repose qu'en elle-même, et qui, comprise à la fois et se comprenant, s'aime et se sourit (3) » :

Sic exutus carnis molem
Paulus videt *verum solem*
Patris unigenitum.
Lumen videt *in lumine*,
Cujus vitamus numine
Gehennalem gemitum. (II, p. 73.)

1. Cf. *Spicil. Solesm.*, t. II, 60,61 ; et en particulier les curieuses analogies que signale Pierre de Capoue. Elles sont très intéressantes.
2. L. G., 2e édition. La première donne *plenus*. — On peut encore rapprocher II, 353, etc.
3. O luce eterna, che sola in te sidi,
Sola t'intendi, e, da te intelletta
Ed intendente, te ami ed arridi ! (*Par.*, XXXIII, 124-126.)

Digitized by Google

— Si nous quittons le ciel pour descendre sur la terre, là surtout nous trouverons des images du Christ. Et d'abord, pour commencer par le règne minéral, nous lisons dans le psaume 117, verset 22, que la pierre de rebut deviendra la pierre de coin : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.* Le Christ, dans l'Évangile, s'applique à lui-même ce passage de David, et, afin que la méprise soit impossible, il ajoute : *Omnis qui ceciderit super illum lapidem conquassabitur, super quem autem ceciderit, comminuet illum* (Saint Luc, 20, 18). Adam revient sur ce symbole à plusieurs reprises, et traduit l'Écriture avec une fidélité qui n'exclut en aucune façon le lyrisme :

Reprobatus et abjectus
Lapis iste nunc electus
In trophæum stat erectus
  Et in caput anguli.

Culpam delens, non naturam,
Novam creat creaturam,
Tenens in se ligaturam
  Utriusque populi. (I, p. 56.)

Ces deux peuples que le Christ réunit, ce sont les Juifs et les Gentils, la Synagogue et l'Église. Ils avaient été figurés, lors de la construction du temple de Salomon, par les Tyriens qui fournissaient les bois et par les Hébreux qui les mettaient en œuvre :

Jam ex gente Judæisque,
Sicut templum ab utrisque
  Conditur Ecclesia :
Christe, qui hanc et hos unis,
Lapis huic et his communis,
  Tibi laus et gloria (1). (I, p. 171.)

Mais il n'y a pas que la pierre angulaire qui soit l'image de Jésus-Christ. Dans le songe de Nabuchodonosor, une petite pierre se détache de la montagne, sans le secours d'aucune main humaine, elle vient frapper la statue à la tête d'or et aux pieds d'argile, et elle la renverse. Que représente cette pierre, nous dit Adam, sinon Jésus :

Quid de monte *lapis* cæsus
Sine manu, nisi Jesus

1. On pourrait encore citer sur ce symbolisme cette demi-strophe de l'une des proses de la Pentecôte :

Se duobus interjecit
Sicque duos unum fecit
Lapis caput anguli. (I, 108.)

Digitized by Google

Qui de regum linea,
Sine carnis opere
De carne puerperæ
Processit virginea? (I, p. 19.)

Cette strophe n'est que la traduction heureuse d'un passage de *Saint Méliton : Mons, populus Judæorum. — De quo in Daniele : « Abscissus est lapis sine manibus, » absque virili semine conceptus, et fide sua « replevit universum orbem terrarum* (1). »

L'*Alma chorus domini* emploie concurremment pour désigner le Christ le mot *petra* à côté du mot *lapis* (2). La pierre du désert, le rocher que Moïse avait dû frapper deux fois signifiait, nous dit Pierre de Riga d'après saint Paul, le Sauveur que les Juifs frappèrent à deux reprises, avec le roseau sur la tête : son sang ne jaillit pas ; avec la lance au côté : il en sortit de l'eau et du sang :

Christum *petra* notat : duplex est ictus, arundo
Primo caput tangens, post latus hasta forans.
Christum tangente non exit arundine sanguis ;
Cuspide pungente, sanguis et unda fluit (3).

Adam d'ailleurs fait allusion à ce symbole lorsqu'il écrit que grâce au bois de la croix, l'eau jaillit du rocher, comme autrefois sous la verge de Moïse :

Per hanc *silex* aquas jecit
Moysis officio. (I, 349.)

Les mystiques du moyen âge furent ainsi amenés à rapporter également à Notre-Seigneur un verset du Deutéronome où il est dit que Dieu fit goûter à son peuple « le miel de la pierre et l'huile du rocher » : *ut sugeret mel de petra, oleumque de saxo durissimo* (4). Et comme il fallait que chaque terme trouvât son application : la pierre tendre d'où coule le miel, ce fut le Christ avant ses souffrances, le Christ fait homme, s'attendrissant sur nos misères humaines, et nous offrant la douceur de ses enseignements : *eloquia tua, super mel ori meo* (*Ps.* CXVIII, 103). La pierre dure au contraire, ce fut le Christ ressuscité, impassible, ne pouvant plus mourir,

1. *Spicil. Solesm.*, II, p. 142; XV, 4. Pour plus de brièveté, je désignerai sous le nom de saint Méliton la « clef » publiée par dom Pitra.
2. *Lapis*, mons, *petra*, fons.
3. Cité dans le *Spicil. Solesm.*, II, 332. Le passage se rapporte plutôt à l'article *petra* qu'à l'article *lapis*.
4. *Deuter.*, XXVII, 13.

Digitized by Google

mais donnant à son Église naissante l'onction de l'Esprit-Saint. C'est ce que nous exprime Adam par ces beaux vers :

Christus misit quod promisit
Pignus sponsæ, quam revisit
Die quinquagesima ;
Post dulcorem melleum
Petra fudit oleum,
Petra jam firmissima. (I, p. 107.)

— Un symbole non moins fréquent est emprunté au règne végétal. Nous lisons dans le Cantique des Cantiques (II, 1) : *Ego flos campi et lilium convallium.* Ce lys des vallées, c'est le Christ, et la terre où il croit, c'est le sein virginal de Marie:

Tu convallis humilis,
Terra non arabilis
Quæ Deum parturiit ;
Flos campi, convallium
Singulare lilium
Christus ex te prodiit. (II, p. 190.)

Mais Salomon n'est pas le seul qui ait comparé le fils de Dieu à une fleur. Isaïe avait dit en effet : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet* (XI, 1). Les *arbres de Jessé*, comme l'a si justement remarqué M. L. Gautier, se retrouvent on ne peut plus fréquemment dans les verrières,sur les murs, sur les portails de nos vieilles cathédrales. Ils ont pour commentaire naturel ces deux strophes du pieux Victorin :

Solitudo floreat
Et desertum gaudeat,
Virga Jesse floruit.
Radix virgam, virga *florem*
Virgo profert salvatorem
Sicut lex præcinuit.

Radix David typum gessit,
Virga matris quæ processit
Ex regali semine
Flos est puer nobis natus,
Jure flori comparatus
Præ mira dulcedine. (I, p. 19, 20.)

Il est impossible d'être à la fois plus poétique et plus précis. Adam d'ailleurs aime ce symbole, il le reprend sans cesse, il s'y complaît; il nous montre le ciel et la terre donnant avec amour à la tige de Jessé la rosée du matin et le suc des montagnes :

Cœli rorant, nubes pluunt (1),
Montes stillant, colles fluunt (2)
Radix Jesse germinat. (I, p. 33.)

1. Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum.
2. Stillabunt montes dulcedinem, et colles fluent lac et mel.

Digitized by Google

Il nous dépeint la beauté de cette fleur divine où l'Esprit-Saint a versé la plénitude de ses grâces :

Mira *floris* pulchritudo,
Quem commendat plenitudo
Septiformis gratiæ (1). (I, p. 34.)

Les saints, nous dit-il, en empruntant les termes mêmes de la Bible, « courent à l'odeur de ses parfums (2) » :

Protulisti, virga, *florem*
Cujus floris in odorem
Sancti currunt per amorem
Piis cum muneribus. (II, p. 341.)

Aussi avec quelle joie, avec quel pieux enthousiasme s'écrie-t-il :

Recreemur in hoc *flore*
Qui nos gustu, nos odore,
Nos invitat specie ! (3) (I, p. 34.)

— La fleur cependant qui passe du matin au soir est une image bien éphémère de Celui qui était hier, qui est aujourd'hui, et qui sera dans les siècles des siècles ! Elle nous représente sans doute le Christ à Bethléem, le plus beau des enfants des hommes ; mais le Christ est aussi l'homme des douleurs, qui de la plante des pieds au sommet de la tête n'est qu'une plaie, et qui devient l'opprobre et l'abjection du peuple. Lorsque la verge d'Aaron (4) déposée dans le tabernacle se fut en une nuit couverte de feuilles et de fleurs, les fleurs, nous dit le texte sacré, se fanèrent bientôt, et le fruit apparut : *turgentibus gemmis eruperunt flores qui foliis dilatatis, in amygdalas deformati sunt* (*Num.* XVIII, 8). Cette fleur qui penche la tête et qui meurt, et qui en mourant produit son fruit, n'est-elle pas le symbole du Christ sur la croix ?

Fueille, fleur et nois a porté
La verge seche ;
Aussi Marie Vierge *porte*
Le *fils Dieu* sans male teche (5).

1. Et requiescet super eum spiritus domini.— C'est la suite du texte d'Isaïe.
2. In odorem unguentorum tuorum currimus.
3. Cf. sur ce symbolisme de la tige et de la fleur I, p. 34, (19, 24). — II, p. 130 (55, 60). — II, p. 135 (25, 28), et passim. Saint Bernard dit dans un de ses sermons : « Virgo Dei genitrix virga est, flos filius ejus. Flos utique filius virginis, flos candidus et rubicundus, electus ex millibus, flos in quem prospicere desiderant angeli, flos ad cujus odorem reviviscunt mortui. » *Serm.* 2, 4.
4. Nous retrouverons ce symbole désignant la Vierge Marie. Pour l'instant, nous ne nous occupons que de Notre-Seigneur.
5. Je conserve à ces lignes la disposition qu'elles ont dans l'édition de M. Gautier (I, p. 44). Me sera t-il permis de regretter que cette vieille traduction mi-prosaïque mi-poétique n'ait pas été éditée avec tout le soin désirable ? Ainsi,

Digitized by Google

Voilà comment a été traduite en français du XVe siècle la strophe symbolique de notre Adam :

Frondem, florem, nucem sicca
Virga profert, et pudica
Virgo Dei filium. (I, p. 41.)

Mais comment les feuilles, les fleurs, les fruits représentent-ils Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Les feuilles, lisons-nous dans le livre des « *Distinctions monastiques* », signifient les paroles sages. C'est pourquoi le Psalmiste, entre autres louanges qu'il décerne à l'Homme par excellence, c'est-à-dire au Christ, affirme que ses feuilles ne tombent pas : *et folium ejus non defluet* (*Ps.* I, 3). Et le Christ lui-même a déclaré que le ciel et la terre pourraient passer, mais que ses paroles ne passeraient pas: *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt* (1). L'application que fait Adam est quelque peu différente ; il nous dit en effet :

Frondis, floris, nucis, roris
Pietati Salvatoris
Congruunt mysteria,

---

pour ne pas sortir du morceau qui nous occupe, le passage que je viens de citer contient trois fautes : *feuille* pour *fueille* ; [*a*] *porté* pour *porte*; *filz* [*de*] *Dieu* pour *filz Dieu*. Un peu de critique aurait permis de rétablir sur ses pieds la strophe précédente qui est boiteuse. Le latin porte :

Super tali genitura
Stupet usus et natura
Deficitque *ratio*. (I, p. 41, 23-25.)

La traduction française donne textuellement : *De si grant engendreure s'esbahist usage et raison n'i puet avenir*. M. G. a bien vu qu'il y avait là une faute. Il nous dit en note : « Le texte porte *raison* au lieu de *nature*, » et il édite :

De si grant engendréure
S'esbahit usage et [nature]
N'i puet avenir.

Le sens d'accord avec le Ms. exige au contraire que le mot *raison* soit conservé. J'éditerais donc :

De si grant engendréure
S'esbahit usage et [nature] :
Raison n'i puet avenir.

De même dans la dernière strophe de la pièce, Adam s'adressant au Christ avait écrit :

Splendor Patri coæterne,
Nos hinc transfer ad *paternæ*
Claritatis gaudia. (I, p. 42-43, 66-68.)

Le vieux traducteur avait rendu textuellement le passage : *Toi qui est splendour coéternelle au père, de ci bas nous transporte à la joie paternelle.* M. G. édite *éternelle.* — La traduction, aussi bien que le texte, aurait donc besoin d'une révision sérieuse.

1. *Matt.*, XXIV, 85. Cf. pour le passage cité *Spicil. Solesm.*, II, p. 393. *Distinctionum monasticar.*, Lib. II, *de foliis.*

Digitized by Google

Et pour expliquer le mot *frons*, il ajoute :

Frons est Christus protegendo. (I, p. 41.)

Il n'a qu'un mot pour la fleur, sur laquelle il s'est suffisamment étendu dans d'autres proses : *flos dulcore*. L'image qu'il veut expliquer est celle du fruit, celle de la noix qui nourrit : *nux pascendo*.

La noix, nous dit Alain, dans un passage cité par dom Pitra et reproduit par M. L. Gautier, est regardée habituellement comme le symbole du Christ. Elle se compose de trois parties, le brou, la coquille, l'amande, qui représentent le corps, l'âme et la divinité du Sauveur (1). Pour Adam, « *Jhesus est la noix ; la paine que sa char souffri en la croix* « *est l'escorche et les os sont l'escaille dure ; par le nouel est* » *entendue la divinité couverte de sa char et sa grant dou-* » *çour* (T. I, p. 44). »

Nux est Christus, cortex nucis
Circa carnem pœna crucis,
Testa corpus osseum.
Carne tecta deitas
Et Christi suavitas
Signatur per nucleum. (I, p. 42.)

Ce n'est pas tout, et nous sommes loin d'avoir épuisé tous les sens mystiques de ce symbole. La noix « *est unction, lumière et nourreture* : »

Contemplemur adhuc nucem,
Nam prolata nux in lucem
Lucis est mysterium.
Trinam gerens unionem,
Tria confert : unctionem,
Lumen et edulium. (I, p. 42.)

Or, le Christ est la lumière du monde : celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres. C'est de son nom qu'il a été dit : *Unguentum effusum nomen tuum*. N'a-t-il pas d'ailleurs proclamé lui-même que « son corps est véritablement une nourriture ? » Autant de rapprochements qui n'ont pas échappé au pieux Victorin :

Lux est cæcis, et unguentum
Christus ægris, et fomentum
Piis animalibus (2). (I, p. 42.)

— Mais la nourriture par excellence, c'est le pain, et le

1. Nux solet dici Christus, quia in Christo fuit corpus, quasi putamen, exterius, anima quasi testa, divinitas quasi nucleus. *Spicil. Solesm.*, II, 378. M. G. renvoie pour cette citation à la page 363 : c'est une erreur.

2. Animalia = justi, nous dit la *clef de saint Méliton* (III, p. 1).

Digitized by Google

Christ est le pain vivant descendu des cieux, le pain des anges servi sur la table de l'homme. L'image est trop connue pour que je m'y arrête longtemps (1). On ne me pardonnerait pas néanmoins d'oublier cette demi-strophe :

Panis vivus manducantis,
Sed credentis et amantis
Animam reficiens. (II, p. 353.)

— Arrivons à un autre symbole du Christ, également emprunté au règne végétal, au symbole de la vigne.

« *Ego sum vitis vera,* » dit Notre-Seigneur dans saint Jean (chapitre XV, verset 1) ; et un peu plus bas, s'adressant à ses apôtres, il ajoute : *Ego sum vitis, vos palmites* (XV, 5). C'est de cette double idée que s'empare Adam lorsque s'adressant au Christ il lui dit :

Vera vitis et fecunda,
Tu nos pasce, tu nos munda, (I, p. 91.)

et qu'il demande pour les branches de cette vigne mystique la grâce de rester unies au cep et d'en recevoir la vie :

Ut in Christo *vera vite*
Radicati, veræ vitæ
Capiamus gaudia. (I, p. 258.)

— De la vigne à la grappe, la transition était facile. L'épouse ne dit-elle pas dans le Cantique des Cantiques : *Botrus Cypri dilectus meus, in vineis Engaddi* (I, 14) ? Le Christ devint donc cette grappe énorme que les envoyés de Josué cueillirent dans la terre promise (2) et que deux hommes durent rapporter suspendue à une branche sur leurs épaules. *Christus est Botrus miræ magnitudinis, a duobus viris in vecte delatus ad filios Israel. Vere miræ magnitudinis, quia magnitudinis ejus non est finis* (3). Les deux porteurs, nous dit Pierre de Capoue, représentent deux peuples : les Juifs qui marchent en avant, les Gentils qui suivent ; et les uns et les autres, comme dans l'Évangile, crient Hosanna au fils de David : *Et qui præcedebant et qui sequebantur clamabant Hosanna !*

1. On lit T. I, p. 91 : *Vive panis, vivax unda.* C'est, je crois, la seule fois qu'Adam ait fait allusion à cette double image du Christ. — Pour le mot *fons*, il sera étudié avec les symboles relatifs à la sainte Vierge. — Les mots *hamus* et *armilla, ablactatus* (I, p. 89) seront expliqués quand je parlerai du démon.—Pour la parole : *Ego sum via, veritas et vita*, qui a fourni deux ou trois vers à notre poète (I, p. 91 ; I, p. 333 etc.), le développement est inutile : les vers d'Adam n'ont rien de personnel.

2. Pergentesque usque ad torrentem Botri, absciderunt palmitem cum uva sua, quam portaverunt in vecte duo viri.

3. Distinctionum monasticar. lib. I, de Botro; cf. *Spicileg. Solesm.*, II, 456.

Digitized by Google

Mais les Juifs qui ont le Christ derrière eux ne le voient pas. Ils accomplissent la prophétie d'Ézéchiel : *Verterunt ad me tergum et non faciem.* Les Gentils au contraire fixent les yeux sur lui, et répètent avec l'Évangéliste : « Nous avons entendu sa voix, et nous savons qu'il est le Sauveur du monde : *Ipsi enim audivimus et scimus quia ipse est Salvator mundi.* C'est cette grappe divine qui, foulée sous le pressoir de la croix, laissa couler le sang qui racheta le monde (1). — Voilà quelle poésie il faut entrevoir sous cette strophe d'Adam :

Jam de crucis sacro vecte
Botrus fluit in dilectæ
Penetral Ecclesiæ.
Jam, calcato torculari,
Musto gaudent debriari
Gentium primitiæ. (I, p. 55.)

— Mais il est temps de chercher quelles images le règne animal a fournies à notre grand auteur de Séquences pour représenter le Sauveur.

Le lion, lisons-nous dans l'*Hortus deliciarum* (2), est l'image du Christ :

Regem cœlestem signat rex iste ferarum,
Rex leo, rex Christus, rex moritura regens.

On connaît le passage de l'Apocalypse : *Vicit leo de tribu Juda* (V, 5). Le rapprochement est d'ailleurs des plus clairs, et l'on comprend sans peine ces vers d'Adam :

Leo fortis hodie
Dat signum potentiæ
Resurgendo. (I, p. 76.)

En est-il de même de la strophe suivante :

Sic de Juda *leo* fortis
Fractis portis diræ mortis
Die surgit tertia;
Rugiente voce patris
Ad supernæ sinum matris
Tot revexit spolia. (I, p. 90.)

Ici, on ne l'a pas assez remarqué, le symbolisme se modifie. Il ne s'appuie plus seulement sur le texte de l'Apocalypse cité plus haut, mais encore sur ce verset de la Genèse : *Judas catulus leonis, quis suscitabit eum* (XLIX, 9)? M. Félix Clément et M. Léon Gautier ont expliqué cette allusion difficile. Mais personne ne l'a fait avec plus de

1. *Spicil. Solesm.*, II, 456.—2. Liv. II, vers 5686-5687. cf. *Spicil. Solesm.*, III, p. 56.

Digitized by Google

précision que l'auteur des *Distinctions monastiques*. « Le lionceau, dit-il, reste trois jours après sa naissance privé de vie et de sentiment. Le troisième jour cependant, les rugissements de son père l'éveillent. Ainsi en fut-il du Christ. Il s'éveilla trois jours après sa mort quand son père lui cria du haut des cieux : *Exsurge, gloria mea, exsurge !* (1) » Cette idée empruntée aux « Physiologues » du Moyen Age n'avait alors rien de choquant. Nous la retrouvons dans une pièce d'Abailard sur la Résurrection :

Ut leonis catulus
Resurrexit dominus
Quem rugitus patrius
Die tertia
Suscitat vivificus,
Teste physica (2).

— Si le lion représente la force du Christ, l'agneau symbolise sa douceur :

Est princeps magnus tumidis leo, mitibus agnus.

L'agneau pascal, l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, est trop connu pour que nous nous y arrêtions longtemps. Citons seulement cette strophe du *Laudes crucis* :

O quam felix, quam præclara
Hæc salutis fuit ara (3)
Rubens *Agni* sanguine:
Agni sine macula
Qui mundavit sæcula
Ab antiquo crimine. (I, p. 348-349.)

— Moïse après avoir prescrit aux Juifs de manger l'agneau pascal ajoutait : *Juxta quem ritum tolletis et hædum.* Le chevreau devint donc un symbole du Christ, non plus du Christ innocent, disant à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? », mais du Christ ayant, comme autrefois Jacob, revêtu les vêtements d'Esaü et l'apparence de notre chair d'iniquité : *Similitudinem carnis peccati* (4). N'est-ce pas de lui en effet que les Pharisiens purent dire à Pilate : *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum ?* Il faut faire ce double rapprochement pour comprendre cette strophe que ni M. F. Clément ni M. L. Gautier n'ont suffisamment expliquée :

1. Ps. XLII. Voir le passage du *Spicil. Solesm.*, III, 54.
2. Félix Clément, *Carmina*, p. 422. Cf. également Léon Gautier, I, 78.79, où le sujet est traité tout au long. De même *Monographie des verrières de Bourges* par le P. Cahier. — 3. L. Gautier, 2e édition.— 4. *Spicil. Solesm.*, III, 34-35.

Digitized by Google

Quid *agnus* sine macula,
Quid *hædus* typi gesserit,
Nostra purgans piacula
Messias nobis aperit. (I, p. 64.)

— Mais l'image classique du Christ chargé de nos fautes est le bouc émissaire que le grand prêtre-chassait hors du camp après avoir mis sur lui les iniquités du peuple. Et cependant au moyen âge, les commentateurs de saint Méliton étaient portés à voir dans cette figure le symbole de Barabbas : *Hircus qui non occidebatur, sed emittebatur in desertum Barabbam significat, qui verus peccator existens, temporali vita injuste donatus, postea descendit in infernum* (1). Les *Distinctions monastiques* indiquent néanmoins le sens universellement adopté aujourd'hui, mais elles le font sous forme dubitative : « Si le bouc émissaire représente le Christ, le désert où il s'enfuit signifiera le ciel, à cause de la liberté dont jouit la céleste Jérusalem. » L'école de Saint-Victor se prononce résolument pour cette dernière explication. Dans ses *Allégories de l'Ancien Testament*, Hugues écrit en effet : *Hircus emissarius... Christum significat* (2), et Adam, voulant peindre la résurrection du Christ, nous dit dans une des proses de Pâques :

David arreptitius,
Hircus emissarius
Et passer effugiunt. (I, p. 90.)

— Ce passereau à qui Notre-Seigneur est aussi comparé demande une explication. Elle nous est fournie par Pierre de Capoue : « Le passereau céleste, écrit-il, (*ad litt.* XV, art. 7), c'est le Christ : *Sicut passer solitarius in domo*, ou selon une autre version (3) : *Solitarius in tecto.* Voilà, pourquoi dans le Lévitique, pour la purification du lépreux, on offrait deux passereaux vivants. L'un était immolé, son sang tombait goutte à goutte dans l'eau purificatrice ; l'autre était laché dans les champs. De même l'humanité du Christ fut immolée ; son sang rougit les eaux du baptême qui purifient le genre humain de la lèpre du péché. *Et reliqua ejus natura, scilicet divinitas, in passione libera dimissa fuit, quia non sen-*

1. *Spicil. Solesm.*, III, 32. — 2. Liv. III, ch. II : De iis quæ spiritualiter Dominum vel Christum significant. Migne, T. I, p. 657.

3. Les auteurs symboliques, on le voit, n'ont pas toujours suivi le texte de la Vulgate. Ainsi pour le passage cité, la *clef de saint Méliton* (*S. S.* III, 492) donne une troisième variante : *Sicut passer unicus in ædificio.* Un jour peut-être la critique tirera profit de ces divergences.

Digitized by Google

sit angustias passionis (1). » Les deux boucs et les deux passereaux ont donc la même signification, et c'est à dessein qu'Adam les a rapprochés dans sa poésie.

— Il a su rapprocher également deux autres symboles qui s'éclairent l'un l'autre : le serpent d'airain qui guérit les blessures faites par les serpents de feu (*Nomb.*, XXI), et la verge d'Aaron qui, changée en serpent, dévore ceux qu'avaient produits les magiciens de Pharaon (*Exod.*, VII). Ce second symbolisme est absent du livre de dom Pitra ; la strophe d'Adam pourrait prendre place au mot *Draco* (T. III, p. 90). Le premier symbolisme au contraire est longuement développé à la suite du texte de saint Jean : *Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis* (III, p. 38). C'est là que se lisent les vers de Pierre de Riga :

Æneus in ligno serpens est in cruce Christus :
Virus non habuit iste, nec ille dolum.
Hæc duo mente vide, vires serpentis et æris :
Quod sit homo Christus, quod Deus, inde nota.

On me permettra de préférer aux distiques faciles d'ailleurs du chanoine de Reims ces vers rythmiques du religieux de Saint-Victor :

Hic dracones Pharaonis
Draco vorat, a draconis
Immunis malitia.
Quos ignitus vulnerat,
Hos *serpentis* liberat
Ænei præsentia. (I, p. 90.)

— Jusqu'ici les créatures inanimées, les plantes, les animaux ont seuls servi à nous faire connaître le Rédempteur du monde et ses perfections infinies. L'homme doit avoir son tour ; et la Bible va nous montrer les Patriarches et les Prophètes esquissant à l'avance « Celui qui devait venir » et faire la gloire du peuple d'Israël. « *La Loy*, nous dit en effet Adam, *fut l'ombre des choses à venir, Jhésus est la fin des choses promises, il accomplit toutes choses* (2) : »

Lex est umbra futurorum,
Christus finis promissorum,
Qui consummat omnia. (I, p. 88,89.)

La première figure du Christ que nous offrent les pro-

1. *Spicil. Solesm.*, II, 493.
2. Vieille traduction française du XVe Siècle. Léon Gautier, I, p. 92.

Digitized by Google

ses du pieux Victorin est Isaac. Son nom signifie sourire ; le Christ est notre joie :

Puer *nostri forma risus*,
Pro quo vervex est occisus
Vitæ signat gaudium. (I, p. 89.)

C'est ce que nous dit Pierre de Capoue, à l'occasion de ce texte de la Genèse: *Cecidit Abraham in faciem suam et risit* (1). Le sourire d'Abraham valut à Isaac son nom, en prévision de l'Isaac véritable à la naissance duquel l'ange devait dire aux pasteurs: *Ecce annuntio vobis gaudium magnum* (2). Adam d'ailleurs avait dû lire les *Allégories* d'Hugues de Saint-Victor *sur l'Ancien Testament. Isaac*, nous disent-elles, *qui interpretatur risus, designat Christum qui est gaudium nostrum* (3). Quant au bélier immolé pour remplacer le fils d'Abraham, il signifiait d'après les *Distinctions monastiques* la chair du Christ mort en croix, tandis que la divinité restait impassible (4). Voici comment Hugues de Saint-Victor résume tout ce symbolisme : *Abraham igitur, Deus Pater ; Isaac, Christus ; mons, divina charitas ; duo juvenes, increduli Judæi et gentiles; asinus, stultitia incredulitatis utrorumque ; ara, ligna, vepres, exitium crucis ; Isaac, divinitas; aries, humanitas ; ignis, angustia passionis* (5). Adam est moins subtil.

— Les *Allégories de l'Ancien Testament* ont tout un chapitre, le quinzième du Livre II, qui est consacré à l'Histoire de Joseph. Dans cette figure, affirment-elles, Jacob est Dieu le Père, ses troupeaux sont les douze tribus d'Israël dont le roi-prophète devait dire : *Nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus* (Ps. XCIV). Joseph, c'est le Christ, le fils bien-aimé, en qui le Père se complaît, le fils par nature, tandis que les autres ne le sont que par adoption (6). La citerne sèche où le descendent ses frères et d'où il sort pour aller régner sur l'Égypte, c'est le sépulcre neuf dont le Prophète a chanté la gloire : *Illi posuerunt Joseph in puteum, isti Christum in sepulcrum. Joseph exivit de puteo, Christus resurrexit de sepulchro.* N'avons-nous pas un écho de l'enseignement du maître dans les vers du disciple :

Joseph exit de cisterna,
Christus redit ad superna
Post mortis supplicium ? (I, p. 89.)

1. XVII, 17. — 2. *Spicil. Solesm.*, III, 138. — 3. Migne, *Hugo de S^to Victore.* T. I, p. 648.— 4. *Spicil. Solesm.*, III, 25. — 5. Migne, T.I, p. 647. — 6. Id., p. 651.

Digitized by Google

— L'analogie devient surtout frappante dans la figure de Samson. *Samson*, nous dit Hugues, *significat Christum* (1), et la *Clef de Saint Méliton* nous en donne un premier motif, tiré du nom même de ce juge d'Israël : *Samson, sol eorum, vel solis fortitudo* (2). Ouvrons Adam, qu'y lisons-nous ?

Samson dictus *Sol eorum*,
Christus lux est electorum,
Quos illustrat gratia. (I, p 55.)

Hugues continue : *Samson leonem interfecit, et Christus diabolum occidit.* Adam met cette prose en vers :

Hosti qui nos circuit
Prædam Christus eruit :
Quod *Samson* præcinuit
Dum leonem lacerat. (I, p. 54.)

Samson, ajoute le maître, *duxit uxorem alienigenam et Christus gentilem Ecclesiam.* Le disciple répète :

In maxilla mille sternit (3)
Et de tribu sua spernit
Samson matrimonium. (I, p. 90.)

Samson, dit Hugues, *asportans* (4) *portas Gazæ, ascendit montis supercilium, et Christus fractis portis inferni ascendit in cœlum.* Ecoutons Adam :

Samson Gazæ seras pandit,
Et asportans portas scandit
Montis supercilium. (I, p. 90.)

Ici, nous n'avons pas seulement les idées, nous avons les mots, et la coïncidence est d'autant plus curieuse que les termes dont Hugues s'était servi ne sont pas ceux qu'emploie la Bible. Nous lisons en effet au chapitre XVI du livre des Juges : *Apprehendit ambas portæ fores cum postibus suis et sera, impositasque humeris suis portavit ad verticem montis* (vers. 3). Voici d'ailleurs un dernier rapprochement qui a bien aussi sa valeur. Hugues termine en disant : *Samson plures hostium prostravit moriens, quam ante fecerat vivus, et Christus plures moriendo quam vivendo.* C'est ce qu'exprime la demi-strophe d'Adam :

Quod in morte plures stravit,
Samson, Christum figuravit,
Cujus mors victoria. (I, p. 55.)

1. Migne, T. I, p. 688. (Ch. XVI, liv. IV). — 2. *Spic. Solesm.*, III, 305.
3. Ce vers a reçu en commentaire, dans l'édition de M. Gautier, ce distique de Pierre de Riga :

Armat se Samson maxilla, se cruce Christus :
Sternitur hinc hostis, vincitur inde Satan. (I, p. 98.)

4. Le texte de Migne donne *apportans* qui n'a pas de sens.

Digitized by Google

— La figure de David a été relativement peu employée par Adam. Lorsqu'il nous peint le Sauveur échappant aux Juifs par sa résurrection, il fait bien allusion au fils d'Isaïe échappant aux Philistins, mais il le fait en un vers :

David arreptitius. (I, p. 90.)

Dans une autre Prose paschale néanmoins, il le représente arrachant à la griffe du lion et à la gueule de l'ours les brebis de son père :

David fortis manibus
A leonis unguibus
Et ab ursi faucibus
Gregem patris liberat. (I, p. 55.)

L'épithète *fortis manibus* n'est que la traduction du mot David. La *Clef de Saint Méliton* nous dit en effet : *David Desiderabilis, sive Fortis manu, Christus* (1). Le lion et l'ours signifient le démon, et l'un des textes de l'Écriture qui ont donné lieu à cette interprétation est précisément celui du livre des Rois : *Veniebat leo et ursus et tollebat arietem de grege* (I, XVII, 34.) L'application est claire, et il est inutile d'insister.

— Salomon est employé une seule fois comme image du Christ : c'est à propos de la construction du temple. Le passage d'Adam est caractéristique. Il a été cité par Pierre de Capoue, et reproduit par dom Pitra dans le *Spicilegium de Solesmes.* « Dans la construction du temple, nous dit-il, Salomon représente le Christ, et le temple l'Église. C'est pourquoi *quidam, licet poetice, recte tamen et vere dixit :*

Rex *Salomon* fecit templum,
Cujus (2) instar et exemplum
Christus et Ecclesia. (I, p. 169.)

Puis continuant d'exposer ce symbolisme que nous expliquerons en son lieu, il ajoute :

Hujus hic est imperator
Fundamentum et fundator
Mediante gratia. (I, p. 169.)

Le fondement de l'Église, c'est encore le Christ, d'après le texte de saint Paul : *Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est* (3). On le voit, c'est avec un talent véritable qu'Adam rapproche les textes, et en tire

1. *Spicil. Solesm.*, III, 305. — 2. Au lieu de *cujus*, les textes donnent *quorum* qui est la vraie leçon. — 3. I Cor., III, 2.

Digitized by Google

des effets qui échappent complètement à ceux qui ne connaissent point à fond la Sainte Ecriture.

— Il nous reste encore à citer deux figures, celle de Jonas et celle d'Élisée. « De même, dit Notre-Seigneur en saint Mathieu (XII, 40), que Jonas passa trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » Adam interprète ainsi ce passage :

Cetus *Jonam* fugitivum
Veri Jonæ signativum
Post tres dies reddit vivum
De ventris angustia. (I, p. 90.)

— L'allusion à Élisée se trouve dans la même Prose que l'allusion à Jonas.

Irrisores *Elisæi*
Dum conscendit domum Dei
Zelum calvi sentiunt. (I, p. 89-90.)

Elle a besoin d'une explication qui va nous être fournie par Hugues de Saint-Victor. Le savant mystique, au livre VII de ses *Allégories*, ch. XXI, commente ce texte de l'Écriture (1) : *Ascendit Elisæus in Bethel. Cumque ascenderet per viam, pueri parvi egressi sunt de civitate, et illudebant ei dicentes : Ascende, calve, ascende, calve! Qui cum respexisset, vidit eos, et maledixit eis in nomine Domini. Egressi sunt duo ursi de saltu, et laceraverunt ex eis quadraginta duos pueros.* « Elisée, nous dit-il, signifie *le salut de Dieu.* C'est lui, c'est le Christ que les Juifs insultèrent sur la croix, au sommet du Calvaire. Et en l'insultant, ils agirent comme des sots et comme des enfants. Aussi, quand le Christ fut remonté à Bethel, à la *maison de Dieu*, en l'an quarante, il envoya deux ours, deux fils des nations, Vespasien et Titus, qui les firent périr dans un affreux carnage et répandirent leur sang à l'endroit même où ils avaient crucifié le Seigneur (2). » Ces deux ours figurant Vespasien et Titus ne laissent pas d'avoir pour nous quelque chose d'inattendu. C'est cependant aussi l'explication de Pierre de Capoue : *Titus et Vespasianus dicuntur ursi, propter ferocitatem* (3). Il n'y a pas lieu d'hésiter.

Telles sont les principales figures du Christ employées par Adam. Voyons maintenant celles de la Vierge Marie.

1. *Reg.*, Liv. II. — 2. Migne, T. I, p. 715. — 3. *Spicil. Solesm.*, II, p. 61

Digitized by Google

II.

MONE a reproduit d'après des manuscrits allemands une prose de la visitation où se trouvent indiqués les principaux symboles sous lesquels le moyen âge reconnaissait la Mère du Verbe. C'est l'*Ave Verbi Dei parens* (1). J'en transcris les strophes qui se rapportent à notre sujet :

Salve, Jesse stirpe orta,
Virgula fructifera ;
Salve, clausa templi porta,
Soli Deo pervia.

Plaude, vellus Gedeonis,
Rore madens pneumatis ;
Plaude, pellis Salomonis,
Pulchrior præ cæteris.

Vale, Jacob micans stella,
Et illustrans maria ;
Vale, consignata cella,
Rubus in vi flammea.

Euge, sole quod amicta
Solem gignis stellula ;
Euge, quæ sic præelecta,
Scala cœli fulgida.

Pange, aurora consurgens,
Luce novi sideris :
Pange, arca trina ferens
Charismata miseris.

Cette pièce évidemment postérieure — et de beaucoup — à notre Adam (2), n'en offre pas moins pour nous un réel intérêt. Elle résume en quelque sorte les pages qui vont suivre, comme l'*Alma chorus domini* résumait celles qui ont précédé.

Pour Adam, nous l'avons vu, le Christ est la lumière par essence, la splendeur éternelle du père :

Christus splendor Dei Patris. (II, p. 109.)

1. II, p. 123, n° 414.
2. Le cardinal Pitra, dans le troisième volume de son *Spicilegium*, a publié d'après le Ms. 3156 de la B. N. une poésie qu'il croit d'un contemporain d'Adam et où sont résumés les noms de la Vierge Marie : *De nominibus beatæ Mariæ Virginis* (p. 451). Elle contient seize strophes et sa longueur seule nous empêche de la citer ici. L'illustre cardinal nous pardonnera de lui signaler deux vers faux. Le dix-huitième a une syllabe de trop et doit se lire : *Calceata Deitas*, au lieu de *Divinitas*. Le soixante-quatrième a une syllabe de moins ; *tu* ou un mot semblable doit être restitué. Le vers 29 est le seul octosyllabique féminin qui manque de césure. Ne faudrait-il pas rétablir : *Scirpea hæc est fiscella ?*

Digitized by Google

La sainte Vierge sera donc une lumière créée, secondaire, et l'on pourra lui appliquer le mot de Notre-Seigneur sur Saint Jean-Baptiste : *Erat lucerna ardens et lucens* (1). C'est ce que nous trouvons dans une Prose de l'Assomption :

Ardens, lucens es *lucerna;*
Per te nobis *lux* superna
Suum fudit radium ;
Ardens igne caritatis,
Luce lucens castitatis,
Lucem summæ claritatis
Mundo gignens filium (2). (II, p. 130.)

Cette idée de voir dans la flamme l'image de la charité, et dans la lumière celle de la chasteté se retrouve dans la belle Prose : *Salve mater Salvatoris.* Adam nous dit en effet :

Lux eclipsim nesciens
Virginis est *castitas,*
Ardor indeficiens
Immortalis *caritas.* (II, p. 191-192.)

Mais le Christ n'est pas pour Adam une lumière quelconque : il est le soleil; la Vierge sera donc figurée par la lune. L'auteur des *Distinctions monastiques*, après avoir exposé sèchement les diverses significations mystiques du mot *lumière*, change tout à coup de ton et s'écrie : « Malheureux que je suis ! J'allais oublier ce qu'il me faut noter avant tout. Si les Apôtres sont la lumière du monde (3), ou plutôt puisqu'ils le sont, au témoignage de la Vérité même, que dirai-je de cette sainte et glorieuse Vierge et Mère de Dieu, Marie, d'où s'est levé pour nous le Soleil de Justice, le Christ notre Dieu ? *Unde bene ait vir quidam doctissimus in ejus laudibus :*

Sol *luna* lucidior
Et *luna* sideribus :
Sic Maria dignior
Creaturis omnibus (4).

Le cardinal Pitra reproduit ces quatre vers comme s'ils étaient de la prose. Ils appartiennent à notre Adam (II, p. 191). C'est lui « l'homme très docte » qui a fait à Marie l'application de cette phrase du Cantique des cantiques : *Pulchra ut luna, electa ut sol.* Combien je préfère ces petits vers, si souples, si légers, à la lourde poésie sur les propriétés de la lune que Thomas de Cantimpré développe tout au long, en les appliquant à la Très Sainte Vierge :

1. St Jean, 5, 35.— 2. J'ai mis en doute l'authenticité des deux dernières strophes de cette pièce. — 3. Allusion au texte de l'Évangile : *Vos estis lux mundi.*
4. *Spicil. Solesm.*, II, 103.

Digitized by Google

Humorum mater, solisque refrigerat æstum ;
Eclipsim patitur, Phœbo faciente recessum ;
Huic sol dat lumen ; tenebras de nocte relidit ;
Illustrat mundum, sol pristina quando revisit ;
Inter planetas magis hæc terris propiavit ;
Crescit, decrescit, candet, tempus mediavit (1).

— Mais le mot consacré pour désigner la Vierge est celui d'*étoile*. Balaam avait prédit qu'une étoile sortirait de Jacob (2), et encore aujourd'hui l'Église, pour bien préciser le sens de cette prophétie, nous fait chanter : *Orta est stella ex Jacob : virgo peperit Salvatorem.* Cette image est une de celles que l'on retrouve le plus fréquemment dans notre Adam :

Virga florem, *Stella Solem*,
Coæternam patri prolem
Virgo mater genuit. (II, p. 353.)

Et ailleurs :

Non amittit claritatem
Stella fundens radium,
Nec Maria castitatem
Pariendo filium. (I, p. 19.)

Une des belles Proses de l'Assomption est consacrée à développer le sens mystique du nom de Marie, étoile de la mer : *Stella maris.* Elle a mérité d'être citée avec éloges dans un sermon attribué à Hugues de Saint-Victor (3). On nous permettra de la reproduire à notre tour :

Ave, Virgo Singularis,
Mater nostri Salutaris
Quæ vocaris *Stella Maris*,
Stella non erratica.
Nos in hujus vitæ mari,
Non permitte naufragari,
Sed pro nobis salutari
Tuo semper supplica. (II, p. 134-135.)

Cette première strophe n'a pas été citée ; les deux suivantes l'ont été. *More nautarum*, lisons-nous, *fundamus preces ad beatam Mariam, et ad ejus filium. Multa sunt enim impedimenta nostra sicut egregius versificator testatus est, dicens* (4) :

Sævit mare, fremunt venti,
Fluctus surgunt turbulenti,
Navis currit, sed currenti
Tot occurrunt obvia ;

1. Liv. XVII, ch. 3. — 2. Orietur Stella ex Jacob. *Num.* XXIV, 17.
3. Sermon IV, in Nativitate Beatæ Mariæ. Cf. Léon Gautier, préface, p. LXVII, Les trois derniers vers cités sont apocryphes.
4. Migne, T. III, p. 310.

Digitized by Google

Hic sirenes voluptatis,
Draco, canes, cum piratis
Mortem pene desperatis
  Hæc intentant omnia.
Post abyssos, nunc ad cœlum
Furens unda fert phaselum ;
Nutat malus fluit velum,
  Nautæ cessat opera ;
Contabescit in his malis
Homo noster animalis :
Tu nos, mater spiritalis,
    Pereuntes libera. (II, p. 135.)

Quiconque lira ces strophes si bien frappées verra qu'Adam est un « versificateur peu ordinaire », *egregius versificator*. Rarement en effet l'idée banale de la mer du monde a eu la bonne fortune de revêtir cette poésie ; rarement un chrétien a trouvé des accents plus vrais pour invoquer, à l'exemple des apôtres, le Christ au fort de la tempête :

Jesu, sacri ventris fructus,
Nobis inter mundi fluctus
Sis dux, via et conductus
  Liber ad cœlestia;
Tene clavum, rege navem,
Tu procellam sedans gravem,
Portum nobis da suavem
  Pro tua clementia. (II, p. 137.)

Chacun des termes employés a sa signification symbolique. Les expliquer nous entraînerait trop loin; il nous faut revenir à notre sujet (1).

— Nous lisons dans une Prose qui peut être d'Adam, mais qui est absente du Graduel de Saint-Victor :

Hæc est *Virga* ferens florem,
Terra suum salvatorem
  Germinans fidelibus (2).

En parlant de l'application du mot *flos* à Notre-Seigneur, nous avons donné un grand nombre de passages où la Sainte Vierge est désignée par le mot *Virga*. Signalons encore la strophe suivante :

De te, *Virga*, progressurum
Florem mundo profuturum
  Isaïas cecinit,
Flore Christum præfigurans
Cujus virtus semper durans
  Nec cœpit nec desinit. (II, p. 130.)

1. Cf. encore sur ce symbole I, p. 333, vers 49, — II, p. 192, vers 63, — II, p. 351, vers 2, — et surtout, p. 27, vers 59-64.
2. Lux advenit veneranda.

Digitized by Google

C'est Marie en effet qui, fécondée par la rosée du ciel, a produit cette divine fleur qui réjouit le monde :

Tu perfusa cœli rore,
Castitatis salvo flore,
Novum florem, novo more
Protulisti sæculo. (II, p. 135.)

Et Adam s'étonnera que les Juifs ne veuillent pas croire qu'une vierge ait pu enfanter, quand la verge d'Aaron a pu se couvrir de fleurs :

Cur, quod virgo peperit
Est Judæis scandalum,
Cum *virga* produxerit
Sicca sic amygdalum ? (I, p. 41-42.)

D'ailleurs, ne lit-on pas dans le Cantique des cantiques : *Ut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias?* (1) La Sainte Vierge est donc, elle aussi, une fleur de pureté, le lys qui croit au milieu des épines, et qui lui-même est sans épines :

Salve, Verbi sacra parens,
Flos de spina, spina carens,
Flos spineti gloria !
Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati,
Sed tu spinæ nescia. (II, p. 190.)

Pierre le Chantre a recherché pourquoi la vierge Marie avait été comparée au lys. Il en a donné plusieurs raisons. « Le lys, dit-il, est d'une blancheur éclatante, il répand une agréable odeur, il guérit les blessures, il naît dans une terre inculte ; toutes ces propriétés conviennent à Marie : *Lilium namque prætendit candorem, spirat sive spargit odorem, vulneribus medetur, et de inculta terra nascitur, quæ omnia congruunt beatæ Mariæ*(2).» Adam nous dit avec plus de poésie et moins de recherche :

Nec pudorem læsit conceptio,
Nec virorem floris emissio ;
Concipiens
Et pariens
Comparatur *lilio.* (I, p. 27.)

Il revient d'ailleurs sur cette image dans une autre Prose, lorsqu'il écrit que celle qui a mis au jour la Vérité même a conservé le lys de sa chasteté :

Quæ conceptu Veritatis,
Incorruptæ castitatis
Non amittit *lilium.* (II, 352.)

1. Ch. II, v. 2. —2. *Spicil.*, *Solesm.*, III, 406. Lire (p. 406-407) le développement de ces quatre idées.

Digitized by Google

Les textes d'Adam s'éclairent l'un l'autre et leur rapprochement est encore le meilleur commentaire qu'ils puissent recevoir. C'est celui que précisément on a oublié de leur donner.

— Le lys n'est pas la seule fleur qui rappelle la vierge Marie; il ne symbolise que sa pureté : elle avait toutes les vertus. Le myrte, la rose, le nard ont été employés dans les écrits des Pères comme des images terrestres de ses perfections. Isaïe n'avait-il pas dit qu'aux lieux « où croissait l'ortie, le myrte croîtrait à son tour : *Pro urtica crescit myrtus* (1) ? La reine des Martyrs n'avait-elle pas été comparée aux plantations de roses de Jéricho ? (2). N'est-ce pas d'elle qu'on lit dans l'Écriture : *Nardus mea dedit odorem suavitatis ?* Adam nomme la Mère de Dieu :

Myrtus temperantiæ,
Rosa patientiæ,
Nardus odorifera (3). (II, p. 190.)

— Après les fleurs viennent les arbres. Le Christ est la grappe d'où sort le vin qui réjouit le cœur de l'homme : la Vierge doit donc être la vigne. Le Christ est le fruit divin d'où s'épanche l'huile de la miséricorde : la Vierge doit donc être l'olivier, non pas l'olivier sauvage, *oleaster*, qui est stérile et représente le pécheur, mais l'olivier franc qui n'a pas besoin d'être greffé pour être fécond :

Radix sancta, radix viva,
Flos, et *vitis* et *oliva*,
Quam nulla vis insitiva
Juvit ut fructificet. (II, p. 136.)

Vitis, lisons-nous dans les *Distinctions monastiques* (4), *est gloriosa Dei genitrix, integerrima virgo Maria ; ipsa enim nobis uvam genuit, cujus sanguinem bibimus meracissimum.* Un auteur anonyme, commentant la parole de Notre-Seigneur aux noces de Cana : « *Quid mihi et tibi est, mulier,* Que m'importe, que vous importe, ô femme, qu'ils n'aient plus de vin ? », met dans la bouche de la Vierge cette miséricordieuse réponse : « Cela m'importe, ô mon fils, et vous importe à vous-même. N'avez-vous pas dit : Je suis la vraie

1. Ch. XV, vers 13. — 2. Quasi plantatio rosæ in Jericho (*Eccl.* XXIV). — 3. Hugues et Adam de St-Victor ont souvent été confondus par les auteurs du moyen âge. Ainsi l'auteur des *Distinctions monastiques*, (*Spicil. Solesm.*, II, 416) attribue à Hugues cette demi-strophe d'Adam. — 4. *Spicil. Solesm.*, II, 453.

Digitized by Google

vigne? Et n'est-ce pas de moi qu'il est écrit : *Ego quasi vitis fructificavi* (1)? »

L'olivier n'est donné nulle part comme symbole de Marie dans la *Clef de saint Méliton*. Mais Hugues de Saint-Victor, après avoir cité le texte : *Quasi oliva speciosa in campis*, ajoute : L'olivier figure la miséricorde. *Fuit ergo beata Maria oliva per misericordiam* (2). Sans doute il n'est pas certain, loin de là, que les sermons attribués à Hugues soient authentiques, mais les rapprochements que nous pouvons faire entre les idées qu'ils renferment et celles de notre Adam n'en offrent pas moins un véritable intérêt.

— Nulle part (M. Gautier l'a remarqué), on ne trouve dans la *Clef de saint Méliton* le mot *fons* employé pour désigner la Sainte Vierge. Et cependant n'est-elle pas la fontaine scellée qui féconde le jardin fermé où croissent les semences de toutes les vertus ?

Hæc est ille *fons signatus*,
Hortus clausus, fecundatus
Virtutum seminibus.

Sans doute, Adam peut bien nous dire que le Christ est la source vive, et la Vierge la citerne où l'eau séjourne quelque temps :

Fontis vitæ, tu *cisterna* (3). (II, p. 130.)

Mais c'est à Marie qu'il s'adresse ; c'est elle qu'il prie d'adoucir les sécheresses de son âme :

Fons signate
Sanctitate,
Rivos funde,
Nos infunde ;
Fons hortorum
Internorum,
Riga mentes
Arescentes
Unda tui rivuli. (I, p. 334.)

— Le vieux traducteur français que nous avons déjà cité n'a pas compris le symbolisme d'une strophe que nous lisons dans la prose de la Nativité. La voici :

Tu cœlestis paradisus,
Libanusque non incisus
Vaporans dulcedinem. (II, p. 191.)

Il a vu dans le mot *Libanus* une allusion au mont Liban, et il a traduit :

1. *Anonymus Trecensis*, cité par dom Pitra, II, 454. — 2. Migne, III, p. 1028 (*Sermones*). — 3. Cf. également : *Vena* vivi fontis vitæ (I, 334).

Digitized by Google

Tu celestiel Paradis,
Le mont entier de qui jadis
Douchour est évaporée [1].

Cette montagne qui reste entière : *Libanus non incisus*, est ici d'un singulier effet. M. Félix Clément n'est pas tombé dans ce contre-sens ; mais ne serait-il pas tombé dans un autre ? Pour lui, « *Libanus* signifie l'arbre qui produit l'encens [2]. » Il appuie son explication sur ce texte de l'Ecclésiastique : *Quasi libanus non incisus, vaporavi habitationem meam* (XXIV, v. 21). Or, dans ce passage, est-ce bien d'un arbre qu'il est question ? Examinons le contexte. Que lisons-nous au verset précédent ? *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi; quasi myrrha electa, dedi suavitatem odoris.* — Et si nous prenons le verset même qui nous occupe, que nous dit-il ? *Et quasi storax, et galbanus, et ungula, et gutta, et quasi libanus non incisus, vaporavi habitationem meam, et quasi balsamum non mistum odor meus.* Sans doute le mot *storax*, le mot *galbanus* se prennent à la fois dans le sens du parfum de ce nom et de l'arbre qui le produit. Mais le mot *ungula* (en français l'*onyx*) désigne uniquement le parfum extrait de l'opercule d'un mollusque, l'*unguis odoratus*, qui était, paraît-il, assez fréquent dans la Mer Rouge. Les mots qui précèdent et les mots qui suivent doivent donc être pris également dans le sens de parfum. C'est d'ailleurs la signification du texte grec : « λιβάνου ἀτμίς ἐν σκηνῇ, *quasi thuris vapor in tabernaculo.* » On le voit, il n'est ici question ni d'un arbre ni d'une montagne. Adam compare donc la Vierge à l'encens le plus pur, à celui qui coule naturellement d'une écorce non incisée. Il avait dit plus haut, dans la même prose :

Cinnamomi calamum,
Myrrham, thus et balsamum,
Superas flagrantia (3) (II, p. 190.)

— Peut-être avons-nous eu tort de nous laisser détourner par cette digression des symboles de Marie empruntés au règne végétal. Il en est un plus populaire que tous les autres, c'est celui du buisson de Moïse, qui brûle et ne se consume pas. Nous lisons dans une superbe Prose du Graduel de Paris, qui peut être de notre Adam :

1. II, p. 194. — 2. *Carmina*, p. 505, note 2. — 3. Cf. les explications mystiques très subtiles de tous ces parfums d'après un sermon attribué à Hugues de Saint-Victor. L. Gautier, II, 197, 198.

Digitized by Google

Rubus quondam exardebat,
Et tunc ardor non urebat,
Nec virori nocuit;
Sic ardore spiritali,
Nec attactu conjugali
Virgo Deum genuit. (II, p. 203.)

La *Clef de saint Méliton* nous dit : *Rubus, Virgo Maria;* et elle s'appuie sur cette parole de Moïse : *Vadam, et videbo visionem hanc, quare non comburatur rubus.* Pierre de Riga, ce chanoine de Reims que nous avons souvent cité, a consacré à ce symbolisme des distiques assez poétiques reproduits par dom Pitra :

Forte gregem soceri Moyses dum pasceret, intrat
Desertum ; patet huic visio mira Dei.
Stat rubus, igne micans, ardore carens : stupet ignis
Viribus in dumo se caruisse suis.
Virgo parens *rubus* est : rubus e spinis trahit ortum ;
Hæc de Judæis, ut rosa, nata fuit.
Lucet et ignescit, sed non rubus igne calescit ;
Virgo parit, sed flos non periendo parit (1).

Adam revient à plusieurs reprises sur cette image :

Res est nova, res insignis
Quod in *rubo* rubet ignis,
Nec *rubum* attaminat. (I, p. 33.)

Et lui-même prend soin de l'expliquer avec sa précision ordinaire :

Super vellus ros descendens
Et in *rubo* flamma splendens
(Neutrum tamen læditur),
Fuit Christus carnem sumens,
In te tamen non consumens
Pudorem dum gignitur. (II, p. 129-130.)

— Ce n'est pas sans raison que nous trouvons ainsi réunis deux symboles qui s'éclairent l'un l'autre, celui du buisson ardent et celui de la toison de Gédéon. L'Église romaine les a rassemblés également dans les antiennes du jour de la Circoncision : *Sicut pluvia in vellus descendisti, ut salvum faceres genus humanum* précède immédiatement : *Rubum quem viderat Moyses incombustum couservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem.* Le sens allégorique de la toison qui se couvre de rosée tandis que le sol autour d'elle reste sec, nous a été clairement expliqué par Hugues de St-Victor (2) : « Les docteurs, dit-il, ont vu dans la toison une

1. *Spicil. Solesm.*, II, 371.
2. Allegoriæ in Vetus Testamentum, Lib. IV, ch. XI.

Digitized by Google

image de Marie, et dans la rosée une image de la grâce. *Vellus namque rore profusum est, quando beata Virgo Christum concepit.* C'est ce qu'Adam exprime dans un élan plein de lyrisme :

Quam subtile Dei consilium.
Quam sublime rei mysterium.
Virga florem,
Vellus rorem,
Virgo profert filium. I, p. 26.)

— Mais il est un troisième symbole que notre poète n'a pas séparé des deux précédents, c'est celui du trône de Salomon :

Te per *thronum Salomonis,*
Te per vellus Gedeonis
Præsignatam credimus,
Et per rubum incombustum,
Testamentum si vetustum
Mystice perpendimus. (II, p. 129.)

M. Léon Gautier a extrait des œuvres vraies ou supposées de Hugues de Saint-Victor, toute une doctrine mystique relative au trône de Salomon. Ceux qui désirent savoir jusqu'où peut aller la subtilité scholastique, et à quels infiniment petits elle est parfois descendue, apprendront là quelle est la signification des six degrés par lesquels on parvenait au trône du plus sage des rois. La méditation est le premier ; les bonnes paroles, le second ; la justice, le troisième ; le renoncement au monde, le quatrième ; la persévérance, le cinquième, etc. Les deux mains qui soutiennent le siège sont la vie active et la vie contemplative ; les deux lions qu'on y a représentés sont l'archange Gabriel et saint Jean ; l'un en effet a rugi : « Je vous salue, pleine de grâce, » et l'autre : « Au commencement était le Verbe. » *Et bene leones propter altissimæ vocis rugitum, quorum unus : Ave, gratiâ plena ; alter : In principio erat Verbum* (1). Ce sont là des choses qu'on ne discute pas. L'imagination humaine est une redoutable puissance ; Adam a trop de bon sens pour y céder à ce point. Il dit donc simplement :

Tu es *thronus Salomonis*
Cui nullus par in thronis
Arte vel materia:
Ebur candens castitatis,
Aurum fulvum caritatis
Præsignant mysteria. (II, p. 191.)

1. Ex Miscellaneorum lib. III, 44. Cf. L. Gautier, II, p. 132.

Digitized by Google

Réduit à ces proportions, le symbolisme est une beauté et une vérité.

— Il serait facile de relever d'autres images ; mais presque toutes sont indiquées d'un seul mot. C'est ainsi que la Vierge est le temple de Dieu, sans égal dans le passé, sans égal dans l'avenir :

Virgo parit Dei *templum*,
Nec exemplar, nec exemplum
Per tot habens sæcula. (I, p. 33.)

Elle est le vase de choix, le vase d'honneur que la Sagesse a taillé de ses propres mains :

Salve, Mater Salvatoris,
Vas electum, *vas* honoris,
Vas cœlestis gratiæ ;
Ab æterno *vas* provisum,
Vas insigne, *vas* excisum
Manu sapientiæ. (II, p. 189.)

Elle est la porte close dont parle Ezéchiel, par où Dieu seul a le droit de passer : *porta quia mater ; clausa quia virgo ; porta clausa, quia mater et virgo* (1).

Hæc est illa *porta clausa*
Quam latente Deus causâ
Clauserat hominibus. (II, p. 203.)

La pièce d'où cette demi-strophe est tirée n'est pas, je le sais, d'une authenticité incontestable. Mais en voici une autre où trois images poétiques sont réunies :

Porta clausa (2), *fons* hortorum,
Cella custos unguentorum,
Cella pigmentaria. (II, p. 190.)

— La chambre aux parfums est bien orientale. Quand le roi de Babylone envoie à Ézéchias des ambassadeurs chargés de livres et de présents, ce dernier plein de joie leur montre tous ses trésors : *Ostendit eis cellam aromatum et argenti et auri et odoramentorum et unguenti optimi* (3). C'est à ce passage d'Isaïe qu'il faut évidemment rapporter la comparaison de notre Adam. La Vierge est cette chambre aux par-

1. *Distinct. monast.*, liv. III, *de porta* ; cf. *Spicil. Solesm.*, III, 197.
2. Cf. également II, p. 130 :

O salutis nostræ *porta* !

et II, p. 351 :

Ave, Virgo singularis,
Porta vitæ, stella maris.

Cette dénomination est très fréquente dans nos hymnes d'église.
3. *Isaïe* XXXIV, 2.

Digitized by Google

fums où habite la Trinité tout entière, que Pierre de Corbeil appelait au treizième siècle *odor quo vivunt mortua* (1) :

Salve, Mater pietatis,
Et totius Trinitatis
Nobile *triclinium*;
Verbi tamen incarnati
Speciale majestati
Præparans hospitium. (II, p. 19.)

N'est-ce pas en effet du Christ et de ceux qui croient en lui que saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Aliis quidem odor mortis in mortem, aliis autem odor vitæ in vitam ?* (2).

Nous avons cherché à relier entre eux aussi délicatement que possible tous ces symboles empruntés à l'Écriture et aux Pères de l'Église. Mais il est bien difficile de grouper des noms gracieux, que le cœur invente, que les lèvres répètent, et dont l'à-propos fait souvent le plus grand prix. Telle fleur est charmante dans les blés, qui se fane dès qu'on l'a cueillie. Il faut, pour en jouir, aller l'y chercher soi-même (3).

E. MISSET.

1. Dans le *Trinitas*, publié par M. F. Clément.
2. II *ad Corint.*, II, 16. Cf. d'ailleurs Adam lui-même, II, 353 :

Flos et fructum et *odorem*
Toti mundo præbuit.

3. Le lecteur s'étonnera peut-être de ne trouver aucune des femmes de la Bible indiquée ici comme figure de la Vierge. Adam ne l'a pas fait. A deux reprises il a, non pas rapproché, mais opposé Ève et Marie. Voici les deux passages :

Eva luctum,
Vitæ fructum
Virgo *gaudens* edidit. (I, p. 40.)

et :

Eva mater per reatum
Stola vitæ spoliatum
Morti dedit hominem :
Culpa perit, mors recedit,
Datur salus, vita redit
Per Mariam Virginem. (II, p. 353.)

Ève est moins un symbole qu'une opposition.

Digitized by Google

IV. — SYMBOLISME DES PROSES D'ADAM.

II. — LE SAINT-ESPRIT ET L'ÉGLISE.

LES symboles du Christ et les symboles de la Vierge sont évidemment ceux qu'Adam a traités avec le plus de soin, avec le plus d'amour. Mais il n'a pas oublié que le Christ n'avait pas terminé son œuvre en quittant la terre, et qu'il a dû envoyer à ses Apôtres « un autre Paraclet. » Il s'est souvenu qu'à la mort de Marie, l'Église catholique avait pour ainsi dire pris sa place, afin de continuer, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, jusqu'à la consommation des siècles, le grand mystère de la Rédemption du monde. Sous quels symboles Adam nous a-t-il représenté l'Esprit-Saint? Quelles images sensibles a-t-il employées pour figurer l'Église ?

I.

TOUT le symbolisme qui se rapporte au Saint-Esprit se trouve renfermé dans les trois proses de la Pentecôte : *Lux jucunda, lux insignis* (I, 107) ; *Qui procedis ab utroque* (I, 115), et *Simplex in essentia* (I, 124). Il est à la fois très noble et très simple et ne prête pas à de grands développements. — L'Esprit-Saint est d'abord ce feu sacré que le Christ est venu apporter sur la terre et qu'il désire y voir toujours brûler. *Ignis*, lisons-nous dans saint Méliton (1), *Spiritus sanctus, charitas:* « *Ignem veni mittere in terram.* » (*Luc*, XII, 49.) C'est l'idée de notre Adam lorsqu'il nous dit :

Lux jucunda, lux insignis
Qua de throno missus *ignis*
In Christi discipulos. (I, 107.)

1. *Spicil. Solesm.*, II, 177.

Digitized by Google

Ce feu est pour lui la lumière des âmes, « cette chère et douce lumière qui chasse l'obscurité des ténèbres intérieures » :

Lumen carum (1), lumen clarum,
Internarum tenebrarum
Effugas caliginem. (I, 115.)

Quando venis,
Corda lenis;
Quando subis,
Atræ nubis
Effugit obscuritas. (I, 116.)

Il est cette flamme dévorante « qui embrase le cœur, qui consume les restes des passions et la rouille du péché » :

Sacer *ignis*,
Pectus ignis
Non comburis,
Sed a curis
Purgas quando visitas. (I, 116.)

Per te mundi sunt mundati.
Tu peccatum et peccati
Destruis rubiginem. (I, 115.)

On sent mieux ce qu'il y a de vrai dans cette poésie lorsqu'on la met en regard des très doctes subtilités de Thomas de Cantimpré, par exemple, appliquant au Saint-Esprit les huit propriétés du quatrième élément qu'il exprime dans ces deux vers : (*Spic. Sol.*, II, 180.)

Destruit, emollit, restringit consolidatque,
Clarificat, terret, accendit, lætificatque.

Ces huit verbes accolés l'un à l'autre ne sont là trop évidemment que pour remplir deux hexamètres. Pierre de Capoue, de son côté, ne reconnaît au feu que sept propriétés, pas une de plus, pas une de moins que les sept dons du Saint-Esprit. *Est ignis iste septiformis non immerito quia spiritus ipse qui ignis est septiformis est.* La subtilité d'ailleurs n'est pas moins grande que dans Thomas de Cantimpré : *Lucet*, poursuit-il, *per spiritum sapientiæ ; urit per spiritum intellectus ; decoquit per spiritum consilii ; roborat per spiritum fortitudinis ; purgat per spiritum scientiæ ; desiccat per spiritum pietatis ; calefacit per spiritum timoris Domini.* (*Spic.*, ibid.) On ne sait pas toujours assez de gré à un écrivain du moyen âge qui ne tombe pas dans cette recherche.

1. La vieille traduction française donne, dans l'édition de M. G. :
Luour *clere*, clere lumiere.
Carum appelle nécessairement *chere*.

Digitized by Google

— L'ardeur de l'Esprit-Saint est donc exprimée par le feu ; l'huile est l'image de sa pénétrante douceur : *Oleum, gratia Spiritus Sancti* (*Spic.*, II, 380). Déjà en parlant des symboles du Christ, nous avons dû expliquer cette strophe où Adam nous montre l'huile, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, jaillissant de la pierre dure, c'est-à-dire du Christ éprouvé par les souffrances :

Post dulcorem melleum
Petra fudit *oleum*
Petra jam firmissima. (I, 107.)

Avant la venue du Sauveur, cette huile divine avait été mesurée au monde avec parcimonie, et la synagogue, semblable à la veuve de Sarepta, l'avait vue bien souvent sur le point d'être épuisée ; la synagogue n'avait pas la foi, or :

Sine lignis fidei
Nec lecythus *olei*
Valet nec farinula. (1) (I, p. 350.)

Mais depuis que le bois de la croix a dominé le Calvaire, l'Église, pareille à la veuve du prophète, n'a plus assez de vases pour recueillir l'intarissable effusion divine :

Vasa paret vidua !
Dat liquorem Elisæus,
Nobis sacrum rorem Deus
Si corda sint congrua. (I, p. 108.)

— Cette nécessité de purifier nos cœurs, de les renouveler, nous est expliquée par la nature même de la liqueur céleste qu'ils doivent contenir. *Numquid mittunt vinum novum in utres veteres?* demande Notre Seigneur en S. Matthieu (IX, 17). Or, ce vin nouveau, nous dit la *Clef de saint Méliton*, c'est la grâce de l'Esprit-Saint. *De hoc vino spirituali*, ajoutent Pierre le Chantre et Garnier de Langres, *inebriabuntur in præsenti perfecti, sed non perfecte; sed in futuro inebriabuntur perfecte; unde : « Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ. » Et de hoc vino in Cantico amoris legitur: « Comedite, amici, et inebriamini, charissimi. » (Spicil. Solesm., II, 462.)* Pierre le Chantre précisant alors sa pensée, et serrant de plus près le texte évangélique : « Le vin vieux, dit-il, c'est la faute, le vin nouveau, c'est la grâce. Voilà pourquoi nous lisons dans

1. Cf. sur ce symbolisme Hugues de Saint-Victor : Mulier duo ligna collegit quando sancta Ecclesia fidem passionis recepit. Modicum farinæ significat imperfectionem cognitionis de divinis, et parum olei insufficientiam exprimit gratiæ. *(Alleg. in Vetus Testam.*, Liv. VII, ch. XI.*)* Cf. également : *Monographie des verrières de Bourges.*

Digitized by Google

l'Évangile : « *Nemo mittit vinum novum in utres veteres, sed in novos.* » Les vieilles outres désignent ici les pécheurs qui dans leurs actions imitent le vieil homme ; les outres neuves au contraire sont l'image des justes renouvelés par la grâce. C'est dans ces outres qu'il faut verser le vin nouveau, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, qui est vraiment un vin nouveau à cause des effets qu'il produit : (1) *Vinum siquidem novum fortiter inebriat, et hominem reddit eloquentem et sui immemorem : tales fuerunt apostoli, post adventum Spiritus Sancti. Non enim poterant continere verbum veritatis, juxta quod Petrus dicit in Actibus Apostolorum* : « *Nos non possumus non loqui quæ audivimus et vidimus* » (*Act., IV, 28*). *Et sui ipsorum obliti, contumeliis pro Christo se libenter objiciebant, juxta illud :* « *Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* » (*Act., V, 41.*) Ce sont évidemment ces idées qui se présentaient à l'esprit de notre Adam lorsqu'il écrivait :

Utres novi, non vetusti
Sunt capaces novi *musti.* (I, p. 108.)

Et alors, pensant peut-être aux divisions, aux scissions profondes qui existaient dans son abbaye (2), il ajoutait :

Non hoc *musto* vel liquore,
Non hoc sumus digni rore,
Si discordes moribus.
In obscuris vel divisis
Non potest hæc paraclisis
Habitare cordibus. (I, p. 108.)

1. Utres veteres sunt homines peccatores, veterem hominem cum actibus suis imitantes ; utres novi sunt homines per gratiam innovati. In tales igitur utres vinum ponendum est novum, scilicet Spiritus Sanctus, qui vinum novum dicitur ab effectu. (*Spicil. Solesm., II, 462.*)

2. Sur cette lutte intestine, voici ce que nous lisons en effet dans la préface de Mr G., p. LXXXVI : « En 1155, Achard avait succédé comme abbé à Gilduin, et cinq ans après, ce même Achard, nommé évêque d'Avranches, laissait l'abbaye à gouverner à Gruïsius que d'autres ont nommé Ervisius. C'est ce Gruïsius qui souleva dans son monastère de si vives discordes en voulant adoucir la rigueur de la règle. Il y eut deux camps sous ce cloître autrefois si paisible ; les partisans de l'abbé d'une part, et de l'autre ceux de Richard qui s'était mis à la tête d'une chrétienne et courageuse résistance. On sait l'issue de cette lutte où le pape Alexandre III dut intervenir à plusieurs reprises. Le camp de Richard triompha, la règle resta intacte, Gruïsius dut donner sa démission, et Guérin lui succéda (1172). » — N'est-il pas permis de rattacher précisément à ces discordes les nombreuses invitations à la paix, à la charité chrétienne, que nous retrouvons dans les proses du pieux Victorin ? Un monastère où la concorde a tant à souffrir n'était-il pas, pour ainsi dire, prédestiné à entendre chanter des strophes comme celles-ci :

Digitized by Google

Ailleurs encore, reprenant la même idée, et la dégageant des voiles du symbolisme, il nous dira que sans la douceur de l'Esprit-Saint tout effort humain est sans joie véritable :

Nisi *dulcor Spiritus*
Cor tangat medullitus,
Nihil vocis strepitus,
Nihil sapit penitus
Carnis exultatio. (II, p. 20.)

et, empruntant alors à la Bible ses poétiques expressions, il conclura :

Dulcor iste non sentitur
In scissuris mentium,
Nec in terra reperitur
Suave viventium. (II, id.)

Tel est cet Esprit divin, *amour du Père et du Fils* (I, p. 115) que le Christ envoie à son Église, à son épouse, cinquante jours après sa mort, « comme gage de son indissoluble affection :

Christus misit quod promisit
Pignus sponsæ quam revisit
Die quinquagesima. (I, 107.)

II.

L'ÉPOUSE du Christ en effet, c'est l'Église. *Sponsus*, dit Pierre de Capoue, *Christus :* « *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* » *Ejus sponsa est Ecclesia.* (*Spic.*, III, 119.) Un auteur du treizième siècle a célébré avec un pieux enthousiasme ce mystique hyménée. Il invite à l'allé-

---

Ex radice *caritatis*,
Ex *affectu* pietatis
Psallat hæc ecclesia ;
Psallat *corde*, psallat ore,
Et exultet in Victore
Victoris familia. (II, p. 18-19.)

Toute cette prose en l'honneur de saint Victor, patron de l'abbaye, est remplie uniquement par cette idée :

Choris concinentibus,
Una sit in moribus
Nostris modulatio :
Vocum dissimilium,
Morum dissidentium
Gravis est collisio. (II, p. 19, 20.)

Et ici (je le remarque pour prévenir une objection), les dates strictes sont peu nécessaires : leur importance est faible. Longtemps avant que la lutte n'éclatât, il dut exister une lutte sourde ; et longtemps après qu'elle fut extérieurement terminée, on dut encore en ressentir les effets.

Digitized by Google

gresse « les filles de Jérusalem et de Sion (1) », c'est-à-dire les âmes fidèles :

Christus enim desponsat hodie
Matrem nostram, norma justitiæ
Quam de lacu traxit miseriæ
Ecclesiam !

Pour Adam, s'inspirant du texte des Cantiques : *Veni de Libano, soror mea sponsa, veni, coronaberis*, il nous dit :

Ad peccatum prius prona
Jam percepit *sponsa* dona,
Sponsa recens, et corona
Decoratur aurea. (II, 342,343.)

Puis, joignant à ce premier texte un passage du psaume 44me : « *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato* », il poursuit :

Adstat *sponsa* regi nato
Cui ritu servit grato
In vestitu deaurato,
Aureis in fimbriis. (II, 343.)

. . . . . .

Hæc est *sponsa* spiritalis
Vero sponso specialis ;
Sponsus iste nos a malis
Servet et eripiat. (II, id.)

— Mais cette union du Christ et de l'Église n'avait-elle pas été figurée dans l'ancienne loi par l'union d'Abraham et de Sara ? Le père des croyants avait eu deux femmes, Agar qui représentait la synagogue : *Agar synagogæ gerens personam, quæ cum filio, id est populo Judæorum, de domo domini sui expulsa est* (*Spic.*, III, 302), et Sara qui était la figure de l'Église : *Sara princeps mea, Ecclesiæ figuram gerens* (*Spic.*, III, 301) C'est ce Symbolisme que reproduit Adam :

Synagoga cæca doles
Quia *Saræ* crescit proles
Cum *ancillæ* prolem moles
Gravis premat criminum.
Tu tabescis et laboras ;
Sarah ridet dum tu ploras,
Quia novit quem ignoras
Redemptorem hominum. (II, 342.)

Et comme tout se tient et s'enchaîne dans la doctrine mystique du moyen âge, le petit-fils de Sara, Jacob, représente pour S. Méliton les enfants de l'Église supplantant les enfants de la Synagogue représentés par Esaü : « *Jacob populus gentium, ob hoc quod in benedictione patris fratri prælatus*

1. Prose : *Jerusalem et Sion filiæ.* — *Filiæ Jerusalem fideles in Ecclesia* (*Spicil. Solesm.*, III, 291).

Digitized by Google

sit. In Malachia : « Nonne frater erat Esaü Jacob, dicit Dominus. Et dilexi Jacob, Esaü autem odio habui. » (*Spic.*, III, 302.) Jacob a pour notre Adam la même signification :

Consecratus patris ore
Jacob gaudet cum tremore,
Tu rigaris cœli rore
Et terræ pinguedine ; (II,342.)

Ces Juifs que l'usure et le négoce rendent tout puissants ont bien, selon la prédiction d'Isaac, « la rosée du ciel et la graisse de la terre. » Mais ce n'est là qu'une félicité grossière et vaine ; les vrais chrétiens en cherchent une autre :

Delectaris in terrenis
Rebus vanis et obscœnis ;
Jacob tractat de serenis
Et Christi dulcedine. (II, id.)

Ces idées d'ailleurs étaient courantes à Saint-Victor du temps d'Adam. Elles avaient été exprimées par Hugues au chapitre XI de ses *Allégories de l'Ancien Testament* (1) ; elles avaient été reproduites dans une prose que nous donnent les plus anciens Missels de la célèbre abbaye et qui s'y chantait le jour de la Dédicace :

Synagoga supplantatur
A Jacob dum divagatur
Nimis freta litteræ. (2)

—Un second symbole de l'Église, c'est le temple de Salomon. Adam l'a développé tout au long, l'a commenté avec une souplesse et une précision de style admirable :

Rex Salomon fecit *templum*
Quorum instar et exemplum
Christus et *Ecclesia.*
Hujus hic est imperator,
Fundamentum et fundator,
Mediante gratia. (I, 168-169.)

Voilà bien le commentaire poétique du mot de saint Méliton : *Templum, Ecclesia præsens* (III, 184). « Le temple de Salomon, nous dit M. L. Gautier (qui a très bien expliqué cette image), était de marbre; la blancheur du marbre est l'emblème de la chasteté; sa dureté est le signe de la constance et de la force qui doivent se trouver chez les prélats » (I, p. 173) :

1. *Jacob posterior natu, domi remanens, benedictionemque consequens gentilem designat populum, qui post Israeliticum populum ad cognitionem divinam venit.* Œuvres de Hugues, édition Migne, t. I, p. 649.
2. Publiée par M. G. dans sa première édition, I, 156.

Digitized by Google

Quadri templi fundamenta
Marmora sunt, instrumenta
Parietum paria;
Candens flos est castitatis,
Lapis quadrus in prælatis
Virtus et constantia. (I, 169.)

« Le temple, continue le même auteur, avait, comme tout édifice, trois dimensions : longueur, largeur et hauteur; c'est la figure des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité » :

Longitudo,
Altitudo
Templique sublimitas
Intellecta
Fide recta
Sunt fides, spes, caritas. (I, 169.)

C'est ce qu'expriment ces deux vers cités par dom Pitra, (*Spic.*, III, 186):

Est amplum, longum, latum : dimensio triplex;
Tres sunt virtutes quibus hæc constructio surgit.

Mais il y avait trois parties dans le temple. Adam nous en expose ainsi le symbolisme :

Sed tres partes sunt in templo,
Trinitatis sub exemplo,
Ima, summa, media.
Prima signat vivos cunctos
Et secunda jam defunctos,
Redivivos tertia. (I, 169.)

Aujourd'hui, nous y verrions plutôt l'image de l'Église militante, souffrante et triomphante. Mais là n'est pas la question, et il faut nous borner à reproduire les idées d'Adam sans y mêler les nôtres.

« Les trois parties du temple, dit encore M. Gautier, étaient également larges, également hautes. C'est la figure des trois personnes de la Sainte Trinité, qui sont également anciennes, également puissantes et qui ne sont qu'un seul Dieu » :

Sexagenos quæque per se,
Sed et partes universæ
Habent lati cubitos :
Harum trium tres conventus
Trinitati dant concentus
Unitati debitos. (I, 169-170.)

Depuis que nous nous occupons du symbolisme d'Adam, il ne nous est pas encore arrivé d'avoir ainsi à citer strophe par strophe une prose presque entière. Et cependant pouvons-nous faire autrement ? Les rapports qui existent entre le temple de Salomon et l'Église du Christ n'ont nulle part peut-

Digitized by Google

être été signalés avec plus de détails. Nous continuons donc. La pièce est d'ailleurs absente du recueil de M. Félix Clément, et la plupart de nos lecteurs l'admireront pour la première fois.

Les parfums que l'on brûlait dans le temple sont l'image des prières des justes et de leurs bonnes actions :

Templi cultus
Exstat multus
Cinnamomus
Odor domus,
Myrrha, stactis, casia ;
Quæ bonorum
Decus morum
Atque bonos
Precum sonos
Sunt significantia. (I, 170.)

Les vases d'or représentent les ministres de Dieu dont le cœur et les lèvres doivent avoir été purifiés par le feu de l'Esprit-Saint :

In hac casa
Cuncta vasa
Sunt ex auro,
De thesauro
Præelecto penitus.
Nam magistros
Et ministros
Decet doctos
Et excoctos
Igne Sancti Spiritus. (I, 170.)

Hugues de Saint-Victor, qui a été copié par Pierre de Capoue, avait exposé sur le temple de Salomon un symbolisme quelque peu différent. Commentant ce passage de l'Écriture : *Nil erat in templo quod auro non tegeretur*, il nous dit : *Nihil est in sancta Ecclesia quod caritate non tegatur.* Et un peu plus bas il ajoute : *Diversa templi vasa diversæ sunt animæ variis donis Sancti Spiritus repletæ* (1). La *Clef de saint Méliton* se contente, comme toujours, d'indiquer l'idée générale : chaque auteur la développe, la commente selon sa tournure d'esprit et sa richesse d'imagination ; il n'y a rien là qui doive nous surprendre.

Deux sortes d'ouvriers travaillèrent à la construction du temple, les Juifs et les Tyriens. Les premiers avaient apporté à David leurs richesses ; les autres envoyèrent du Liban des bois à Salomon :

1. *Allegoriæ in Vetus Testamentum*, liv. VII, ch. III, Migne p. 706. Tout le passage de Hugues a été reproduit par dom Pitra sous le nom de Pierre de Capoue. *Spicil. Solesm.*, III, 185.

Digitized by Google

Sic ex bonis
Salomonis
Quæ rex David
Præparavit
Fiunt ædificia.
Nam in lignis
Rex insignis
Juvit Tyri,
Cujus viri
Tractant artificia. (I, 170-171.)

Les uns et les autres signifient les deux peuples qui entrent dans l'Église et concourent à la fonder; les Juifs et les Gentils:

Jam ex gente Judæisque
Sicut templum ab utrisque
Conditur Ecclesia. (I, 171.)

Hugues de St Victor avait dit à ce sujet : *Cœpit Ecclesia ex Judæis et gentibus adunari.* Puis, comparant les sages des nations aux cèdres du Liban, il avait ajouté non sans poésie : *Conversa gentilitas misit ad Dominum viros claros et candidos, sed securi increpationis de monte superbiæ dejectos et humiliatos, qui ad normam evangelicæ veritatis instituti, in ædificio ecclesiæ, pro suo merito vel tempore collocarentur.* (*Spic.*, III, 185.)

— L'Église est donc pour Adam l'épouse de Jésus-Christ, elle est son temple. Nous avons expliqué ces deux images ; n'en a-t-il pas employé d'autres ? Un jour Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres : *Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem* (*Joan.*, IV, 35). St Méliton désigna donc par le mot *messis* le grand nombre des fidèles qui composent l'Église : *Messis, ubertas vel copia fidelium.* (*Spic.*, II, 429.) Adam fait allusion à ce symbole quand il écrit :

Seges Christi prius rara,
Mente rudis et amara
Contemplatur luce clara
Salvatorem sæculi. (II, 341, 342.)

C'est cette moisson, nous dit Pierre de Capoue, que les prédicateurs ont semée. S. Paul, par exemple, n'a-t-il pas jeté à pleines mains depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie la bonne semence de l'Évangile ? N'a-t-il pas été dans toute l'acception du mot un semeur de paroles ? — C'est cette moisson qui, germant dans une bonne terre, a produit trente, soixante et jusqu'à cent pour un. C'est elle enfin dont nous serons rassasiés pendant toute l'éternité, lorsque s'accomplira

Digitized by Google

la parole évangélique : *Beatus qui manducat panem in regno cœlorum* (1).

— Mais puisque le Christ, nous l'avons vu, est le cep, puisque nous sommes les branches, l'Église n'est-elle pas la vigne du Père de famille ? *Vinea, Ecclesia :* « *Vinea fuit pacifico.* » — « *Tradidit eam custodibus* », *hoc est apostolis.* — « *Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam.* » (*Spic.*, II, 449.) J'ai déjà dû citer ce passage de S. Méliton afin de corriger une faute de manuscrit évidente relative à la strophe d'Adam que nous avons à expliquer :

Unguentorum in odore
Sancti currunt cum amore
Quia novo fragrat flore
Nova Christi *vinea.* (II, 342.)

Pierre de Capoue nous dit également : *Vinea domini Sabaoth, id est sancta Ecclesia, floruit in adventu Christi. Canticum :* « *Vineæ florentes dederunt odorem suum.* » (II, 13.) Il continue en appliquant à l'Église tout ce que le Seigneur dans l'Écriture affirme avoir fait pour sa vigne. « Elle a été transplantée de la terre d'Égypte, c'est-à-dire des ténèbres du péché, sur la montagne du céleste héritage, c'est-à-dire sur la foi du Christ qui est la montagne du Seigneur. Ses branches sont les fidèles ; la crainte de Dieu est le fossé qui l'entoure et les anges du ciel la haie qui la protège. S. Jean-Baptiste la travaillait *in securi et ascia*, quand il s'écriait que la hache était à la racine de l'arbre..... L'engrais divin qui la fait fructifier est le souvenir et la contrition des fautes. Sans cesse on en retranche impitoyablement les branches mortes qui ne portent pas de fruits, et ce n'est pas d'elle qu'Isaïe a pu dire : *Non putabitur, non fodietur, et ascendent super eam vepres et spinæ* (XXII, 13). Elle a été arrosée par la prédication de l'Évangile, et elle a reçu le jour de la Pentecôte la pluie du ciel dans toute sa plénitude. Jamais depuis lors elle n'a cessé de produire des bonnes œuvres et le fruit de

1. Agricola namque vel seminator est prædicator. Nonne largus seminator erat Paulus quum ab Hierusalem usque ad Illyricum repleverit Evangelium ? Vere seminiverbius erat, qui tot verborum millia seminavit. Semen est ipsa prædicatio : hoc est semen illud quod cecidit in terram bonam (Ecclesiam), et protulit fructum tricesimum (conjugatis), sexagesimum (continentibus) et centesimum (virginibus)..... Ex hac messe tandem parabitur refectio in æterna satietate. Evangelium : « Beatus qui manducat panem in regno cœlorum. » (*Spicil. Solesm.*, II, 430, 431.)

Digitized by Google

vie. Elle a vérifié le mot du Sauveur : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat* (1) (*Joan.*, XV, 16).

***

Il y a dans cette page de Pierre de Capoue une phrase dont Adam nous a donné un magnifique développement : *Sic rigavit eam die Pentecostes, quando effudit de Spiritu Sancto super omnes.* L'union mystique de l'Esprit-Saint et de l'Église eut lieu le jour où il descendit en forme de langues de feu sur les apôtres rassemblés dans le Cénacle, jour heureux, jour de fête où fut fondée l'église primitive.

O quam felix, quam festiva
Dies in qua primitiva
Fundatur Ecclesia ! (I, 107-108.)

Ce jour avait été figuré lors de la promulgation de la loi donnée à Moyse :

Lex præcessit in figura,
Lex pœnalis, lex obscura,
Lumen evangelicum. (I, 24.)

Adam développe ce symbolisme :

In tabellis saxeis,
Non in linguis igneis
Lex de monte populo ;
Paucis cordis novitas
Et linguarum unitas
Datur in cœnaculo. (I, 107.)

Sans doute, ce rapprochement se retrouve dans tous les Pères, et il n'est pas nécessaire de posséder une grande érudition pour le comprendre. Les strophes qui suivent en sont-elles moins poétiques :

Lex de monte populo,
Paucis in cœnaculo
Nova datur gratia ;
Situs docet nos locorum
Præceptorum vel donorum
Quæ sit eminentia.

Ignis, clangor buccinæ,
Fragor cum caligine,
Lampadum discursio
Terrorem incutiunt,
Nec amorem nutriunt
Quem infundit (2) unctio. (I, 124-125.)

On peut utilement rapprocher ces lignes d'Hugues de Saint-Victor dans ses *Allégories : Lex data est in monte excelso, gratia data est sursum in cœnaculo. Lex data est in*

1. Cf. *Spicil. Solesm.*, II, 450.
2. Correction de M. L. G., 2e édition, pour *effudit.*

Digitized by Google

fulgoribus igneis, gratia data est in linguis igneis (1). » Le disciple ici encore est l'écho fidèle du maître, et c'est bien l'enseignement de Saint-Victor qu'il nous transmet :

Sic in Sina
Lex divina
Reis est imposita,
Lex timoris,
Non amoris
Puniens illicita. (I, 125.)

— Mais il y avait chez les Juifs un autre jour, une autre fête qui était l'image de la Pentecôte. Tous les cinquante ans, chacun rentrait en possession des biens de ses pères : c'était le Jubilé.

Typum gerit *Jubilei*
Dies iste, si diei
Requiris mysteria ! (I, 125.)

A la naissance du Christ, notre premier père avait pu retrouver la joie :

Adam vetus
Tandem lætus
Novum promat canticum !
Fugitivus
Et captivus
Prodeat in publicum ! (I, 40.)

A la mort du Christ, le Chérubin chargé de garder l'entrée du Paradis avait vu son glaive flamboyant s'émousser dans sa main :

Christi sanguis igneam
Hebetavit romphæam
Amota custodia. (I, 89.)

Le jour de la Pentecôte, tous les enfants d'Adam reprirent leurs droits à l'héritage céleste, aliénés, pour ainsi dire, depuis le premier jour du monde :

Jubilæus est vocatus
Vel dimittens vel mutatus,
Ad priores vocans status
Res distractas libere. (I, 126.)

Abailard, dans les Hymnes qu'il avait composées pour les religieuses du Paraclet, avait déjà exprimé cette idée :

Remissionis numerum
Lux signat quinquagesima
Quo jubilæus omnium
Annus relaxat debita (2).

1. In Num., ch. XIII.
2. Hymne de la Pentecôte, in secundo nocturno et ad vesperas. (*Migne*, Œuvres d'Abailard, p. 1798.) Ce n'est pas, loin de là, le seul rapprochement que l'on puisse faire entre les séquences d'Adam et les Hymnes d'Abailard. Nous étudierons bientôt ces dernières.

Digitized by Google

— L'Église, une fois unie à l'Esprit-Saint et en possession de la loi nouvelle, soutint avec ses apôtres, avec ses martyrs, avec tous ses élus, le combat contre le démon et contre le péché. Là encore l'esprit mystique du moyen âge avait su trouver d'expressifs symboles, dont le sens est quelquefois voilé pour nous et qui ont fait commettre plus d'une sérieuse méprise à des éditeurs trop distraits ou trop peu versés dans l'étude de l'Écriture.

Dans une pièce qu'il a publiée au commencement de ses *Poésies populaires latines du Moyen Age* (p. 12 et suiv.), Édélestand du Méril transcrit ainsi deux vers qui s'adressent aux prêtres :

Vos estis in atrio boves *titulantes*,
Prudenter a paleis grana separantes.

Puis, trouvant, et pour cause, le passage trop peu clair, il y ajoute cette note, très érudite, mais non moins malheureuse : « *Titulare* signifie ici sans doute remplir une fonction, en avoir le titre, et par suite la charge ; voyez *du Cange*, t. VI, p. 497, col. 2. Il semble résulter de la ligne suivante que l'on se serait servi de bœufs pour battre le blé ; dans quelques endroits on fait encore fouler les gerbes sous les pieds des chevaux. » Le lecteur voudra bien ne pas se reporter à du Cange, dont le tome VI, page 497, colonne 2, n'a rien à faire ici. Du Méril, avec un peu de réflexion, aurait dû s'en apercevoir. La note que je viens de citer mot pour mot ne l'avait évidemment pas satisfait. Aussi dans les *Additions et corrections* de son livre (p. 451), il imprime ce qui suit : « Page 15, note 1, ajoutez : Peut-être au lieu de *titulantes* faut-il lire *triturantes*, car il y a dans un vieux rythme intitulé *Christus ad sacerdotes :*

Vos estis in area boves *triturantes*,
Prudenter a palea grana separantes.

Voilà sans aucun doute où est la vérité. L'Écriture faisant allusion à l'usage des Hébreux qui employaient les bœufs à battre le blé, avait dit par la bouche de Moyse : *Non ligabis os bovis terentis in area fruges tuas. (Deuter*, XXV, 4.) Et S. Paul, à deux reprises, dans sa première épître aux Corinthiens et dans sa première à Timothée, en avait appelé à ce texte pour démontrer que les fidèles doivent nourrir les pasteurs qui travaillent pour eux : « *Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo*

Digitized by Google

et doctrina. Dicit enim Scriptura : Non alligabis os bovi trituranti, et : Dignus est operarius mercede sua (1). Qu'est-il résulté du rapprochement de ces deux passages ? C'est que la *Clef de saint Méliton*, pour expliquer le sens figuré du mot *boves*, n'a fait aucune difficulté de nous dire : *Boves, apostoli, vel cæteri prædicatores (Spic.*, III, 15*)*. Voilà pourquoi dans une prose en l'honneur des apôtres : *Stola regni laureatus*, Adam fit chanter :

Hi triturant aream,
Ventilantes paleam
Ventilabri justitia. (II, 409.)

L'aire de la grange, c'est l'Église : *Area, Ecclesia* (*Spic.*, II, 438). N'est-ce pas, en effet, de l'Église qu'il a été dit : *Et permundabit aream suam* (*Matt.*, III, 12)? Le van que Dieu porte en main, c'est sa justice : *Ventilabrum, examen justitiæ* (*Spic.*, II, 439). L'image est encore tirée de l'Évangile : *Cujus ventilabrum in manu sua* (loco citato). La paille, ce sont les méchants qui brûleront un jour dans les flammes éternelles : *paleas autem comburet igni inextinguibili.* En attendant, les pasteurs ont ici-bas la mission de les séparer quelquefois des bons qui doivent prendre place dans les greniers du père de famille, c'est-à-dire dans les cieux : *horreum, regnum cœlorum : « congregabit triticum suum in horreum.* » C'est le sens de ces deux jolies strophes d'Adam :

Laborum socii
Triturant aream
In spe denarii
Colentes vineam (2).

His ventilantibus
Secedit palea,
Novisque frugibus
Implentur horrea. (II, 39, 40.)

— Les apôtres d'ailleurs n'avaient-ils pas été figurés par les douze bœufs de la mer d'airain qu'avait fait construire Salomon ? *Fecit quoque mare fusile..., et stabat super duodecim boves e quibus tres respiciebant ad Aquilonem et tres ad*

1. *I. ad Timoth.*, V, 17, 18. Voici le passage de la première aux Corinthiens : Quis militat suis stipendiis unquam ? quis plantat vineam et de fructu ejus non edit ? quis pascit gregem et de lacte gregis non manducat ? Numquid secundum hominem hæc dico ? an et lex hæc non dicit ? Scriptum est enim in lege Moysi : Non alligabis os bovi trituranti, etc. IX, 7, 8, 9.

2. Ici le symbolisme se complique. Adam rappelle la parabole des ouvriers de la vigne, qui tous reçoivent leur denier, c'est-à-dire la vie éternelle. *Vinea est Ecclesia ; ... denarius est æterna retributio* (Saint Méliton).

Digitized by Google

Occidentem, et tres ad Meridiem et tres ad Orientem (III *Reg.*, VII, 23-25). C'est l'opinion de notre Adam puisqu'il a dit :

Quos designant ærei
Boves maris vitrei
Salomonis industria. (II, 409.)

— Le nombre douze, on le comprend, partout où il se rencontre dans l'Écriture, devint facilement l'image des douze apôtres. Les douze patriarches, fils de Jacob, les douze fontaines de l'oasis d'Élim, les douze pains de proposition que l'on plaçait dans le tabernacle, les douze pierres qui ornaient le rational du grand-prêtre, prirent longtemps avant Adam un sens mystique dont nous retrouvons les traces dans ses œuvres :

Patriarchæ duodeni,
Fontes aquæ gustu leni,
Panes tabernaculi,
Gemmæ vestis sacerdotis
Hæc figuris signant notis
Novi duces populi. (II, 409.)

M. L. Gautier a relevé à ce propos les gloses interlinéaires dont on avait orné les textes de l'Écriture auxquels Adam fait allusion. Par exemple : *Erant autem filii Jacob duodecim* (*Gen.*, XXXV, 22), *apostolicum significantes numerum* (Glos. interlineales). — *Venerunt autem in Elim filii Israel, ubi erant duodecim fontes aquarum* (*Exod.*, XV, 27). *Id est doctrina duodecim apostolorum* (Glos. interlineales). — *Coques... duodecim panes* (*Levit.*, XXIV, 5). *Duodecim panes in mensa tabernaculi XII sunt apostoli* (Bède in Glos. ordin.). Peut-être eût-il été plus simple de renvoyer au chapitre XVI des *Allégories* de Hugues de S.-Victor *sur l'Ancien Testament*. Ce chapitre est intitulé : *de Jacob et filiis ejus*. En voici le début; c'est notre strophe mise en prose : *Jacob est Christus ; ejus filii duodecim apostoli. Hi sunt etiam fontes deserti, quos Israel reperit in Helim. Duodecim panes propositionis, duodecim lapides in veste pontificali ;.. duodecim boves sub æneo mari* (nous avons vu plus haut ce symbole);.. *duodecim fundamenta, duodecim portæ*, etc. Ces deux derniers rapprochements expliquent au mieux la strophe qui précède immédiatement celles dont nous nous sommes occupé :

Hi sunt templi *fundamentum*,
Vivus lapis et cæmentum
Ligans ædificium :
Hi sunt *portæ civitatis*,
Hi compago unitatis
Israel et gentium. (II, 409.)

Digitized by Google

Sur le mot *fundamentum*, la *Clef de S. Méliton* (*Spic.*, III, 186) ne cite pas moins de quatre ou cinq textes de l'Écriture pour démontrer que l'on doit comprendre par là les Apôtres du Christ. Le plus important est tiré de l'épître de S. Paul aux Éphésiens : *Jam non estis hospites et advenæ; sed estis cives sanctorum et domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (II, 19, 20). Pierre de Capoue écrit à ce sujet : *Et ipse Christus dicitur fundamentum, et apostoli fundamenta.* Il explique ainsi sa pensée : Le Christ mérite ce titre, car comme a dit l'Apôtre : *Fundamentum positum est a Christo Jesu qui solus est fundamentum.* Les Apôtres le méritent également, car c'est d'eux qu'il est écrit : *Ut sapiens architectus, per gratiam quæ data est mihi, fundamentum in ea pono.*

—Le mot *portæ* est devenu le symbole des prédicateurs de la foi à cause du texte d'Isaïe (LIV. 12) : *Ecce ego sternam per ordinem lapides tuos, et fundabo te in sapphiris, et ponam jaspidem propugnacula tua, et portas in lapides sculptos.* S. Grégoire le Grand disait déjà : « Les docteurs, parce qu'ils reproduisent dans leur vie ce qu'ils enseignent par leurs discours, *recte sculpti lapides memorantur.* » C'est l'explication de Raban Maur, de Pierre de Capoue, et surtout de l'auteur des *Distinctions monastiques* dont voici la phrase textuelle : *Portæ, apostoli sunt, quorum linguæ claves cœli factæ sunt, quia per eorum verba et exempla patet nobis ingressus regni cœlestis. De his portis scriptum est in Apocalypsi, ubi beatus Joannes dicit vidisse se civitatem « cujus erant portæ duodecim. »* (*Spic.*, III, 197.) D'ailleurs, on ne s'en est pas tenu à ces symboles généraux, et Adam lui-même, avec un peu de subtilité peut-être, a pu appliquer aux Apôtres tous les termes techniques employés par l'Écriture dans la description du tabernacle ou du temple :

Hi sunt ejus fundamenta,
Fundatores, fulcimenta,
Bases, epistylia ;
Idem saga, qui cortinæ,
Pelles templi jacinthinæ,
Scyphi, sphæræ, lilia (1). (II, 39.)

Cette strophe n'a pas trouvé place, je ne sais pourquoi,

(1) M. Léon Gautier a expliqué chacun de ces termes en particulier, t. II, p. 46-49 de sa première édition.

Digitized by Google

dans la Prose : *Roma Petro glorietur*, de l'édition publiée d'après Clictové, par M. Félix Clément.

— Une bien belle image des Apôtres, empruntée encore à l'Écriture, se trouve reproduite dans ces vers d'Adam :

Hi sunt nubes coruscantes
Terram cordis irrigantes
Nunc rore, nunc pluvia. (II, 39.)

Isaïe dans un élan prophétique s'était écrié (LX, 8) : *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* On lit d'ailleurs dans le livre de Job : *Frumentum desiderat nubes, et nubes spargunt lumen suum, quæ lustrant per circuitum, quocumque eas voluntas gubernantis duxerit, ad omne quod præceperit illis super faciem orbis terrarum* (XXXVII, 11, 12). C'est sur ce texte que s'appuie principalement saint Méliton lorsqu'il nous dit : *Nubes, apostoli, sive prædicatores.* Pierre le Chantre et Garnier de Langres nous expliquent cette comparaison : « Les nuées, disent-ils, sont l'image des apôtres, des prédicateurs et de tous les saints. Elles tirent leur origine des eaux; ils naissent de l'eau du baptême. Elles montent dans les cieux; ils s'élèvent jusqu'à la vie éternelle. Elles arrosent la terre; ils ont la pluie de leur doctrine, le tonnerre de leur parole, l'éclair de leurs menaces : *quod si nunc faciunt verbis, negant tamen factis.* Elles volent avec rapidité; ils s'élancent loin du trouble de ce monde, *et quasi columbæ ad fenestras suas* » (*Spic.*, II, 76). Ces idées ont été développées également dans un des sermons publiés à la suite des œuvres de Hugues de Saint-Victor. Le passage a été reproduit par M. L. Gautier : *Pulchre et convenienter sancti Apostoli nubibus comparantur et per nubes significantur... Nubes enim pluunt et protegunt, coruscant et volant* (*Ps.* XVIII). *Sic Apostoli... pluunt per prædicationem, protegunt per intercessionem, per miracula coruscant, per contemplationem volant. (Serm. VII, in festo Apostolorum.)* Il est difficile de donner à la strophe d'Adam un meilleur commentaire; on peut néanmoins en rapprocher encore ces deux distiques cités par dom Pitra, et extraits de l'*Hortus deliciarum* :

Ut pariant pluvias, et terræ germina crescant,
Imprægnant nubes flumina rore suo.
Hi sunt doctores ad cœlum corda levantes
Et qui subjectis dogmata sacra pluunt.

— Ce ne sont pas là les seules images sous lesquelles Adam nous a peint les Apôtres. Ils sont encore pour lui ces

Digitized by Google

hautes montagnes que le soleil de justice a éclairées de ses premiers rayons :

Ipsi montes appellantur,
Ipsi prius illustrantur
Veri solis lumine. (II, 40.)

Ils sont, selon l'expression du Roi-Prophète, « les cieux qui racontent la gloire de Dieu, le firmament qui fait connaître à tous l'œuvre de ses mains » : *Cœli, apostoli :* « *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (*Ps.* XVIII, 2). Ce sont eux que l'Esprit-Saint a ornés de ses dons : *Spiritus ejus ornavit cœlos* (*Job*, XXVI, 13). Ce sont eux qui ont pour appui le verbe de Dieu qui ne passe pas : *Verbo Domini cœli firmati sunt.* (*Ps.* XXXII, 6). Tel est le sens de ces trois vers d'Adam :

Mira virtus est eorum ;
Firmamenti vel cœlorum
Designantur nomine. (II, 40.)

— Ils sont les hérauts du grand roi :

Hi præcones novæ legis ; (II, 39.)

ils annoncent la bonne nouvelle que le jour répète au jour, que la nuit redit à la nuit :

Sic dispensant verbum Dei
Quod nox nocti, lux diei
Indicant scientiam (1). (II, 408.)

— Ils sont les semeurs de paroles qui jettent la semence de vie aux quatre coins du monde, qui font rapporter cent pour un à la graine divine de la foi :

Onus leve, jugum mite
Proponentes, verbum vitæ
Mundi spargunt terminis ;
Germen promit terra culta,
Fœneratur fruge multa
Fides Dei-Hominis. (II, 408.)

— Ils sont les « Paranymphes » de la nouvelle Loi qui conduisent au Roi des rois la Reine son épouse, cette Église sans tache et sans rides qui conserve toujours sa jeunesse et sa virginité :

Paranymphi novæ legis,
Ad amplexum novi regis
Sponsam ducunt regiam,
Sine ruga, sine nævo
Permansuram omni ævo
Virginem Ecclesiam. (II, 408.)

1. Ps. XVIII-3 : *Dies diei eructat verbum et nox nocti indicat scientiam.*

Digitized by Google

— Ils sont ces pasteurs véritables qui mènent au bercail du Christ les brebis confiées à leur garde :

Hi ductores novi gregis
Ad Christi præsepia. (II, 39.)

— Ils sont enfin ces pêcheurs de poissons devenus des pêcheurs d'hommes et qui traînent dans leurs filets l'univers converti :

Ambo (1) prius piscatores
Verbi fiunt assertores
Et forma justitiæ;
Rete laxant in capturam
Vigilemque gerunt curam
Nascentis Ecclesiæ. (II, 192.)

Cette dernière figure si commune, et cependant si expressive, fait penser à la jolie prière de Pierre de Gaming :

O piscator peccatorum,
Hamo indulgentiæ
Me de lacu vitiorum
Duc ad littus gratiæ.

Voici d'ailleurs, résumés dans une séquence publiée par Mone (T. III, p. 60) la plupart des symboles que nous venons d'expliquer :

Hi sunt *cœli* continentes secreta mysteria;
Hi sunt *nubes* unde manat doctrinarum pluvia;

Hi sunt templi *fundamenta*, sunt *portæ*, sunt atria;
Sunt bases atque columnæ quibus stat Ecclesia;

Sunt *lux* mundi, verbo, vita, illustrantes omnia;
Sunt *sal* terræ condientes morum temperantia;

Sunt *pastores* populorum servantes ovilia,
Sunt doctores subditorum exercentes studia (2).

— Mais parmi les images sous lesquelles Adam nous représente les Apôtres, il en est une qui demande une explication spéciale que nous allons trouver encore une fois dans l'inestimable ouvrage du cardinal Pitra. Nous lisons, à propos de saint Paul :

Hic Benjamin adolescens
Lupus rapax, præda vescens
Hostis est fidelium.
Mane lupus, sed ovis vespere
Post tenebras, lucente sidere,
Docet Evangelium. (II, 71.)

Ce symbole est loin d'être particulier à notre Adam, car

1. *Ambo* se rapporte à saint Pierre et à saint André.
2. La séquence est rimée en *a*. L'accentuation laisse parfois à désirer. Ex. : *Sunt bases atque columnæ.*

Digitized by Google

Abailard dans une de ses Hymnes dit également, en parlant du même apôtre :

Mane Benjamin prædam rapuit,
Escas vespere largas dividit,
Vitæ ferculis mundum reficit (1).

M. Félix Clément (*Carmina*, p. 494) se contente de mettre en note : « Jacob en bénissant ses fils dit à Benjamin (*Genèse*, ch. XLIX, v. 27) : *Benjamin, lupus rapax, mane comedet prædam et vespere dividet spolia.* » C'est évidemment à ce texte de la Genèse que le poète fait allusion ; mais quel est le sens de l'allusion elle-même ? Pierre de Capoue va nous répondre : « Ce texte, dit-il, s'applique spécialement à saint Paul. Il était en effet de la tribu de Benjamin ; il le déclare lui-même. *De Paulo tamen illud specialiter intelligitur dictum. Nam et ipse Paulus fuit de tribu Benjamin, juxta quod ipse de se ait.* Jusqu'ici le rapprochement n'est pas très évident. Pierre de Capoue ajoute : *Et mane juventutis suæ comedit prædam quam faciebat in ovibus Christi. Actus : « Paulus adhuc spirans minarum et cædis in discipulos Christi, etc.» Sed vespere conversionis divisit spolia, dum gradus Ecclesiæ ordinavit. Actus : « Vade, quoniam vas electionis est mihi iste* (2). » Ce passage éclaire complètement le sens de la strophe d'Adam. Le symbolisme est relatif à la conversion de saint Paul, et c'est ce qu'exprime l'auteur des *Figures du Christ et de l'Église* dans ces vers qu'a reproduits le Spicilège de Solesmes :

Paule, Dei præco, mundi sanctissime doctor,
Quando Rachel peperit, te Benjamin vocitavit....
Prædam mane rapit Benjamin, vespere pascit :
Tu prius insequeris, sed postea dogmate pascis.

***

Après les apôtres, viennent les martyrs ; ils sont les soldats du Christ :

Christi miles indefessus,
Christianum se professus
Respuit stipendia :
Totus tendit ad coronam,
Nec suetam vult annonam
Ad vitæ subsidia. (II, 89-90.)

1. In festo sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, in III nocturno et ad vesperas, strophe 3. *Migne*, Œuvres d'Abailard, p. 1806.

2. *Spicil. Solesm.*, III, 63. Voici la fin du développement de Pierre de Capoue : *Mane comedit prædam, quia lapidatores Stephani « posuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus. » Vespere dividit spolia, juxta quod idem ait de se : « Sicut et in omnibus ecclesiis doceo, etc. »*

Digitized by Google

— Ils sont les athlètes impassibles que rien ne saurait vaincre parce qu'ils sont assurés de la récompense :

Mente læta,
Stat athleta,
Carne spreta,
Insueta
Superans supplicia. (II, 90.)

Il faut entendre avec quels accents enthousiastes Adam les encourage à la résistance :

Agoniza (1), nulli cede,
Certa certus de mercede,
Persevera, Stephane ! (I, 212.)

— Leur courage augmente au milieu des tourments, comme la solidité des vases du potier parmi les flammes de la fournaise :

Sicut vasa figulorum
Probat fornax, et eorum
Solidat substantiam,
Sic et ignis hunc assatum
Velut testam solidatum
Reddit per constantiam. (II, 116.)

C'est le mot de l'Ecclésiastique : *Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis* (XXVII, 6).

Leur foi est comme le grain de sénevé : plus elle est broyée sous l'épreuve, plus elle a de saveur :

Frangi pœna fides nescit,
Ut sinapis vis excrescit
Quo major attritio. (II, 91.)

Et ailleurs :

Parum sapis
Vim sinapis,
Si non tangis,
Si non frangis (2). (II, 117.)

1. Correction de M. L. Gautier dans sa seconde édition. La première portait : *Agonista.*

2. M. Petit-Radel, dans l'*Addition à l'article Adam de Saint-Victor*, est « assez surpris » de trouver dans la prose de S. Laurent « des rapports tirés de l'âcreté de la graine de moutarde. » (P. 10.) Il eût peut-être été moins surpris s'il avait réfléchi que le Christ lui-même, en S. Matthieu, compare à deux reprises la foi de ceux qui croient en lui au grain de sénevé : *Simile est regnum cœlorum grano sinapis* (XIII, 31), et : *Si habueritis fidem sicut granum sinapis* (XVII, 31.) Saint Grégoire-le-Grand a donc pu dire : *Granum sinapis nisi conteratur, nequaquam vis virtutis ejus cognoscitur; nam non contritum leve est. (In prolog. moral. in lib. Job.)* Et ailleurs : *Sinapis — fidei fortitudo quæ quanto plus teritur, tanto acrius inflammatur.* Pierre de Capoue aussi, après s'être demandé pourquoi la foi en Jésus-Christ ressemble au grain de sénevé, en donne cette raison : *Quia quanto plus conteritur, tanto majorem reddit odorem.* Enfin l'Anonyme de Troyes ne nous dit-il pas : *Nota quod fides in Evangelio grano sinapis comparatur, quia granum hujusmodi, quanto plus flagellatur et conteritur in mortariolo, tanto virtus ejus crescit et percipitur ; ita et fides..... unde et sancti martyres fuliti hac virtute passi sunt :* (*Spicil. Solesm.*, II, 424.)

Digitized by Google

Elle est comme l'encens qui doit être brûlé pour exhaler son odeur :

Et plus fragrat
Quando flagrat
Thus injectum ignibus :
Sic arctatus
Et assatus
Sub labore,
Sub ardore
Dat odorem
Pleniorem
Martyr de virtutibus. (II, 117, 118.)

Elle est cette lumière évangélique qui ne doit pas être mise sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin que ceux qui entrent puissent en être éclairés :

Fidei confessio
Lucet in Laurentio :
Non ponit sub modio,
Statuit in medio
Lumen coram omnibus. (II, 116.)

— Pour leurs souffrances, elles sont comme une harmonie céleste, par laquelle ils accomplissent le précepte du psalmiste : *Laudate eum in chordis et organo* (1).

Accusatus
Non negavit,
Sed pulsatus
Resultavit
In tubis ductilibus,
Cum in pœnis
Voto plenis
Exultaret
Et sonaret
In divinis laudibus.
Sicut chorda musicorum,
Tandem sonum dat sonorum
Plectri ministerio ;
Sic in chely tormentorum
Melos Christi confessorum
Dedit huic (2) tensio. (II, 114-115.)

L'âme et le corps de l'homme en effet sont pour Adam deux instruments qui doivent toujours se mettre d'accord et célébrer les grandeurs de Celui qui les a créés :

Nostri cordis organum,
Nostræ carnis tympanum
A se dissidentia
Harmonia temperet
Et sibi confœderet
Pari consonantia (3). (II, 19.)

1. Cf. *Spicil. Solesm.*, III, 142 : Chordæ, virtutes in corde sanctorum extentæ.
2. *Huic* est la leçon des Mss. et me paraît être la vraie leçon. M. G. dans ses deux éditions donne *hujus*.
3. Cf. *Spicil. Solesm.*, III, 144, le sens mystique de l'*organum* et du *tympanum*.

Digitized by Google

⁂

Après les apôtres, après les martyrs, viennent dans l'Église les confesseurs, ceux qui comme S. Martin ont été de bons et fidèles serviteurs de Dieu :

Servus prudens, fidelis villicus ; (II, 312.)

toute cette humanité que le moyen âge comparait à la brebis perdue, que le bon Pasteur était venu chercher sur la terre, qu'il remportait triomphalement sur ses épaules divines :

Resurrexit liber ab inferis,
Restaurator humani generis
Ovem suam reportans humeris
Ad superna. (I, 70.)

Elle se montrait aux yeux d'Adam errante dans cette vallée de larmes où rien n'est vraiment doux, où rien n'est vraiment cher, où le soupçon empoisonne toutes les joies :

In hac valle lacrymarum
Nihil dulce, nihil carum,
Suspecta sunt omnia. (II, 361.)

Elle lui apparaissait avec ses mérites divers, avec ses grâces différentes, auxquelles Dieu donnerait un jour des récompenses différentes lors de la bienheureuse résurrection :

Sicut sunt hominum
Diversæ gratiæ,
Sic erunt ordinum
Distinctæ gloriæ
Justis in præmio ;
Solis est alia
Quam lunæ dignitas,
Stellarum varia
Relucet claritas :
Sic resurrectio ! (II, 229, 230.)

Mais auparavant il lui fallait combattre contre l'antique ennemi du genre humain, contre le démon. Quels sont les symboles du démon pour Adam ?

⁂

— C'est d'abord l'ennemi par excellence, celui avec lequel il n'y a ni paix ni trève, tantôt caché, tantôt visible ; c'est le chasseur d'âmes qui déploie ses filets pour nous faire tomber :

Hostis instat nos infestans,
Nunc se palam manifestans,
Nunc occultans rabiem.

Et peccamus, et punimur,
Et diversis irretimur
Laqueis venantium. (II, 361.)

Digitized by Google

Il y a là une allusion évidente au verset du psaume 90 : *Ipse liberavit me de laqueo venantium*, et encore à celui du psaume 123 : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium.* Le mot *venator* désigne d'ailleurs le démon, dans la *Clef de saint Méliton : Venatores, dæmones : Venantes ceperunt me quasi avem, inimici mei gratis* (*Threni*, III, 52). Pierre de Capoue et Pierre le Chantre ont expliqué cette image dans tous ses détails. Voici ce que dit Pierre le Chantre : *Venatores dicuntur diabolus et dæmones, propter instrumenta venatorum quibus utuntur. Habent enim laqueos; unde : « Cogitaverunt et absconderunt laqueos, et dixerunt : Quis videbit eos ?* (1) » *Habent foveam ; unde : « Foderunt ante faciem meam foveam, et inciderunt in eam* (2). » *Habent sagittas; unde : « Paraverunt sagittas suas in pharetra* (3).»

— Le démon est encore cet antique dragon que S. Michel et ses anges ont chassé du ciel :

Draco vetus exturbatur
Et draconis effugatur
Inimica legio.
Exturbatus est turbator
Et projectus accusator
A cœli fastigio. (II, 228.)

Nous lisons dans *S. Méliton : Draco, diabolus : « Draco iste quem tu formasti ad illudendum ei* (4). » *Et alibi : « Tu confregisti capita draconis magni* (5). » Mais le texte principal qui a donné naissance à la strophe de notre Adam est extrait de l'Apocalypse. L'auteur des *Distinctions monastiques* y renvoie : « Le dragon, dit-il, est la figure du démon. Il est écrit : *Factum est prælium magnum in cœlo : Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus* (*Apoc.*, XII, 7). Ce combat dans le ciel, c'est la dissention dans l'Église. Voilà en effet le ciel où S. Michel et ses anges combattent contre le démon (6). » S. Paul en effet n'a-t-il pas écrit dans l'épître aux Éphésiens : « *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum*

1. *Ps.* 63, 96.
2. *Ps.* 56, 7.
3. *Ps.* 10, 3. Cf. *Spicil. Solesm.*, III, 77.
4. *Ps.* 103, 26.
5. *Ps.* 73, 14.
6. Draco significat diabolum, ut ibi : « Factum est prælium in cœlo, etc.». Prælium in cœlo est dissentio in Ecclesia, in quo cœlo Michael et angeli ejus pugnabant contra diabolum. *Spicil. Solesm.*, III, 90.

Digitized by Google

harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus ? (VI, 12). C'est bien ce que redit Adam :

Suggestor sceleris
Pulsus a superis
Per hujus aeris
Oberrat spatia.
Dolis invigilat,
Virus insibilat,
Sed hunc adnihilat
Præsens custodia. (II, 229.)

— Parmi les questions que pose le Seigneur à Job, il en est une dans laquelle les interprètes de l'Écriture ont toujours vu une allusion à Satan : *An extrahere poteris Leviathan hamo, et fune ligabis linguam ejus ? Numquid pones circulum in naribus ejus, aut armilla perforabis maxillam ejus ?* (XL, 25, 26). Pour Adam, le prodige a été réalisé par Jésus-Christ, le jour de sa Résurrection. Nous lisons en effet dans une de ses plus belles Proses paschales :

Anguem forat in maxilla
Christus hamus et armilla. (I, 89.)

Hamus, dit la *Clef de saint Méliton*, *divinitas Christi*, et plusieurs Mss. ajoutent : *Quæ carne induta latuit, sicut hamus in esca* (*Spic.*, II, 173). De là cette belle strophe :

Prædo vorax, monstrum tartareum
Carnem videns, non (1) cavens laqueum
In latentem ruens aculeum
Aduncatur. (I, 69, 70.)

On peut en rapprocher ces vers d'une prose longtemps attribuée à Adam :

Sic hamum divinitatis occultat mortalitas,
Sic voracis Leviathan luditur voracitas,
Qui dum capit glutiendum nostri vermem generis
Ipse captus inescatur ; pax est data posteris (2).

— Un passage d'Isaïe a été également appliqué au démon. Le voici : *In caverna reguli qui ablactatus fuerit manum suam mittet* (XI, 8). S. Grégoire le Grand disait déjà : *Quod utique incarnatus Dominus fecit quando iniquorum corda divina potestate tenuit* (*Spic.*, III, 92). La phrase de S. Grégoire précise le sens de ces vers :

In cavernam reguli
Manum mittit ablactatus

1. Deuxième édition. La première portait *nec*.
2. Prose : *Jesse virgam humidavit ;* strophe 3.

Digitized by Google

Et sic fugit exturbatus
Vetus hospes sæculi (1). (I, 89.)

***

Tel est le Symbolisme des Proses d'Adam. L'Église — (et ceux qui combattent pour elle, les Apôtres, les Martyrs, tous les Saints—et celui qui combat contre elle, le Démon);— l'Esprit-Saint, la Vierge Marie, le Christ lui-même se sont montrés à nous revêtus d'images sensibles. Et ces images ne sont pas créées au hasard, elles ont pour elles et les textes des Pères et les textes de l'Écriture, elles ont une signification précise, classique pour ainsi dire, qu'il ne nous est pas permis de modifier ni d'altérer. Elles ne sont pas, du moins chez Adam, le produit libre de l'imagination individuelle, mais le fruit d'un enseignement qui avait ses règles et d'une doctrine qu'il fallait apprendre. Il en résulte que le symbolisme lui-même aurait pu nous servir à rejeter certaines proses longtemps considérées comme authentiques ; mais aujourd'hui, depuis la nouvelle édition de M. Léon Gautier, cette expérience n'aurait plus qu'un intérêt de curiosité pure : nous ne nous y arrêtons donc pas. Souhaitons seulement que les érudits, qui s'occupent du moyen âge et du moyen âge latin en particulier, donnent à l'étude de l'Écriture et des auteurs mystiques toute l'attention qu'elle mérite. Ils s'éviteront ainsi bien des méprises et préciseront bien des à peu près.

E. MISSET.

1. Une autre image du démon se trouve dans la Prose de S. Martin :

Nos a lupi defendas rabie
Sævientis.

Le loup est le démon : *Lupus, diabolus :* « *Mercenarius videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit.* » (*Spicil. Solesm.*, III, 62.)

Digitized by Google

V. — CARACTÈRE GÉNÉRAL DES PROSES D'ADAM ; LEUR ORIGINALITÉ ; LEUR BEAUTÉ.

IL est impossible d'apprécier sainement l'œuvre d'Adam sans nous reporter par la pensée à l'époque où elle a vu le jour, sans pénétrer avec respect dans cette atmosphère de foi au milieu de laquelle cette poésie délicieusement pieuse a pu naître et grandir. Elle est en effet la plus sublime expression d'un genre littéraire chrétien qui eut autrefois ses jours de gloire et qui mérite d'avoir ses admirateurs. Nos Séquences d'ailleurs, (on ne l'a pas assez remarqué,) sont contemporaines des races romanes ; elles apparaissent avec notre littérature, avec notre architecture ; elles en reflètent tous les développements, toutes les transformations ; elles en partagent tour à tour, dans le jugement des hommes, la bonne et la mauvaise fortune. Elles ne sont pas, comme les Hymnes, un dernier écho de la civilisation antique qui s'éteint ; elles sont au contraire le joyeux cantique d'espérance dont l'Église berce le réveil des nations modernes. Le vieux latin s'y rajeunit ; il s'essaie à chanter dans nos cathédrales comme la langue d'*oïl* et la langue d'*oc*, la langue de *si* et la langue de *ja* (1) commencent à chanter sur les places publiques. Ces Proses, ces Jubili, ces Cantilènes — (car elles prennent aussi ce dernier nom, et la Cantilène de sainte Eulalie pourrait bien n'être qu'une Séquence (2),) — éclatent subitement, comme l'Alleluia de la résurrection des peuples, dans tout le nord de l'Europe au moyen âge. Elles retentissent à Jumièges, elles se font entendre à Saint-Gall ; Abailard veut en doter le Paraclet (3) ; Adam surtout

1. Ce sont les termes par lesquels Dante caractérise les principaux idiomes de son temps dans le *De vulgari eloquio*.

2. Cette opinion a déjà été émise ; nous espérons pouvoir bientôt en apporter de nouvelles preuves.

3. M. Cousin a publié les Hymnes d'Abailard. Nous ne possédons malheureusement plus ses Séquences. Le *Mittit ad Virginem* qu'on lui attribue ne peut pas être de lui.

Digitized by Google

en enrichit les Graduels de Saint-Victor. Les plus populaires d'entre elles n'ont souvent pas d'auteur connu ; mais des papes et des rois se disputent l'honneur de les avoir composées (1). Rome en vain les considère comme des nouveautés dangereuses et ne les admet que timidement dans son Missel ; saint Thomas vient à Paris ; il y entend, (nous le prouverons,) les Proses de notre Adam, et il compose à leur imitation son immortel *Lauda Sion.* Ne sera-t-il pas intéressant de rechercher, autant du moins que la chose est possible, l'état dans lequel Adam trouva ce genre littéraire, la manière personnelle dont il le comprit et le traita, et enfin les beautés incontestables qu'il sut y répandre ?

I.

LES Séquences sont d'origine française. Elles naquirent de ce besoin de clarté qui est un des traits distinctifs de notre esprit. A la suite de l'Alleluia de la Messe, les anciens liturgistes romains avaient placé une série de notes qui s'exécutaient sans paroles. Ces mélodies étaient parfois fort longues, et les enfants chargés de les retenir et de les chanter manquaient souvent de mémoire (2). Les partisans résolus du symbolisme pouvaient voir dans leurs balbutiements « l'impuissance de l'homme à exprimer la louange de Dieu et ses soupirs vers la patrie éternelle (3). » Les moines de Jumièges furent moins mystiques. Ils pensèrent que cette impuissance gagnerait à se traduire un peu plus mélodieusement et supprimèrent des soupirs trop inarticulés pour ne pas se résoudre en une détestable cacophonie. Ils mirent donc des paroles sous les notes. « Ces paroles, a dit M. Léon Gautier, sont la véritable origine des Proses (4). »

Nous ne connaissons rien des Séquences composées à Jumièges. Nous savons seulement que cette abbaye fut pillée en 851 par les Normands. Les moines se dispersèrent alors dans toutes les directions et l'un d'eux parvint à Saint-Gall, portant avec lui le Missel de son monastère.

1. Ainsi le *Spiritus Sancti gratia* est attribué au roi Robert ; l'*Ave mundi spes Maria* au pape Innocent III, etc.

2. Cum adhuc juvenculus essem et melodiæ longissimæ sæpius memoriæ commendatæ instabile corculum aufugerent... (Notker préface du *Liber Sequentiarum.*)

3. Cité par M. Gautier. Introduction aux œuvres d'Adam, 1ère édition, p. CXXVII.

4. p. CXXXVI.

Digitized by Google

A Saint-Gall, on prit connaissance de l'innovation importante renfermée dans le Missel de Jumièges. On l'approuva ; et l'un des moines, Notker Balbulus, composa lui aussi des paroles destinées à prendre place sous les neumes de l'Alleluia. Elles étaient généralement banales ; elles eurent un grand succès. L'auteur réunit plus tard toutes ces petites compositions dans son *Liber Sequentiarum* (1). Ce sont ces pièces et celles qui furent faites à leur imitation que l'on désigne communément sous le nom de Proses de la première époque.

Elles n'ont qu'un seul point commun avec celles d'Adam, le Parallélisme. D'ordinaire en effet, à l'exception du premier et du dernier verset, « elles se composent d'une suite de *clausulæ* qu'il faut réunir deux à deux (2) », qui correspondent aux mêmes notes, et qui par conséquent doivent avoir à peu près « la même longueur et la même configuration. » La rime y est nulle ; on y rencontre cependant des finales en *e* ou en *a*, comme dans la Prose des Innocents : *Laus tibi, Christe !* et dans celle de Noël : *Eia recolamus* (3). L'accentuation y joue-t-elle un rôle ? M. Gautier ne le pense pas. Sur ce point unique, assez important d'ailleurs, nous croyons sa théorie incomplète. Il serait étrange en effet que l'accent, cette âme de la poésie populaire, n'eût pas obtenu une place quelconque dans les préoccupations de Notker et de ceux qui l'ont suivi. Or, il est admis aujourd'hui que nos séquences françaises ont la plus grande analogie avec nos anciens vers français ; les séquences allemandes n'auraient-elles donc aucun rapport avec les anciens vers allemands ? Ces vers, on le sait, prennent eux aussi une certaine accentuation pour base. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond cette difficile question (4). Il nous suffira de remarquer que les pièces de

1. Migne, *Patrol.*
2. Léon Gautier, p. CXXXIX.
3. Cf. Félix Clément, *Carmina*, p. 386, 388.
4. Qu'on nous permette néanmoins d'appliquer notre théorie à la séquence même qu'a choisie M. L. Gautier pour appliquer la sienne. Nous trouverons, dans chaque *clausula*, un nombre strictement égal d'accents :

PRÉFACE. Johánnes Jésu Christo multum dilécte vírgo.

1. Tu éjus — amóre — carnálem, | 9 syllabes.
In náve — parántem — liquísti. | 3 accents.

2. Tu léne — cónjugis — péctus — réspuísti — Messíam — secutus. | 18 syllabes.
Ut éjus — péctoris — sácra — méruísses — fluénta — potare. | 7 accents.

3. Túque in térra — pósitus — glóriam — cónspexísti — fílii Déi, | 20 syllabes.
Qui sólus (?) sánctis — in víta — créditur — contuénda — ésse perénni. | 8 accents.

4. Te Christus — in cruce — triúmphans — mátri súæ — dédit custódem, | 18 syllabes.
Ut vírgo — vírginem — servares — atque curam — suppéditares. | 7 accents.

5. Túte — cárcere — flagrísque — fractus, — téstimonio — pro Christo — és gavísus. | 22 syllabes.
Idem — mortuos — suscitas — inque — Jésu nómine — venénum — fórte vincis. | 9 accents.

Digitized by Google

Notker, froides, compassées, sans relief, le plus souvent sans mouvement, dignes si l'on veut, mais d'une dignité pesante et toute germanique, n'ont qu'un rapport très indirect avec les poésies d'Adam, éminemment légères et gracieuses. Les deux auteurs ne sont pas de même race. L'un s'adresse à l'oreille, l'autre à l'âme. L'un se contente d'aligner consciencieusement des mots sous une mélodie peut-être harmonieuse; l'autre modèle ses pensées avec un goût exquis et, leur communiquant le feu intérieur qui l'anime, les fait vivre. Le premier ne pourra jamais charmer qu'un antiquaire; le second sera toujours admiré de l'homme de goût.

Adam doit donc peu, ou plutôt ne doit rien à Notker. Est-ce à dire que sa manière lui appartienne en propre et qu'il l'ait créée de toutes pièces ? Évidemment non. Ni M. Léon Gautier en France, ni M. Karl Bartsch (1) en Allemagne n'ont fait la part assez large à ce qu'on pourrait nommer les séquences de transition. Ils ont mis d'un côté les Proses de la première époque et de l'autre les Proses de la seconde; ils s'en sont tenus à cette division un peu trop catégorique. Car en littérature tout s'enchaîne; il est de règle qu'un progrès, quelquefois très minime, en appelle un plus grand : les transitions brusques sont l'exception. Or, il existait avant Adam, et l'on chantait à Saint-Victor même, des morceaux qui n'étaient plus de la première époque sans être encore tout à fait de la seconde. Quelques-uns avaient conservé le début moins strictement rythmé des pièces antérieures (2) ; d'autres avaient à la fois gardé le début et la finale (3). Dans une

6. Tibi — súmmus — tácitum — cæteris — vérbum suum — Páter — revélat | 19 syllabes.
Tú nos — ómnes — précibus — sédulis — ápud — Deum — sémper — comménda. | 8 accents.

FINALE. Johannes Christo cárc.

Ce qui a pu faire douter du rôle de l'accent dans les pièces de Notker, c'est d'abord que nous n'en possédons aucun texte critique. Les copistes, souvent même les plus anciens, ajoutent ou retranchent des mots à leur fantaisie. De plus, certains imitateurs du moine de Saint-Gall n'ont pas connu ou ont sciemment violé les règles qu'il avait suivies. Certaines pièces par conséquent sont de la véritable prose. Ajoutons que quelquefois on n'a tenu compte que des syllabes accentuées ; les atones n'ont pas été comptées et le syllabisme n'existe pas. Les difficultés seront donc grandes pour ceux de nos lecteurs qui voudront appliquer dans le détail les principes de M. Gautier et les nôtres. Presque tout est encore à faire de ce côté.

1. *Die lateinischen Sequenzen*, très important ouvrage que j'ai déjà cité au cours de cette étude.

2. Cf. *Quam dilecta tabernacula Domini virtutum et atria*, pour la Dédicace. (Adam, I, p. 155.)

3. Cf. *Trinitatem reserat aquila summus evangelista*, qui a pour finale : *Sponso laus per sæcula.* (Adam, I, p. 252.)

Digitized by Google

Prose célèbre en l'honneur de saint Nicolas (1), on trouve les deux styles juxtaposés, quelquefois dans la même strophe, et on pourrait presque dire dans le même vers (2). Ce mélange fait penser à ces édifices contemporains de nos séquences où l'ogive et le plein-cintre confondent harmonieusement leurs lignes. Les vestiges antiques d'ailleurs deviennent de moins en moins visibles, et il faut parfois un œil exercé pour les reconnaître. Dans la Prose : *Ad honorem tuum, Christe* (3), qui se chantait à Bordeaux pour la Nativité de saint Jean-Baptiste, onze strophes sur quinze sont entièrement construites à la manière d'Adam ; les rimes ont la même richesse, les césures sont aussi résolument marquées, à peine quelques mots de la strophe 4 et des strophes 7 et 8 trahissent-ils une époque un peu moins récente (4). La rime et la césure, il faut néanmoins le reconnaître, sont loin d'avoir toujours cette précision. La recherche de la finale en *a* est presque constante. Cependant le style perd peu à peu sa lourdeur, il a des tendances à s'élever ; c'est pour ainsi dire la chrysalide qui se métamorphose et sent pousser ses ailes. Vienne un homme de génie, (car il ne faut pas reculer devant le mot lorsqu'on parle d'Adam,) il recueillera précieusement tous ces éléments épars d'harmonie et de beauté, il les groupera, et, l'inspiration aidant, il réalisera cet accord parfait du rythme, de la forme et de la pensée, qui fait le charme indéfinissable de toute poésie (5).

1. *Congaudentes exultemus vocali concordia.* (Adam, I, p. 202.) Cf. aussi la prose de la Dédicace : *Clara chorus dulce pangat.* (Adam, I, p. 175.)

2. *Felix confessor,— cujus fuit dignitatis — vox de cœlo nuntia.* (vers 7.)

Les deux premiers mots ne peuvent pas se rythmer à la manière des proses adamiennes. Ce qui suit forme deux vers régulièrement accentués.

3. Adam, II, p. 28.

4. Cf. Adam (T. II, p. 28, 29). Nous indiquons les strophes comme les indique M. Gautier lui-même. Si nous avions à éditer la Séquence, nous réunirions les strophes 7 et 8 qui ne sont en réalité que deux demi-strophes parallèles.

5. Pour ceux de nos lecteurs à qui ces études sont peu familières, nous allons transcrire, avec les indications rythmiques indispensables, une de ces proses de transition. Nous choisirons l'une des plus répandues, celle de la Dédicace : *Clara chorus dulce pangat.*

Les trois premières strophes ont bien le rythme binaire que nous trouverons chez Adam, mais elles sont loin d'avoir la même richesse de rimes. On ne peut pas les décomposer en vers de huit syllabes à rimes féminines et de sept syllabes à rimes masculines :

I.

Clara chorus dulce pangat — voce nunc Alleluia.
Ad æterni regis laudem — qui gubernat omnia

2.

Cui nos universalis — sociat Ecclesia.
Scala nitens et pertingens — ad poli fastigia

Digitized by Google

II.

NOUS sommes donc, si vous le voulez bien, au milieu du XIIe siècle, en 1160 par exemple, et nous assistons au saint office dans l'abbaye royale de Saint-Victor de Paris, qui a été fondée il y a une quarantaine d'années par le roi Louis VI.

La messe a commencé et s'est poursuivie jusqu'au graduel ; ici nous pouvons remarquer qu'il règne au chœur une agitation manifeste : les chantres se préparent avec un zèle inaccoutumé ; un livre, dont le parchemin paraît tout neuf, a été placé sur le lutrin. Le graduel est enfin terminé, et voici qu'on

---

3.

Ad honorem cujus læta — psallamus melodia.
Persolventes hodier*nas* — laudes illi debi*tas*,

La strophe 4 au contraire n'a plus le même mouvement ; elle doit s'écrire, croyons-nous, comme les Proses notkériennes. On y remarquera néanmoins des assonances et des rimes :

4.

Ofelix aula — quam vicis*sim* — confrequentant — agmina cælica,
Divinis verbis — alternat*im* — jungentia — mellea cantica.

Puis viennent deux strophes, (réunies en une par M. Gautier,) et qui ont la même rythmique que les trois premières :

5.

Domus hæc de qua vetusta — Sonuit histor*ia*
Et moderna protestatur — Christum fari pag*ina* :

6.

" Quoniam elegi eam — thronum sine macula
Requies hæc erit mea — per æterna sæcula.

Nous trouvons ensuite la strophe la plus curieuse qui se puisse imaginer : un mélange des deux manières où il est assez difficile de préciser ce qui appartient à l'une et à l'autre. Après un vers adamien qui ne rime pas avec son correspondant, vient, croyons-nous, une longue clausula notkérienne rimée. Nous éditerions ainsi ce passage :

7.

Turris supra montem sita
Indissolubili — bitumine — fundata = vallo perenni — munita,
Atque aurea columna
Miris ac variis — lapidibus — distincta = stylo subtili — polita.

Les deux strophes suivantes, sauf les césures et les rimes, ressemblent aux strophes de la seconde époque : deux vers de huit syllabes à finale féminine pour un de sept à finale masculine :

8.

Ave, mater præelecta,
Ad quam Christus fatur ita,
Prophetæ facundia :
Sponsa mea speciosa,
Inter filias formosa,
Supra solem splendida.

9.

Caput tuum ut Carmelus
Et ipsius comæ tinctæ
Regis uti purpura ;
Oculi ut columbarum,
Genæ tuæ punicorum
Ceu malorum fragmina.

On le voit, l'accent est tellement l'âme des vers rythmiques qu'on en trouve qui

Digitized by Google

vient d'achever ce fameux dernier Alleluia sur les neumes duquel les antiques Proses ont été écrites.

Mais depuis le commencement de ce siècle, on a abandonné, dans la France en-deçà de la Loire, les Proses notkériennes et leur musique. On s'est mis à composer de nouvelles Proses, paroles et musique, dans un style tout différent. L'abbaye de Saint-Victor, toute jeune encore, et brûlant de se distinguer en tous les genres, s'est mise à la tête du mouvement. Elle fait exécuter tous les ans de nouvelles Proses qui remplacent les anciennes... On peut même nous montrer au fond du chœur, dans une de ces stalles dont l'usage commençait à se répandre, le chanoine qui l'a composée : il s'appelle Adam (1).»

Quels sont, pour la forme comme pour le fond, les traits caractéristiques de ces Proses ?

— Chez Adam, nous avons eu déjà l'occasion de le signaler (2), le rythme est toujours binaire et par conséquent l'accent revient de deux en deux syllabes. Cette règle ne souffre aucune exception pour les vers féminins ; elle est moins strictement appliquée dans les vers masculins.

Le syllabisme est rigoureusement observé.

La rime n'est jamais remplacée par l'assonance.

La césure est toujours pleine dans les vers de huit syllabes à rimes féminines, et au-dessus.

Les strophes se composent, ou bien de vers masculins, ou

---

sont constitués par cet unique élément. Nous retombons ensuite dans la mesure de la première strophe :

10.

Collum tuum ut columna — turris et eburnea
Mel et lac sub lingua tua — favus stillans labia.

Enfin vient une strophe sans rimes, comme les strophes 8 et 9 :

11.

Ergo nobis sponsæ tuæ
Famulantibus, o Christe,
Pietate solita,
Clemens ádesse (!) digneris
Et in tuo salutari
Nos ubique visita.

La finale n'offre aucune difficulté, après ce qui précède. Elle doit s'écrire :

Ipsaque mediatrice,
Summe rex, perpetue
Voce pura
Flagitamus da gaudere
Paradisi gloria.
Alleluia.

ou, comme l'a fait M. Gautier, en réunissant les deux premiers vers de chaque demi-strophe.

1. M. Gautier, préface d'*Adam*.

2. Nous n'insistons donc pas, et renvoyons le lecteur à notre chapitre sur la rythmique des Proses d'Adam.

Digitized by Google

bien de vers masculins et féminins à rimes croisées, jamais de vers féminins seuls.

Ces règles si nettes, qui ont longtemps échappé à la critique, donnent déjà aux Proses de notre auteur une physionomie à part. Il ne va pas à l'aventure ; il connaît à fond son art ; il sait quels effets on en peut tirer. Sa science technique est parfaite. M. Félix Clément m'écrivait, il y a quelques mois, qu'Adam est un grand musicien : le doute pour quiconque a de l'oreille n'est pas possible.

Mais pénétrons plus avant ; les règles qui précédent en effet ne sont pas spéciales aux Séquences ; elles sont la propriété commune de la poésie rythmique—religieuse ou populaire—à l'époque du célèbre victorin. Qu'a fait Adam pour les Séquences ?

— D'abord il s'est affranchi résolûment des fameuses finales en *a*. Le rythme n'avait rien à gagner, au contraire, à s'enfermer dans une pareille entrave. Les mots en *a*, bien que nombreux dans la langue latine, ne sont pas inépuisables. Pourquoi se mettre l'esprit à la torture, s'obliger quelquefois à sacrifier un tour heureux, une pensée sublime, dans le seul but de terminer une strophe par la dernière voyelle du mot *Alleluia* ? Le symbolisme est intéressant, le respect de la tradition est lui-même respectable, mais il ne faut pas que le symbolisme dégénère en puérilité, ni le respect du passé en fétichisme.

— Le parallélisme des strophes au contraire avait une sérieuse raison d'être, puisque les séquences se chantaient à deux chœurs. Adam le conserva donc. Quelquefois, lorsqu'on se contente d'étudier ses œuvres superficiellement, il peut sembler déroger à cette loi ; mais la dérogation n'est jamais qu'apparente. Ainsi il commence une de ses plus belles Proses paschales par trois demi-strophes :

Ecce dies celebris :
Lux succedit tenebris,
Morti resurrectio.
Lætis cedant tristia
Cum sit major gloria
Quam prima confusio ;
Umbram fugat veritas,
Vetustatem novitas,
Luctum consolatio.

Mais les trois premiers vers sont évidemment un début, comme les deux derniers de cette même prose :

Digitized by Google

Capiti sit gloria
Membrisque concordia,

forment à coup sûr une finale. Le parallélisme n'est pas rompu (1). La difficulté peut sembler plus grande lorsqu'on est en face de strophes comme celles du *Mundi renovatio*, (I, 82), c'est-à-dire dont les vers sont en nombre impair. Mais on remarquera que toujours alors il y a une forte ponctuation après le quatrième; le parallélisme est imparfait, mais il existe. Le premier chœur avait seulement la peine ou le plaisir de chanter un vers de plus que le second (2).

— Nées des *jubili* de l'Alleluia, les Séquences devaient être des chants joyeux. Le *Stabat Mater* et le *Dies iræ*, ces deux morceaux empreints d'une si profonde tristesse, sont d'une époque relativement récente. La note vraie de la Séquence proprement dite ne s'y rencontre plus. Toutes les Proses d'Adam au contraire sont des cantiques d'allégresse ; on y chante, on y fait éclater sa joie, on y « jubile », on y triomphe. Souvent, dès les premiers mots, ce sentiment est on ne peut plus marqué :

Lætabundi jubilemus
Ac devote *celebremus*
Hæc sacra solemnia ;

et ailleurs :

Jubilemus Salvatori
Quem cœlestes *laudant* chori
Concordi *lætitia.*

Le jour de la mort de saint Victor est un jour de triomphe ; il faut s'y réjouir :

Ecce *dies triumphalis*,
Gaude, turma spiritalis,
Spiritali *gaudio !*

Le jour où saint Paul achève sa course est également un jour de victoire, et c'est un chant triomphal que doit pousser jusqu'au ciel l'église des nations :

Corde, voce *pulsa cœlos*,
Triumphale pange melos,

1. Il ne l'est pas davantage dans la prose de saint Michel : *Laus erumpat ex affectu*, où cette même finale est répétée mot pour mot ; ni dans celle de saint Denys, où nous lisons comme dernière strophe :

Tam præclara passio
Repleat nos gaudio.

2. Doit-on considérer comme un début la première demi-strophe du *Laudes crucis ?* La seconde demi-strophe en effet est absente du Graduel de St-Victor, du Graduel de Paris et du Graduel de Ste-Geneviève. La question est sans grande importance, et il serait imprudent de chercher à la résoudre.

Digitized by Google

Gentium Ecclesia !
Paulus doctor gentium
Consummavit stadium
Triumphans in *gloria !*

Et quand cette joie intime, débordante, ne trouve pas au début de mots pour s'exprimer, elle éclate sous tous les vers, elle se fait jour dans toutes les strophes. A Noël, il faut que le vieil Adam retrouve le bonheur et entonne un chant nouveau :

Adam vetus,
Tandem *lætus*,
Novum promat canticum !

A Pâques, l'Église de la terre doit s'unir à l'Église du ciel et redoubler ses Alleluia :

Harmoniæ cœlestis patriæ
Vox concordet matris Ecclesiæ ;
Alleluia frequentet hodie
Plebs fidelis !

Ceux qui chantent le Christ et ses martyrs ne connaissent pas de tristesses, et leur félicité sur la terre est déjà sans mélange (1). Le *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete* est la meilleure devise que l'on puisse donner aux Proses d'Adam. Le ton joyeux qui convient au genre a toujours été parfaitement observé.

— Un des grands ornements de la poésie populaire latine à toutes les époques de son existence a été l'allitération ; les mêmes lettres, les mêmes syllabes répétées avec un sens différent, rapprochées à dessein, faisaient déjà les délices du vieil Ennius et par conséquent de ses lecteurs. L'oreille du peuple n'a pas changé ; il suffit de se rappeler certains refrains très modernes pour être convaincu que ces heureux ou malheureux hymens de syllabes jouissent toujours du même succès auprès des foules. Au moyen âge l'allitération fut très en faveur. Adam partagea pour elle l'engouement général. Quelquefois ses rapprochements sont assez heureux, et le goût le plus sévère ne saurait, croyons-nous, les condamner. Le choix que Dieu fit de la Très-Sainte Vierge, le choix qu'à son tour la Très-Sainte Vierge fit de Dieu n'est-il pas bien exprimé par ces trois vers :

A *dilecto prælecta*,
Ab *electo prædilecta*
Deo muliercula ?

1. Ad honorem tuum, Christe,
Decantavit chorus iste
Tui laudes agonistæ,
Quo præsente nihil triste
Nostra turbet gaudia. (I, 18.)

Digitized by Google

C'est la similitude des pensées qui amène ici la similitude des expressions. Comment aussi condamner cette peinture de saint Paul poursuivant les chrétiens pour les livrer au supplice :

Saulus cædis et minarum
Adhuc spirans cruentarum
In Christi discipulos,
Impetravit ut *ligaret*
Et *ligatos cruciaret*
Crucifixi famulos.

Par malheur, il est facile dans cette voie de se laisser égarer, et l'on ne saurait approuver sans réserve cette manière un peu trop spirituelle de demander à Dieu l'éternité bienheureuse:

Tu post *vitam* hanc *mortalem*,
Sive *mortem* hanc *vitalem*,
Vitam nobis *immortalem*
Clementer restitue.

Mais surtout, il faut critiquer hardiment (1), (ne fût-ce que pour avoir le droit de louer les vraies beautés,) les vers suivants qui font sourire :

Fons illimis
Munde nimis,
Ab *immundo*
Munda mundo
Cor *mundani* populi.

Les limites sont évidemment dépassées, et l'on croirait entendre, (sauf le latin,) un grand poète de notre époque à ses plus mauvaises heures.

— Outre cette tendance à l'allitération, on doit signaler comme un des procédés de notre auteur la recherche du relief et de ce qu'on appellerait aujourd'hui le vers frappé. Il aime les oppositions de mots, les oppositions d'idées; il burine. On a prétendu (2) qu'il improvisait, qu'il dictait ses vers à un novice parce que l'inspiration ne lui laissait pas le temps de les écrire lui-même. Personne n'improvise des chefs-d'œuvre, et je crois aux ratures d'Adam comme aux surcharges de

1. On pourrait multiplier ces exemples d'allitération. Voici ceux qui nous ont le plus surpris :

Saccus fit *soccus* gloriæ.
Salve salvi vas pudoris.
Fugit *rete*, fugit *ratem*.
Si vis *vitam*, mundum *vita*.

Ce dernier d'ailleurs est loin d'être particulier à Adam.

Sub *securi* stat *securus*
Truncus truncum caput vexit.

2. M. Barthélemy, en s'appuyant sur ce texte de Thomas de Cantimpré : *In dictanda sententia.* Comme l'a démontré M. L. Gautier, *dictare* équivaut à *scribere* (p. LXXIX). L'opinion de M. Barthélemy est un contre-sens.

Digitized by Google

Bossuet. La célèbre Prose de saint Étienne nous est parvenue dans deux rédactions différentes ; celle que renferme le mt. le plus ancien est la moins achevée et parait être une première esquisse (1). Quoi qu'il en soit, la poésie philosophique, la poésie théologique suppose un travail et un travail pénible. Sa plus belle parure est la précision. Elle ne ressemble pas aux Muses vulgaires, à ces courtisanes de parade, comme les appelle Boèce : *has scenicas meretriculas*, qui chantent pour chanter, qui ont horreur de la peine et ne demandent à la poésie que de mélodieux accords et de voluptueuses cadences. La recherche des oppositions est évidente en tous cas dans des strophes comme celles-ci :

Infinitus et immensus,
Quem non capit ullus sensus
Nec locorum spatia,
Ex *æterno temporalis*,
Ex *immenso* fit *localis*
Ut restauret omnia.

Non *peccatum*, sed *peccati*
Formam sumens, vetustati
Nostræ se contemperat,
Immortalis se *mortali*,
Spiritalis corporali
Ut natura conferat.

Et ces strophes ne sont pas l'exception dans nos Proses ; elles se rencontrent à chaque page ; elles sont voulues.

— La langue d'Adam est une langue à part, correcte, mâle, éminemment lumineuse. — On y chercherait en vain un solécisme. Sans doute, elle n'a pas peur des mots nouveaux ; elle donne droit de cité à ces expressions qui ont dû changer de sens ou être créées de toutes pièces pour exprimer les idées nouvelles que le Christianisme apporta sur la terre ; mais elle n'est jamais barbare. Une seule fois, en parlant de la Trinité, elle a employé des termes qui sont exclusivement de l'école :

Hæ dicuntur *relative*
Quum sint unum *substantive*,
Non tria principia,
Sive dicas tres vel tria,
Simplex tamen est *usia*,
Non triplex essentia.

Mais le sujet même est son excuse. — Les épithètes inutiles, les images oiseuses, les périphrases sans raison d'être

1. M. Gautier est cependant d'un avis contraire dans sa seconde édition. Cf. *Lettres Chrétiennes* (Juin 1882), mon compte-rendu de son livre.

Digitized by Google

sont exclues avec scrupule. Tout est d'or dans cette poésie, et l'on peut lui appliquer ce qu'elle a dit de l'épouse des Cantiques :

Adstat sponsa regi nato
In vestitu *deaurato*,
Aureis in fimbriis.

On s'étonnera peut-être de nous entendre affirmer que la langue d'Adam est surtout lumineuse. Assurément, nos Proses n'ont pas la clarté du Stabat que les ignorants mêmes peuvent comprendre « moitié par la mélodie, l'autre moitié par le cœur. » Elles sont savantes ; la théologie la plus profonde et le symbolisme le plus exact s'y trouvent très souvent combinés. Leur intelligence suppose donc des études préliminaires sérieuses. Mais, ces études préliminaires une fois faites, on est surpris et ravi de voir une pensée qui se dégage si nette, et s'impose à l'esprit avec cette irrésistible précision. C'est la vérité qui s'éclaire de ses propres rayons, et dont la splendeur produit la beauté.

III.

CHACUNE des Proses d'Adam de Saint-Victor, a dit M. Félix Clément, est un chef-d'œuvre de lyrisme où la perfection de la forme est jointe à la sublimité du fond : richesse et harmonie des rimes, variété du rythme, élégance et précision du style, délicatesse et choix des expressions, heureuse application des figures de l'Écriture Sainte, beauté des comparaisons, noblesse et profondeur des pensées, chaleur des sentiments, mouvements poétiques d'une force singulière, sublimes élans d'enthousiasme qui ne partent que de l'âme d'un véritable poète : telles sont les qualités qui les placent au rang des productions les plus étonnantes de l'esprit humain (1). » Pour justifier ces éloges qui n'ont rien d'exagéré, il suffit d'ouvrir au hasard le joli petit volume que vient de publier M. Léon Gautier. On y verra par exemple cette description du printemps qui n'a rien à envier aux pages les plus gracieuses de l'antiquité grecque :

Cœlum fit serenius
Et mare tranquillius,
Spirat aura mitius,

1. *Carmina excerpta*, p. 466.

Digitized by Google

Vallis nostra floruit ;
Revirescunt arida,
Recalescunt frigida
Postquam ver intepuit.

Où trouver un rythme plus léger, de plus fraîches images ? Comment rendre avec plus de délicatesse la pureté du ciel et le calme des flots, les brises embaumées, les mille fleurs qui émaillent les vallées ?

Il est rare néanmoins que la muse d'Adam descende à ces peintures terrestres. Sa poésie est de plus haut vol. Elle semble répéter, elle aussi, mais avec moins de dédain que le vieil Alighieri : « O vous qui n'avez qu'une petite barque et qui, désireux de m'entendre, suivez mon essor en pleine mer, retournez, retournez au rivage. Vous ne pourriez que me perdre et vous égarer [1]. » C'est le chant d'une âme pieuse, en paix avec elle-même, en paix avec les autres, qui plane dans les célestes hauteurs et qui, l'œil fixé sur Dieu, célèbre les douceurs infinies du Christ et de sa croix :

Dulce melos
Tangat cœlos,
Dulce lignum
Dulci dignum
Credimus melodia !
Voce vita non discordet ;
Cum vox vitam non remordet,
Dulcis est symphonia !

Jamais un philosophe n'a parlé de Dieu avec plus de precision et de grandeur :

Simplex esse, simplex posse,
Simplex velle, simplex nosse :
Cuncta sunt simplicia.

Jamais un théologien n'a exprimé plus exactement sa foi en la Trinité :

Par majestas personarum,
Par potestas est earum
Et communis deitas.
. . . . . .
Una virtus, unum numen,
Unus splendor, unum lumen,
Hoc una quod alia !

Tous ceux qui ont pu admirer la Transfiguration de Raphaël, retrouveront la même impression devant ces vers qui peignent si bien la majesté divine :

1. O voi che siete in picciolella barca
Desiderosi d'ascoltar seguiti
Dietro ala mio legno che cantando varca
Tornate riveder li vostri liti.

(*Paradiso.*)

Digitized by Google

Christus ergo, Deus fortis,
Vitæ dator, victor mortis,
Verus sol justitiæ,
Quam assumpsit carnem de Virgine,
Transformatus in Thabor culmine,
Glorificat hodie.

Quelle rapidité, quelle concision dans ce récit de la conversion de saint Paul :

Flet, jejunat, orat, credit,
Baptizatur—lumen redit,
In Paulum convertitur !

Quand donc les joies des saints dans le ciel et leurs désirs, toujours satisfaits sans être jamais rassasiés, ont-ils été mieux exprimés que dans ces quatre vers :

Mirantur nec deficiunt
In illum quem prospiciunt ;
Fruuntur nec fastidiunt
Quo frui magis sitiunt !

La vierge Marie a fourni à notre Adam des strophes délicieuses ; ce ne sont pas de ces éloges vagues, pleins d'une sentimentalité féminine, que l'on retrouve toujours les mêmes, toujours fastidieux, dans une littérature sans théologie. On croirait entendre au contraire la douce voix de saint Bernard unie à celle de saint Thomas d'Aquin :

Virgo fuit ante partum,
Et dum parit et post partum,
Virgo mente, corpore:
Verbum patris sine matre
Facta mater sine patre
Genuit in tempore.

. . . . . .

Salve, Verbi sacra parens,
Flos de spina, spina carens,
Flos spineti gloria!
Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati,
Sed tu spinæ nescia.

Rien d'étonnant alors si la tradition victorine nous raconte que la mère de Dieu a daigné se montrer un jour aux yeux de son pieux serviteur et lui rendre le salut qu'il lui adressait en ces termes (1) :

Salve, mater pietatis
Et totius Trinitatis
Nobile triclinium ;

1. Dum venerabilis Adam sequenti versiculo beatam virginem Mariam salutaret, ab ea resalutari et regratiari meruit.

Digitized by Google

Verbi tamen incarnati
Speciale majestati
    Præparans hospitium !

Il faut que nos lecteurs aient le courage de se reporter au texte, de lire, de chercher, d'admirer eux-mêmes. Nous nous reprocherions de tout leur transcrire. Comment cependant ne pas citer encore cette admirable prière adressée au Fils de Dieu par l'entremise de sa mère :

Donet nobis rectam mentem,
In adversis patientem,
    In secundis humilem;
Fidem puram, spem securam
Caritatem permansuram
    Qua nihil est melius.

Opus veræ pietatis
Et decorem castitatis
    Intus et exterius,
Ut sit vita speciosa,
Sit mors nostra pretiosa
    In conspectu Domini

Toute la vie et toute la mort chrétiennes sont là ; l'esprit droit, fort contre l'épreuve, humble dans la prospérité, la pureté de la foi, la sécurité de l'espérance, et cette charité qui même au ciel ne disparaîtra pas ! Cette pureté d'âme qui ne reste pas oisive et dont la chaste beauté rejaillit jusque sur le visage ; tout ce qui rend une vie belle, une mort précieuse aux yeux de Dieu !

Comment ne pas citer également, après tous ceux qui ont parlé d'Adam, le début si lyrique de la prose de saint Étienne ?

Heri mundus exultavit
Et exultans celebravit
    Christi natalitia ;
Heri chorus angelorum
Prosecutus est cœlorum
    Regem cum lætitia.

Protomartyr et levita,
Clarus fide, clarus vita,
    Clarus et miraculis,
Sub hac luce triumphavit
Et triumphans insultavit
    Stephanus incredulis.

Il faudrait citer la pièce entière, comme il faudrait citer tout le *Laudes crucis*, tout le *Zyma vetus*. Nous préférons donner in extenso un morceau moins connu, qu'aucun recueil classique n'a publié, et qui est, à notre avis, l'une des pages

Digitized by Google

les plus lyriques qui soient jamais sorties d'une plume humaine. C'est la Prose qui se chantait à Saint-Victor le Mercredi de Pâques, et dans l'église de Paris le Dimanche de la Quasimodo :

1.

Salve, dies, dierum gloria,
Dies felix, Christi victoria,
Dies digna jugi lætitia,
Dies prima!
Lux divina cæcis irradiat
In qua Christus infernum spoliat
Mortem vincit et reconciliat
Summis ima.

2.

Sempiterni regis sententia
Sub peccato conclusit omnia
Ut infirmis superna gratia
Subveniret.
Dei virtus et sapientia
Temperavit iram clementia,
Cum jam mundus in præcipitia
Totus iret.

3.

Insultabat nostræ miseriæ
Vetus hostis, auctor malitiæ,
Quia nulla spes erat veniæ
De peccatis.
Desperante mundo remedium,
Dum tenerent cuncta silentium,
Deus Pater emisit Filium
Desperatis.

4.

Prædo vorax, monstrum tartareum,
Carnem videns, non cavens laqueum,
In latentem ruens aculeum
Aduncatur.
Dignitatis primæ conditio
Reformatur nobis in Filio,
Cujus nova nos resurrectio
Consolatur.

5.

Resurrexit, liber ab inferis,
Restaurator humani generis,
Ovem suam reportans humeris
Ad superna.
Angelorum pax fit et hominum ;
Plenitudo succrescit ordinum :
Triumphantem laus decet Dominum,
Laus æterna.

Digitized by Google

6.

Harmoniæ cœlestis patriæ,
Vox concordet matris ecclesiæ ;
Alleluia frequentet hodie
Plebs fidelis.
Triumphato mortis imperio,
Triumphali fruamur gaudio ;
In terra pax et jubilatio
Sit in cœlis!

Lorsqu'on lit cette poésie à la fois si entraînante et si majestueuse, comment ne pas se demander pourquoi nos Missels français ne nous ont presque rien conservé d'Adam de Saint-Victor? On réintègre dans nos Propres, on autorise tous les jours à Rome des Proses dont un chrétien ne doit parler qu'avec respect, mais qui sont loin d'être aussi franchement chrétiennes. « Pourquoi ne demanderions-nous pas au Saint-Siège, dirons-nous à notre tour avec M. Léon Gautier, la permission, non pas de garder nos Proses du dernier siècle, mais de reprendre celles d'Adam, de reprendre au moins les plus belles et de placer ainsi à côté de la liturgie si vénérable et si admirable de la mère Église, quelques réminiscences nationales, et comme un écho légitime de ce que la France du Moyen-Age y avait légitimement ajouté ? » La plus admirable Prose du Missel romain, le *Lauda Sion*, est fille des Proses d'Adam. Si pour quelques esprits cette considération pouvait être d'un certain poids, nous serions heureux de l'avoir fait valoir.

En effet, (et c'est par là que nous terminons,) quoi qu'on ait pu en penser et en dire, la sublime mélodie du *Lauda Sion* n'est pas l'œuvre de saint Thomas ou d'un de ses contemporains. Est-elle un écho lointain du chant de triomphe des Romains montant au Capitole ? Il se trouvera toujours des archéologues assez bien renseignés pour soutenir l'affirmative ou la négative sur cette question naturellement fort obscure. Ce qui est certain, c'est que cette mélodie se retrouve note pour note dans des graduels Victorins du commencement du treizième siècle. On peut la voir en particulier au-dessus d'une des Proses d'Adam, le *Zyma vetus*. Or le *Zyma vetus* est précisement coupé strophe par strophe comme le *Lauda Sion*. Saint Thomas a donc imité Adam. Et il ne lui a pas seulement emprunté son rythme et l'ensemble de sa pièce ; il lui a pris des vers entiers qu'il a fait siens. Adam avait dit dans une Prose paschale :

Digitized by Google

Umbram fugat Veritas,
Vetustatem novitas,
Luctum consolatio.

Saint Thomas dit après lui, en changeant l'ordre des vers :

Vetustatem novitas,
Umbram fugat veritas,
Noctem lux eliminat.

Et cette imitation s'est continuée hors du *Lauda Sion*. Quand nous lisons dans le *Pange lingua* du Saint-Sacrement :

Nobis datus, nobis natus
Ex intacta Virgine,
Et in mundo *conversatus,*
Sparso verbi semine,

nous ne faisons, souvent à notre insu, que répéter deux vers d'une Prose de Noël qu'on ne chantait pas à Saint-Victor, mais qui se trouve dans les anciens Missels de Paris et qu'on a toute raison d'attribuer à Adam :

Nobis datus, nobis natus
Et nobiscum *conversatus*
Lux et salus gentium.

***

Notre tâche est terminée, notre but est atteint. On possède enfin aujourd'hui une édition critique du poète que le plus grand théologien du Moyen Age ne craignait pas d'imiter. M. Gautier l'a donnée: c'est son honneur. Pour notre part, nous sommes heureux d'avoir pu aider à établir le texte, à déterminer l'authenticité, à préciser les lois rythmiques, à expliquer le symbolisme de ces Proses trop oubliées et qui renferment tant de beautés. Il ne nous reste qu'à remercier les illustres savants qui ont bien voulu encourager nos débuts, nous soutenir de leurs conseils et quelquefois de leurs éloges : S. E. le Cardinal Pitra, MM. Léopold Delisle, Gaston Paris, Karl Bartsch, Félix Clément. Qu'ils reçoivent ici l'humble témoignage de notre respectueuse gratitude.

Digitized by Google

Table des Matieres.

Avant propos. . . . . 1.

I. — Critique du texte d'Adam. . . . . 2.

II. — Authenticité des Proses d'Adam. . . . . 39.

III. — Rythmique des Proses d'Adam. . . . . 68.

IV. — Symbolisme des Proses d'Adam. . . . . 99.

I. — Le Christ et la Vierge. . . . . 99.130.

II. — Le Saint-Esprit et l'Église. . . . 130-158.

V. — Caractère général des Proses d'Adam ; leur originalité ; leurs beautés. . . . . 158.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR.

Quelques erreurs sur le Thesaurus de M. Quicherat relatives à Prudence, 1880. . . . . *(Épuisé).*
Le rythme du vers Saturnien, 1881 . . . *(Épuisé).*
Essai philologique et littéraire sur les œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, première partie, Paris, Champion, 15, quai Malaquais, 1881, in-8°. 4 fr.

EN PRÉPARATION :

Les Séquences latines et leur influence au Moyen-Age.

Lille. — Imp. De Brouwer, Desclée et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google